Première Partie

Présentation du Programme

Table des matières

[Liste des abréviations et acronymes v](#_Toc358802110)

[I. ORIGINE DU PROGRAMME : LE FONDS BELGE POUR LA SECURITE ALIMENTAIRE 1](#_Toc358802111)

[II. CONTEXTE GENERAL DU PROGRAMME AU BURUNDI 3](#_Toc358802112)

[1. CARACTERISTIQUES GENERALES 3](#_Toc358802113)

[2. CONTEXTE POLITIQUE, ECONOMIQUE ET SOCIAL 5](#_Toc358802114)

[2.1. CONTEXTE POLITIQUE 5](#_Toc358802115)

[2.2. CONTEXTE SOCIO-ECONOMIQUE ET PAUVRETE 7](#_Toc358802116)

[2.2.1. Situation démographique 7](#_Toc358802117)

[2.2.2. Situation économique 7](#_Toc358802118)

[2.2.3. Prévalence de la pauvreté 8](#_Toc358802119)

[2.3. PRINCIPAUX INDICATEURS SOCIAUX ET D’INSECURITE ALIMENTAIRE 9](#_Toc358802120)

[2.3.1. Accès à l’alimentation et la nutrition 9](#_Toc358802121)

[2.3.2. Carence en principaux micro nutriments 10](#_Toc358802122)

[2.3.3. Santé et accès aux services de santé 10](#_Toc358802123)

[2.3.4. Accès à l’eau potable et à l’assainissement de base 11](#_Toc358802124)

[2.3.5. Accès à l’éducation et à l’alphabétisation. 11](#_Toc358802125)

[2.3.6. Genre : 12](#_Toc358802126)

[2.3.7. Habitat 12](#_Toc358802127)

[2.3.8. Travail des enfants 12](#_Toc358802128)

[3. CADRE POLITIQUE ET INSTITUTIONNEL EN MATIERE DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETE ET L’INSECURITE ALIMENTAIRE 14](#_Toc358802129)

[3.1. CADRE POLITIQUE GLOBALE 14](#_Toc358802130)

[3.1.1. Etude prospective, Burundi 2025 14](#_Toc358802131)

[3.1.2. Le cadre stratégique de croissance et de lutte contre la pauvreté, 2ème génération (CSLP II) 14](#_Toc358802132)

[3.2. CADRES POLITIQUES SECTORIELLES 15](#_Toc358802133)

[3.2.1. Stratégie Nationale agricole (SAN) 2008 – 2015 15](#_Toc358802134)

[3.2.2. Programme National de Sécurité Alimentaire (PNSA) : 2009-2015 15](#_Toc358802135)

[3.2.3. Programme National d’investissement agricole (2012-2017) 16](#_Toc358802136)

[3.2.4. Politique nationale sur la décentralisation 17](#_Toc358802137)

[3.2.5. Politique Nationale de l’environnement 20](#_Toc358802138)

[3.2.6. Organisation de la Micro-finance 20](#_Toc358802139)

[3.2.7. Le Plan Sectoriel de Développement de l’Education et de la Formation 21](#_Toc358802140)

[3.2.8. Politiques sectorielles de la santé communautaire, de la santé de la reproduction et de la nutrition 22](#_Toc358802141)

[3.3. CADRE INSTITUTIONNELLE DE LA SECURITE ALIMENTAIRE AU NIVEAU NATIONAL ET DECENTRALISE 24](#_Toc358802142)

[3.3.1. Cadre institutionnel de la sécurité alimentaire 24](#_Toc358802143)

[3.3.2. Collectivités territoriales et structures techniques déconcentrées 25](#_Toc358802144)

[3.3.3. Institution d’appui à la décentralisation (en cours d’élaboration) 26](#_Toc358802145)

[3.3.4. Ministères techniques sectoriels 26](#_Toc358802146)

[III. LOGIQUE D’INTERVENTION 27](#_Toc358802147)

[1. HISTORIQUE DU PROGRAMME 27](#_Toc358802148)

[1.1. COOPERATION BELGE AU BURUNDI 27](#_Toc358802149)

[1.2. HISTORIQUE ET PRINCIPALES ETAPES DE FORMULATION DU PROGRAMME 29](#_Toc358802150)

[1.3. MOTIVATION DE LA ZONE D’INTERVENTION, DES ORIENTATIONS POUR LE programme ET DU CHOIX DES ORGANISATION PARTENAIRES 30](#_Toc358802151)

[1.3.1. Consensus sur les orientations du programme 31](#_Toc358802152)

[1.3.2. Organisations partenaires du FBSA Burundi 31](#_Toc358802153)

[2. LOGIQUE D’INTERVENTION DU PROGRAMME 33](#_Toc358802154)

[2.1. ZONE D’INTERVENTION ET GROUPES CIBLES 33](#_Toc358802155)

[2.1.1. Caractérisation de la zone d’intervention (communes de Cendajuru, Gisuru et Kinyinya) 33](#_Toc358802156)

[2.1.2. Indicateurs socio-économiques 39](#_Toc358802157)

[2.2. DETERMINANTS DE L’INSECURITE ALIMENTAIRE DANS LA ZONE D’INTERVENTION 40](#_Toc358802158)

[2.2.1. Insuffisance de la disponibilité d’aliments 41](#_Toc358802159)

[2.2.2. Difficile accessibilité physique et économiques aux denrées alimentaire 41](#_Toc358802160)

[2.2.3. Utilisation des aliments, hygiène et accès aux soins de santé insuffisants 42](#_Toc358802161)

[2.2.4. Faibles capacités de résilience des populations vulnérables aux crise et chocs externes. 42](#_Toc358802162)

[2.2.5. Insuffisance d’appui conseil 43](#_Toc358802163)

[2.2.6. Insuffisance de la gouvernance locale de la sécurité alimentaire et nutritionnelle 43](#_Toc358802164)

[2.3. CIBLAGE GEOGRAPHIQUE ET ZONE DE DEMARRAGE DU PROGRAMME 46](#_Toc358802165)

[2.4. GROUPE CIBLE DU PROGRAMME 47](#_Toc358802166)

[2.5. ETUDE DE REFERENCE DETAILLEE 48](#_Toc358802167)

[3. PRINCIPES DIRECTEURS DE MISE EN ŒUVRE DU PROGRAMME 49](#_Toc358802168)

[3.1. Unicité du programme et responsabilité partagée 49](#_Toc358802169)

[3.2. Gestion axée sur les résultats et évaluations périodiques des impacts et résultats 50](#_Toc358802170)

[3.3. Accent mis sur les groupes vulnérables et implication des acteurs à la base 50](#_Toc358802171)

[3.4. Prise en compte des problématiques transversales : genre, droits de l’enfant et changements climatiques 51](#_Toc358802172)

[3.5. Capitalisation des acquis et valorisation des connaissances locales et recherche de partenariats 51](#_Toc358802173)

[4. Expériences en cours et autres acteurs dans la zone d’intervention 52](#_Toc358802174)

[5. cadre d’I ntervention du programme 53](#_Toc358802175)

[5.1. Impact, objectifs spécifiques et résultats attendus du programme 53](#_Toc358802176)

[5.1.1. Impact du programme 53](#_Toc358802177)

[5.1.2. Objectifs spécifiques/Effets et résultats du programme 53](#_Toc358802178)

[5.2. Articulation des interventions des différentes organisations partenaires 57](#_Toc358802179)

[5.3. Cadre logique global et indicateurs d’impact, d’objectif et de résultat 57](#_Toc358802180)

[5.4. Budget indicatif du programme 59](#_Toc358802181)

[6. Risques du programme 62](#_Toc358802182)

[6.1. Risques externes 62](#_Toc358802183)

[6.1.1. Catastrophes naturelles ou épidémies 62](#_Toc358802184)

[6.1.2. Insécurité politique 62](#_Toc358802185)

[6.2. Risques inhérents au programme 63](#_Toc358802186)

[6.2.1. Non-respect de l’engagement par les organisations partenaires 63](#_Toc358802187)

[6.2.2. Retards dans la programmation des investissements structurants et productifs 63](#_Toc358802188)

[6.2.3. Divergences dans les approches et mauvais ciblage 64](#_Toc358802189)

[6.2.4. Non adhésion des parties prenantes nationales et locales aux objectifs et interventions du programme 64](#_Toc358802190)

[IV. DISPOSITION POUR LA MISE EN ŒUVRE DU PROGRAMME 65](#_Toc358802191)

[1. Modalites de mise en œuvre 65](#_Toc358802192)

[1.1. Modalités pour la coordination globale du programme 65](#_Toc358802193)

[1.2. Comités de pilotage et d’orientation du programme FBSA au Burundi. 66](#_Toc358802194)

[1.2.1. Comités Consultatif local 66](#_Toc358802195)

[2. Mecanismes de Suivi-Evaluation pour le programme 67](#_Toc358802196)

[2.1. Mécanismes de suivi-évaluation 67](#_Toc358802197)

[2.2. Gestion axée sur les résultats, Déclaration de Paris et Contribution du programme aux OMD 68](#_Toc358802198)

[3. Supervision, Rapportage DU programme et Gestion des connaissances 69](#_Toc358802199)

[3.1. Supervision, Revues et Evaluations 69](#_Toc358802200)

[3.1.1. Supervisions périodiques 69](#_Toc358802201)

[3.1.2. Evaluations qualitatives annuelles par les bénéficiaires 69](#_Toc358802202)

[3.1.3. Revue à mi-parcours et évaluation finale 70](#_Toc358802203)

[3.2. Rapportage et gestion des connaissances 70](#_Toc358802204)

[ANNEXES 72](#_Toc358802205)

# Liste des abréviations et acronymes

$EU : Dollars des Etats Unis d’Amérique

ADISCO : Association pout l’Appui au Développement Intégral et à la Solidarité

ARFIC : Autorité de régulation de la filière café

CAPAD : Confédération des Associations des Producteurs Agricoles pour le Développement

CCDC : Comité Communal de Développement communautaire

CDS: Centre de Santé

CEAE/EAC : Communauté des Etats d’Afrique de l’Est/East African Community

CED : Centre d’Entraide et de Développement (CED-CARITAS BURUNDI)

CEEAC : Communauté Economique des Etats d’Afrique Centrale

CEPGL : Communauté des Etats de la Région des Grands Lacs

CLO : Comité Local d’Orientation

CNCA : Comité Nationale de Coordination des Aides

CNP : Comité National de Pilotage

CNTA : Centre National de Technologie Agro Alimentaire

COGERCO : Compagnie de Gérance du Coton

COMESA : Marché Commun des Etats d’Afrique Centrale et Australe

COOPEC : Coopérative d’Epargne et de Crédit

CSA : Collectif Stratégies Alimentaires

CSLP : Cadre Stratégique de Lutte contre la pauvreté

CTB : Coopération Technique Belge

DPAE : Direction Provinciale de l’Agriculture et de l’Elevage

DTF  Dossier Technique et Financier

CEAE : Communauté des Etats d’Afrique de l’Est

EDS : Enquête Démographique et de Santé

FAO  : Organisation des Nations Unies pour l’Alimentation et l’Agriculture

FBSA  : Fonds Belge pour la Sécurité Alimentaire

FBu : Franc burundais

FONIC : Fond National d’Investissement Communal

GCP : Groupe de Coordination des Partenaires

Ha : Hectare

HCR : Haut commissariat des Nations Unies pour les Refugiés

LD: Louvain Développement

Mcg/l : Microgramme par litre

MINAGRIE : Ministère de l’Agriculture et de l’Elevage

CNR : Conseil Norvégien pour les Réfugiés

OHP : Office de l’Huile de Palme

OMD : Objectifs des Millénaires pour le Développement

OMS : Organisation Mondiale de la Santé

ONG : Organisation Non Gouvernementale

PCDC  : Plan Communal de Développement Communautaire

PDAA : Programme Détaillé pour l’Agriculture en Afrique

PNDS : Programme National de Développement Sanitaire

PNIA : Programme National d’Investissement Agricole

PNSA : Programme National de Sécurité Alimentaire

PNUD : Programme des Nations Unies pour le Développement

PTF : Partenaire Technique et Financier

RGPH : Recensement Général de la Population et de l’Habitat

SAN : Stratégie Agricole Nationale

SOGEAB : Société de Gestion de l’Abattoir de Bujumbura

SOGESTAL : Société de Gestion des Stations de Lavage et de Déparchage du café

SOPRAD : Solidarité pour la Promotion de l’Assistance et du Développement

SRDI : Société Régionale de Développement de l’Imbo

TBS : Taux Brut de Scolarisation

UCODE : Union pour la Coopération et le Développement

UE : Union Européenne

UNCDF : UN Capital Development Funds

WFP/PAM : World Food Program / Programme Alimentaire Mondial

##### **CADRE LOGIQUE GLOBAL DU PROGRAMME**

|  |
| --- |
| ***LOGIQUE D’INTERVENTION*** |
| **IMPACT** | **Indicateur d’impact** | **Source de vérification** | **Hypothèse/Risques** |
| **Améliorer durablement la sécurité alimentaire et nutritionnelle des groupes vulnérables au niveau des communes de Cendajuru, Kinyinya et Gisuru dans la région du Moso, en favorisant leur accès aux facteurs de production, aux technologies et aux marchés et en renforçant les capacités des acteurs locaux dans la prise en charge de la sécurité alimentaire dans le développement local*.*** | Accroissement de la productivité et de la production dans les exploitations agricoles ciblées par le programmeTaux moyen de couverture des besoins alimentaires (Kcal) tout au long de l’année des ménages assistés par le programme (idée de stabilité) Taux de progression du revenu moyen généré par le programme auprès des bénéficiaires Taux de malnutrition chronique au niveau des bénéficiaires du Programme. | *Etude* de référence Evaluations mi-parcours Evaluation finale Evaluation d’impact     | Absence de chocs ou crises externes important (notamment déficit ou excès de pluies,, forte inflation ) Le programme bénéficie sur terrain d’une expertise confirmée de la part des organisations partenairesL’administration provinciale et communale fait preuve d’un niveau conséquent de leadership par rapport aux défis existant |
| **OBJECTIFS SPECIFIQUES** | **Indicateur d’effet** | **Source de vérification** | **Hypothèse/Risques** |
| **OS 1. Améliorer l’offre alimentaire, les revenus et l’accès aux marchés pour les petits producteurs et groupes vulnérables** | Evolution de la structure du revenu et des dépenses (part des dépenses alimentaires et non alimentaires) ;Types de biens productifs ou non appartenant aux ménages vulnérablesTaux de réduction du nombre mois de soudureNiveau de productions et des stocks( en équivalent céréale) au niveau des ménages et sur les marchés locaux ainsi que leur répartition sur l’année  | Etude de référence et évaluations mi-parcours et finaleRapports semestriels de S&E avec données quantitatives et qualitativesEvaluation qualitative annuelle  |  Aléas climatiques et épidémie ou ravageurs des cultures d’importance majeure |
| Forte inflation monétaire |
|  |
|
| **Résultat attendu/Produit** | **Indicateur de Résultat** | **Source de vérification** | **Hypothèse/Risques** |
| **R.1.1.** Les capacités de **production et de stockage** des petits producteurs et groupes vulnérables sont durablement renforcées. | Accroissement (% ) des productions vivrières par les ménages vulnérables ; Accroissement (%) du surplus commercialisé par les ménages ciblésAugmentation des capacités de production et de stockage des petits producteurs et groupes vulnérablesAccès des groupes vulnérables aux facteurs de production (intrants, équipement adapté et services d’appui conseil). |  Rapports semestriels de S&E avec données quantitatives et qualitativesEvaluation qualitative annuelle (externe) |   |
|  Mobilisation de la contribution locale par rapport aux besoins investissementsAdhésion des institutions de micro finances pour un appui soutenu des petits producteurs agricoles ;Disponibilité de semences de base de qualité et matériel sain de plantation pour les cultures prioritaires retenuesAdhésion des services techniques de l’Etat (niveau de prise en charge en dessous des normes de l’Etat + insuffisance de ressources humaines) |
| **Contribution Organisation partenaire**  | **Sous-Résultats** | **Groupes d'activités** |
| **Caritas Belgique international**  | **SR 1.1.1**. Les ménages bénéficiaires appliquent les méthodes agricoles adaptées de production | **Augmentation des productions de l’agriculture**A1.1 : Promouvoir le concept d’Exploitation Familiales Intégrées par l’Intégration Agro-Sylvo-ZootechniqueA1.2 : Promouvoir l’utilisation des semences de qualité et des intrants (notamment diffusés par UCODE)A1.3 : Promouvoir les techniques agricoles adaptéesA1.4 : Organiser des échanges entre EFI et des visites sur d’autres projetsA1.5 : Former les ménages sur l’utilisation de comptes d’exploitation simplifiésA1.6 : Promouvoir la mise en place de mécanismes solidaires de prévention et de réaction aux catastrophes**Augmentation des productions animales**A1.7 : Promouvoir le petit élevage et notamment les techniques d’élevage améliorées (alimentation, santé, reproduction, stabulation ou semi-stabulation…)A1.8 : Promouvoir l’utilisation de produits et de services vétérinaires de qualité A1.9 : Repeupler le cheptel caprin (et/ou autres petits bétails)A1.10 : Valoriser les produits et sous produits d’élevageA1.11 : Promouvoir les chaînes de solidarité collinaires |
|  |
|   | **SR 1.1.2.** Les ménages bénéficiaires appliquent les méthodes adéquates de gestion de la fertilité des sols et de conservation des eaux et des énergies  | **Conservation des eaux et des sols et économie d’énergie**Renforcer les capacités des EFI en matière de lutte antiérosivePromouvoir les pratiques agricoles permettant d’assurer la gestion conservatoire de l’eauPromouvoir l’utilisation de fosses à compostPromouvoir le concept de GIFSPromouvoir la fabrication et l’utilisation de foyers améliorés  Mettre en place des pépinières et/ou acheter des plants d’agro forestiers, forestiers et fruitiers, puis les implanter de manière adéquate au sein des EFI |
|   |
|   |
| **LD/UCODE**  | **SR 1.1.3**. Les producteurs bénéficiaires du programme ont un accès durable aux semences, plants, aux intrants de qualité et outillage adaptés |  Réaliser une étude sur l’état des lieux en matière de semences et d’intrants et une autre sur le matériel agricole existant dans la zone d’action et possibilité de développer du matériel performant et innovant.Organiser des ateliers de concertation et de planification qui regroupent les différents intervenants de la filière semencière et des intrants agricoles.Renforcer les capacités techniques et assurer le sui accompagnement des producteurs des semences et plants ainsi que des vendeurs d’intrants sur des thématiques diversifiées. Mener une recherche action sur les plantes capables de tolérer la sécheresse.Organiser des journées dédiées aux Foires de Semences (FS), des intrants et des outillages agricoles.Mettre à disposition des boutiques d'intrants un kit de démarrage pour les intrants (engrais, produits phytosanitaires, produits vétérinaires, matériel agricole classique, ...).Appuyer les artisans locaux (appui matériel et technique) dans la fabrication, la diffusion et la maintenance du matériel et / ou moyen agricole innovant. |
| **CSA et CAPAD** | **SR1.1.4**. Les producteurs agricoles sont organisés et accèdent de manière durable aux services adéquats pour augmenter leurs productions; | Réaliser une étude sur la situation de référenceEtablir une base de données sur l’état des lieux des organisations paysannes dans la zone d’actionAppuyer les bénéficiaires/associations existantes à se structurer en groupements et en Groupements Pré CoopérativesAssurer le renforcement des capacités et appuyer les GPC à mettre en place les services concrets aux membres et les représenter valablementFaciliter la mise en relation des GPC avec les autres organisations/institutions communales, provinciales, nationales et régionales afin d’être impliqués effectivement dans le dialogue sur les politiques et programmes agricoles (au sein des CCDC, etc.) Appuyer les GPC pour être impliqués effectivement dans le dialogue sur les politiques et programmes agricoles (organisation d’une foire agricole, foras collinaires, communales, provinciales et forum national) |

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| **Résultat attendu/Produit** | **Indicateur de Résultat** | **Source de vérification** | **Hypothèse/Risques** |
| **R.1.2.** Les capacités **financières et organisationnelles** des petits producteurs et groupes vulnérables sont améliorées et diversifiées et leur accès aux marchés facilité/assuré | Degré d'opérationnalisation des mutuelles de solidarités et niveau de participation des groupes vulnérablesNiveau de revenu et diversité de leur source pour les groupes ciblesPourcentage de petits producteurs ayant accès au microcrédit (intrants, AGR)Nombre et diversité d’emplois non agricoles créés ou soutenusNiveau d’accroissement des revenus dans ces emplois Pourcentage de petits producteurs ayant accès au microcrédit (pour intrants, AGR…)Taux de recouvrement des crédits octroyéProportion de bénéficiaires selon le genre qui disposent d'un revenu régulier issu d’activités agricoles et connexes Taux d’accès aux services d'appui-conseil de proximité par les groupes vulnérables | Rapports étude de base, semestriels de S&E , évaluation mi-parcours et finale, avec données quantitatives et qualitativesEvaluation qualitative annuelle (externe) | Risques d'épizooties/maladies et déprédateurs des culturesDétérioration de la sécurité du paysAléas climatiquesInflation monétaire |
| **Contribution Organisation partenaire**  | **Sous-Résultats** | **Groupes d'activités** |

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| **CSA/CAPAD)**    | **SR1.2.1** Une meilleure valorisation de la production agricole a permis de diversifier et d’améliorer l’approvisionnement des marchés locaux et le revenu des petits producteurs | Organiser trois études sur :(1) le diagnostique des techniques existantes permettant de dégager les opportunités d’ajouter la valeur des produits agricoles (transformation, amélioration de la qualité), (2) l’analyse du marché, (3)l’impact environnemental des unités de transformationOrganiser des ateliers d‘information et de sensibilisation des GPC sur les modalités de mise en place d’une unité de transformation agro-alimentaire économiquement viableOrganiser des ateliers de formation des producteurs sur les techniques de transformation et de conditionnement pour les cultures retenuesOrganiser des ateliers de formation sur la gestion d’une unité de transformation et sur le marketing des produits transformésMettre en place et formation sur le manuel de gestion financière des entreprises agricolesInstaller deux unités pilotes de transformation agro-alimentaire par commune sur les cultures dont les besoins en transformation ont été identifiésFaciliter la mise en place d’un cadre d’échange et de concertation entre les acteursFaciliter et assister les GPC dans la mise en place des services de stockage de proximité, de vente groupée et de crédit warranté dans la zone d’action pour maximiser les pouvoirs de négociationAssurer le suivi, l’évaluation, la capitalisation et le partage d’expérience |
| **SR1.2.2**. Les ménages vulnérables bénéficiaires ont améliorés leurs accès aux moyens financiers ; | Collecter les données sur les besoins en financement des coopératives pour les campagnes agricoles  et négocier des financements auprès des IMF et bailleurs de fonds Appuyer la création, le renforcement des capacités et l’accompagnement des Mutuelles de Solidarité (MUSO) dans leurs opérationnalisationsAccompagner les IMF dans le développement des services financiers de qualité adaptés aux ménages les plus vulnérables de la zone d’action Appuyer les membres des Groupements à bien utiliser les produits financiers offerts par les IMF et les MUSO |
| **WSM/Agakura/Adisco** | **SR 1.2. 3.** Les opportunités rurales d’emploi et de revenus non agricoles sont renforcées et diversifiés | Réhabiliter et équiper trois centres d’enseignement des métiers (CEM)Recruter et mettre à niveau les formateurs et les gestionnaires des centres d’enseignement des métiersElaborer et faire valider les modules de formationFormer les jeunes ruraux dans au moins quatre métiers non agricole Octroyer des kits de démarrage aux lauréatsSensibiliser et former les lauréats des formations et les artisans à l’entreprenariatAccompagner techniquement les lauréats des formations et les artisans dans le lancement d’AGR et de micros entreprises, dans leur structuration en coopératives et dans les démarches d’accès au crédit |

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| **EFFET/OBJECTIFS SPECIFIQUES** | **Indicateur d’effet** | **Source de vérification** | **Hypothèse/Risques** |
| **OS 2. Améliorer l’accès à l’eau potable et l’utilisation des aliments disponibles et de l’eau potable de manière durable pour les groupes vulnérables** | 75% des ménages de la zone d'intervention sont capables de préparer une alimentation équilibréeLe % des enfants de moins de 5 ans souffrant de la malnutrition aigue est réduit de moitié dans la zone d’intervention | Etude de référence et évaluations mi-parcours et finaleRapports semestriels de S&EEvaluation qualitative annuelle | Epidémies, comme choléra, méningites Aléas climatiques majeures sur deux ou trois saisons |
| **Résultat attend /Produit** | **Indicateurs de résultats** | **Source de vérification** | **Hypothèse/Risque** |
| **R.2.1**. Les communautés ont les capacités de faire face durablement à la malnutrition, aux maladies et autres problèmes de santé. | 50% des ménages de la zone d'intervention sont des ménages modèles qui adoptent les 5 pratiques essentielles (*planning familial, allaitement exclusif au sein pendant 6 mois, lavage des mains aux moments critiques, 3 Consultations prénatales, utilisation Moustiquaire Imprégnée d’Insecticides*) | Rapports étude de base, évaluation semestrielles, mi-parcours et final du programme,Rapports de S&E avec données quantitatives et qualitativesEvaluation qualitative annuelle |  |
| Réduction des tabous et mauvaises habitudes alimentaires  |
| L’affectation du budget familiale décidée conjointement entre mari et femme |
|  Bonne performance des services de santé |
|  |
|   |
| **Contributions Organisation partenaire**  | **Sous - Résultats** | **Groupes d'activités** |
| **CRB ( Amélioration état nutritionnel)** | **SR 2.1.1.** Les ménages les plus vulnérables des communautés ciblées ont les capacités de nourrir convenablement leurs familles | Etude de base / enquête CAP en début, mi-parcours et fin de projet Mise en place d’un processus de formation - recyclage des sections jeunesse CR et des comités collinaires de Nutrition et de Santé (CCNS) en techniques de communication et d’animation, et en promotion des bonnes pratiques de nutrition, avec un accent particulier sur les Actions Essentielles en Nutrition (AEN) Dotation des CCNS et des sections jeunesse CR en matériel didactique et de visibilité (boîtes image, T-shirts, dépliants, panneaux, etc.) Elaboration et mise en œuvre d’un plan de communication intégré. Réalisation de séances IEC/CCC et d’activités de promotion au niveau communautaire des bonnes pratiques de nutrition (notamment via les groupements pré-coopératifs soutenus par CSA/Capad) Appui des plus vulnérables afin d’améliorer leur accessibilité à des aliments à haute valeur nutritive : référencement des ménages ayant des enfants malnutris auprès de Caritas/Soprad et WSM/Agakura/Adisco pour un appui à l’augmentation du revenu et de la production ; appui des malades chroniques (PVVS et tuberculeux) et des ménages les plus vulnérables ayant un enfant malnutri, non soutenus par une autre organisation, en jardin de cuisine et petit bétail (accompagnés par les agronomes de Caritas/soprad) (à partir des intrants et des semences vendus par les producteurs soutenus par LD/UCODE. Aménagement de jardins de cuisine de démonstration au niveau des FARN (accompagnés par les agronomes de Caritas/soprad) (à partir des intrants et des semences vendus par les producteurs soutenus par LD/UCODE) |
|   |
|   | **SR 2.1.2**. Les ménages des communautés ciblées développent des comportements et habitudes démontrées efficaces dans la lutte contre les maladies et autres problèmes de santé |  Mise en place d’un processus de formation - recyclage des sections jeunesse CR et des comités collinaires de Nutrition et de Santé (CCNS) en prévention des maladies, promotion de la santé et en hygiène et assainissement, avec un accent particulier sur les Pratiques Familiales Essentielles (PFE) suivantes : Planning Familial, lavage des mains aux moments critiques, 3 Consultations Pré-Natales, utilisation de Moustiquaire Imprégnée d’InsecticidesDotation des CCNS et des sections jeunesse CR en matériel didactique et de visibilité (boîtes image, T-shirts, dépliants, panneaux, etc.) Elaboration et mise en œuvre d’un plan de communication intégré. Réalisation de séances IEC/CCC et d’activités de promotion au niveau communautaire : sensibilisation à l’hygiène et assainissement selon la méthode ATPC et sensibilisation en prévention des maladies et promotion de santé selon la méthode PSSBC (notamment via les groupements pré-coopératifs soutenus par CSA/Capad) ; appui en expertise à l’UNCDF qui organise la sensibilisation des parties prenantes à la bonne utilisation de l’eau avant, pendant et après la mise en place d’adduction / de sources d’eau potable par l’UNCDF Fabrication, distribution et mise en place de dispositifs de lavage de mains de démonstration Appui des postes de stratégie avancée en planification familiale des CDS au sein de la communauté |
|   |
|  **CRB (suite)**  | **SR 2.1.3.** Les cas de malnutrition sont dépistés et pris en charge convenablement par les communautés et les FOSA | : Etude de base / enquête SMART en début, mi-parcours et fin de projet*Niveau FOSA :*  Formation des prestataires de soins des FOSA dans le dépistage et la prise en charge des cas de malnutrition Dotation des FOSA en matériel anthropométrique Mise en place d’un mécanisme de contre-référence des enfants malnutris aigus depuis CDS vers les communautés ; suivi et accompagnement des enfants MAS soignées vers les FARN;.Evaluation des besoins spécifiques des FOSA pour la PEC de la malnutrition aigüe. Cette activité est menée en concertation avec l’UNCDF pour évaluer leurs besoins d’appui en termes d’accès à l’eau, de construction, de réhabilitation et équipement.*Niveau communautaire :* Mise en place d’un processus de formation - recyclage des comités collinaires de Nutrition et de Santé (CCNS) en dépistage, référence et PEC communautaire et formation spécifique des mamans lumières sur les activités FARN conformément au Protocole NationalAppui en matériel (MUAC, boites à image) des activités de dépistage hebdomadaire de routine des SPC (Suivi promotionnel de la croissance) réalisées par les CCNS Identification et sélection des mamans lumières, mise en œuvre des FARN gérés par les mamans lumières dans le cadre des CCNS, selon les normes établies ; dotation des FARN en matériel ; construction et équipement des FARN avec l’appui du FDL de l’UNCDF ; aménagement des FARN en foyers améliorés avec l’appui de Caritas/Soprad ; promotion des semences améliorées produites avec l’appui de LD/Ucode Mise en place d’un mécanisme de référence vers les CDS, appui pour le transfert des MAS vers les FOSA, appui pour l’accès aux mutuelles de santé des enfants MAM et MAS et de leur famille, Appui des nouveaux comportements par des visites à domicile, recherche et abandon Appui à l’autonomisation des unités collinaires et des comités provinciaux Croix-Rouge par des IGR et l’auto-construction de bureaux communaux afin d’assurer la durabilité des activités de sensibilisation et du fonctionnement des FARN |
| **Résultat attendu/Produit** | **Indicateur de résultat** | **Source de vérification** | **Hypothèse/Risques** |
| **R.2.2**. L’accès des populations à l'eau potable et aux infrastructures est durablement et équitablement renforcé. | Nombre de ménages ayant accès à l’eau potable Temps moyen par jour consacré à la collecte de l’eau% ménages/vulnérables qui continue à utiliser eau de sources traditionnelles (marigots, rivières, etc.) | Rapports semestriels de S&E Evaluation qualitative annuelle | Validation et mise en application des textes de transfert de responsabilité aux communes dans le cadre de la décentralisationInsuffisance de prévisions d’investissement Engagement et appropriation par les communautés/ comités d’usagers de l’eau  |
| **Contribution Organisation partenaire**  | **Sous-Résultats** | **Groupes d'activités** |
| **UNCDF**    | **SR 2.2.1**. L'approvisionnement à l'eau potable est amélioré dans les communes d'intervention | Appuyer, former et outiller les communes à assumer la maîtrise d’ouvrage communale dans le secteur hydraulique en concertation avec l'AHR et les RCEEvaluation des sources d’eau disponible et étude technique de mise en place des réseau d’adduction et ou forage /priorisation Formation des communes dans la maitrise d'ouvrage pour réalisation travauxRéhabilitation des ouvrages et/ou construction nouveaux AEPDéfinition du rôle des groupes sociaux dans utilisation/gestion de l'eau |
| **SR 2.2.2**. La gestion des infrastructures d’alimentation en eau potable est assurée de manière durable dans les communes d’intervention | Identification d’une formule viable de gestion et d'entretien des infrastructures d’alimentation en eau potable et appuis à sa mise en œuvre dans les 3 communes ciblesFormation des leaders communautaires pour encadrement des associations d’usagersRenforcement technique pour gestion durable de la ressource Appui organisationnel associations d'usagers et leurs unionsFormation artisans réparateurs |

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| **EFFET/OBJECTIFS SPECIFIQUES** | **Indicateur d'effet** | **Source de vérification** | **Hypothèse/Risques** |
| **OS 3. Renforcer les capacités des acteurs pour l’analyse, la planification, la mise en œuvre et la coordination de stratégies de lutte contre l’insécurité alimentaire et la malnutrition aux niveaux local et du programme**   | Les entités décentralisés au niveau local disposent des outils et compétence pour la planification/mise en œuvre, la coordination et le S&E des programmes de sécurité alimentaire.  | Etude de référence et évaluations mi-parcours et finaleEvaluation qualitative annuelle | Instabilité et/ou faiblesse des institutions localesInsuffisance de mobilisation autour des investissements structurantsLenteur des procédures administratives |
| **Résultats attendu/Produit** | **Indicateur de résultat** | **Source de vérification** | **Hypothèse/Risques** |
| **R.3.1**.Les capacités de planification, de prise en charge durable et de gouvernance de la sécurité alimentaire et nutritionnelle et l’adaptation aux changements climatiques par les communautés et acteurs locaux sont durablement renforcées . | Trois PCDC (un par commune) actualisés avec une stratégie de développement centrée sur la SAN et la gestion durable des infrastructures réalisées avec prise en compte des besoins des groupes vulnérables Les mécanismes de concertation et de suivi sont fonctionneld’investissements visant la SAN conformément aux guichets du FDL- Rôles et responsabilités pour la gestion, l’entretien et la maintenance des investissements clarifiés et assurés durablement avec la participation financière des communes | Rapports semestriels de S&E avec données Evaluation qualitative annuelle |   |
| Partenariat effectif et concertation entre les organisations partenaires et avec les acteurs locaux intervenant dans le cadre d’autres conventions |
|
|   |
|   |
| **Contribution Organisation partenaire**  | **Sous-Résultats** | **Groupes d'activités** |
| **UNCDF** | SR 3.1.1. La capacité de planification des communes est améliorée pour la prise en compte du dév. Economique locale, de la SAN et de la résilience aux changements climatiques (RCC) est améliorée | * Renforcement des capacités pour l'identification et priorisation des besoins de la commune et des groupes vulnérables
* Actualisation des PCDC pour prise en compte de la SAN, des changements climatiques et du genre
* Élaboration des PAI
 |
|  |
|   |
|   | SR 3.1.2 La capacité de maîtrise d’ouvrage et de coordination des interventions dans les Communes est améliorée pour la prise en compte de la SAN et de la RCC | * Renforcement des capacités et accompagnement à la maîtrise d'ouvrage
* Appui à la reddition de compte et à la communication avec les populations
* Appui à l'animation et à la coordination des interventions dans la commune
* Appuis à la dynamisation des CCDC comme un outil de priorisation des interventions, de concertation et de coordination et d’intégration autour du PTA du programme et des projets financés sur le FDL (SAN ,RCC et DEL) dans la commune.
* Ententes de services entre les STD et les administrations communales

Développe la méthodologie visant l’informatisation du suivi de la mise en œuvre des PCDC |
|  |
|   |

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| **UNCDF (suite)**  | SR 3.1.3 La capacité des Communes à mobiliser des ressources financières (internes et externes) et en assurer la gestion efficiente en vue d’améliorer la SAN et la RCC est améliorée | * Appuis à la mobilisation des recettes internes (Etudes SAFIC)
* Plans d’actions / pacte fiscal en vue de l’amélioration de la fiscalité locale
* Formation dans le domaine de l’amélioration de la collecte des ressources fiscales et l'élaboration de projets pour la mobilisation de financement extérieurs
* Animation / Appui à l’élaboration des budgets normalisés, des états financiers et des PAI
* Évaluation de la performance des communes dans la gestion du FDL
* Audit annuel
 |
| SR 3.1.4 Un mécanisme de transfert financier, sous forme d’un FDL, est mis en place pour un investissement local structurant mettant l'accent sur la SAN, la RCC et les services socioéconomiques de base orientés prioritairement vers les groupes vulnérables | * Négociation et mise en place de mécanisme de financement des investissements liés à l’amélioration de la sécurité alimentaire avec 3 guichets
* Appui au CDC dans analyse projets soumis aux guichets I
* Appui mise en place organes/analyse projets soumis aux guichets II et III
* Appui à la gestion du processus de passation des marchés / maîtrise d'ouvrage
* Suivi des projets sélectionnés (conformité technique et spécifiques aux guichets), des fonds utilisés /guichets
* Renforcement de la structure nationale FONIC / en concertation avec les autres PTF
 |
| SR 3.1.5 Les Communes formulent et mettent en œuvre une politique de gestion et de pérennisation (fonctionnement et entretien) des infrastructures, incluant les coûts récurrents | * Identification d’une formule viable de gestion et d'entretien des infrastructures communautaires de services (incluant un système de collecte de fonds/redevances) et appuis à sa mise en œuvre dans les 3 communes cibles
* Formation des leaders communautaires pour encadrement des associations d’usagers
* Renforcement technique des STD pour gestion durable de la ressource
* Appui organisationnel associations d'usagers et leurs unions
* Formation artisans réparateurs
 |
| SR 3.1.6 Les bonnes pratiques et les leçons sont codifiées et partagées au niveau local, national et International | * Voyages d’études dans la région
* Etudes capitalisation
* Ateliers/séminaires de partage des expériences, acquis et leçons titrés
* Diffusion des outils de gestion, planification, maîtrise d'ouvrage développés et utilisés
 |
| **Résultat attendu/Produit** | **Indicateur de résultat** | **Source de vérification** | **Hypothèse/Risques** |
| **R.3.2**. Les capacités du MINAGRIE pour la coordination globale du programme sont renforcées | Le programme est entièrement intégré dans le plan provincial d’investissement agricoleLes services décentralisés au niveau provincial et communal disposent de rapports de supervision et de suivi –évaluation du programmeCapitalisation des bonnes pratiques du programme dans le cadre du GSADR (Groupe Sectoriel Sécurité Alimentaire et Développement Rural) | Rapports semestriels de S&E avec données qualitatives et qualitativesEvaluation qualitative annuelle | Non-respect du partage de responsabilités et des engagements/rôles assignés aux organisations partenaires du programme |
| **Contribution Organisation partenaire**  | **Sous-Résultats** | **Groupes d'activités** |
| **FAO Appui à la coordination du programme** | **SR3.2.1** Les organisations partenaires utilisent un cadre harmonisé de planification, de suivi –évaluation et de rapportage | * Appui à l’opérationnalisation des cadres de concertation locaux
* Appui technique pour la mise en place des outils de planification et de suivi-évaluation
 |
| **S.R3.2.2** les bonnes pratiques générés par le programme sont capitalisées | * Appui technique à la communication et information sur le programme
* Organisation de revue à mi-parcours
* Organisation d’ateliers et visites thématiques pour capitaliser les bonnes pratiques
 |
|  |
|   |

# ORIGINE DU PROGRAMME : LE FONDS BELGE POUR LA SECURITE ALIMENTAIRE

**Le fonds belge pour la sécurité alimentaire (FBSA)** est réglementé par la loi du 19 janvier 2010 créant un Fonds belge pour la Sécurité Alimentaire et par la loi du 19 juin 2011 exécutant la loi du 19 janvier 2010. Le FBSA a succédé au Fonds Belge de survie (FBS), mis en œuvre de 1999 à 2009. Voté par le parlement fédéral belge, il est doté d’un financement de la loterie nationale à hauteur de 250 millions d’ euros pour la période 2010 – 2020. Ce nouveau fonds prends en compte les leçons apprises par la mise en œuvre des projets et programmes du FBS et répond au souci de développer des outils et programmes multisectoriels permettant de répondre de manière efficace aux causes structurelles de l’insécurité alimentaire et de la malnutrition en Afrique subsaharienne.

Dans son approche, le FBSA vise à toucher en priorité les populations les plus vulnérables à l’insécurité alimentaire. Multidimensionnel, il s’appuie sur la prise en compte des quatre piliers de la sécurité alimentaire et nutritionnelle définis par la FAO[[1]](#footnote-1). Il entend aussi s’attaquer aux causes sous jacentes et plus « englobantes » de l’insécurité alimentaire, liées à la pauvreté, comme l’insuffisance d’accès pour les groupes les plus vulnérables aux infrastructures et services sociaux de base, leurs faibles capacités de réponses aux crises et aux chocs extérieurs ou encore les faibles capacités institutionnelles des acteurs à la base pour la planification et la mise en œuvre de stratégies visant la sécurité alimentaire. Le FBSA intègre aussi les problématiques transversales, liées à l’égalité des chances entre l’homme et la femme (genre), aux Droits des enfants, à l’environnement, et aux changements climatiques, dont les impacts touchent particulièrement les groupes les plus vulnérables.

Le FBSA s’inscrit également dans la logique de la coopération internationale belge, dont l’objectif principal est de contribuer au développement humain durable. Il est en conformité avec les priorités définies dans la note stratégique pour le secteur de l’agriculture et la sécurité alimentaire (Novembre 2010) dont l’objectif est d’améliorer la sécurité alimentaire et de concourir à une croissance économique durable et créatrice d’emplois décents en milieu rural afin de contribuer à la réalisation de l’OMD1.

Le FBSA s’intéresse plus spécifiquement à l’amélioration de la situation de la sécurité alimentaire des ménages vulnérables, par des actions concertées et concentrées dans les zones de plus grande insécurité alimentaire. Les principes de base du nouveau fonds sont : (i) la promotion d’un accès équitable aux facteurs de production ; (ii) la promotion d’une agriculture familiale ; (iii) l’amélioration de l’accès aux infrastructures et aux services sociaux de base (eau, santé, éducation) pour tous ; (iv) le renforcement des capacités des acteurs étatiques et non-étatiques aux différents niveaux pour une meilleure prise en compte de la sécurité alimentaire dans les programmes de développement local ; (v) la lutte contre les discriminations et l’égalité des chances pour tous (intégration du genre) ; et (vi) le développement durable, par la prise en compte des aspects environnementaux et des impacts des changements climatiques.

En plus de ces fondements, une des originalités du FBSA est de promouvoir une approche multi acteurs ou multipartenaires, ce qui signifie que sa mise en œuvre s’appuie sur un ensemble d’actions conjointes de plusieurs partenaires aux compétences complémentaires. Tel que spécifié dans la loi de création du FBSA, il faut distinguer deux catégories d’organisations intervenant dans la mise en œuvre, à savoir (i) des organisations non gouvernementales belges (ONG), qui collaborent plus spécifiquement avec des organisations de la société civile au niveau local et (ii) des organisations multilatérales (organisation des NU et bilatérales (coopération technique belge/CTB), qui appuient les pays dans la mise en œuvre de leurs priorités, politiques et programmes de développement, de lutte contre l’insécurité alimentaire et de lutte contre la pauvreté.

Cette disposition du Fonds, qui impose l’implication au sein d’un même programme de plusieurs partenaires d’appui aux procédures et stratégies d’intervention souvent très différents/spécifiques, sous - tend à la fois : (i) la mise en place d’un cadre de collaboration et de coordination efficaces, en vue d’atteindre des résultats communs et assurer un impact optimum du programme sur la sécurité alimentaire des ménages vulnérables. Il ne s’agit donc pas de projets individuels et séparés mis en œuvre au sein d’un programme, mais plutôt d’un ensemble de composantes/volets complémentaires mis en œuvre au sein d’un programme de manière concertée et conjointe par une ou plusieurs organisations partenaires du fonds, en étroite concertation avec les autorités nationales et les acteurs locaux. Ces différents volets contribuent au même objectif global et visent les mêmes groupes cibles/ménages vulnérables pour augmenter l’impact de leurs interventions en termes de sécurité alimentaire et de lutte contre la pauvreté. Les premiers pays bénéficiaires du fonds FBSA sont le Mali (2011) et la Mozambique (2012.). Le Burundi est le troisième pays bénéficiaires du fonds à hauteur de 10.296.439 euros[[2]](#footnote-2). Au Burundi, en l’absence d’une institution nationale en charge de coordination et du suivi de toutes les actions concourant à l’amélioration de la sécurité alimentaire, le Ministère de l’Agriculture et de l’Elevage a été retenu comme entité ayant la tutelle de la coordination de la mise en œuvre du FBSA avec l’appui technique de la FAO.

**2. Etapes de la formulation du FBSA pour le Burundi.**

Une mission d’identification FBSA a eu lieu au Burundi en 2011 et, en concertation avec les différents partenaires nationaux participant à la coordination de la sécurité alimentaire et nutritionnelle et sur base des résultats de l’analyse intégrée des phases de la sécurité alimentaire (IPC), la région du Moso a été reconnue être en phase d’insécurité alimentaire aiguë et huit communes[[3]](#footnote-3) de la région ont été retenues comme cible prioritaire d’intervention du FBSA[[4]](#footnote-4). Une étude a été réalisée en mai 2012 par le bureau SHER, étude commanditée par le FBSA pour mieux comprendre les déterminants de l’insécurité alimentaire dans la région avec caractérisation des groupes vulnérables, une proposition de stratégie et de logique d’interventions assorties d’une analyse de risques[[5]](#footnote-5). La méthodologie de l’étude était une enquête ayant essentiellement une approche comparative et non pas estimative étant donné que le temps dédié à l’étude ne permettait pas de procéder par une approche quantitative. Les variables visées par l’enquête étaient au nombre de cinq : (i) les sources de revenus (agriculture, élevage, foresterie, AGR, etc.), (ii) le niveau de sécurisation foncière, (iii) les spéculations pratiquées surtout pour évaluer leur diversification ou leur concentration, (iv) la vulnérabilité courante, notamment alimentaire (évolution des repas, durée de la soudure, etc.) et (v) l’appréciation des contraintes en matière de production agricole. Sur base des résultats de l’enquête croisée à la documentation bibliographique, neuf domaines d’attention ont fait l’objet de diagnostic :

1. la disponibilité en vivres pour couvrir les besoins des populations,
2. l’accessibilité pour les vivres qui doivent être achetés ;
3. la disponibilité et l’accessibilité durant les périodes de soudure,
4. les services sociaux de base (santé, école primaire, eau potable),
5. le développement local dans le cadre de la décentralisation,
6. l’adaptation au changements climatiques,
7. la résilience aux sécheresses à répétition,
8. l’égalité des droits homme/femme (genre),
9. la gouvernance en matière foncière.

Les conclusions de l’étude ont permis de prioriser trois communes les plus vulnérables à savoir: Cendajuru, Gisuru et Kinyinya. Sur base de ces conclusions, il avait été convenu que les ONG participantes puissent recruter un consultant pour la formulation du DTF du programme. Ce recrutement n’a pas pu avoir lieu et pour permettre la poursuite de la formulation du DTF conjoint, la FAO a assuré la coordination d’ensemble pour l’élaboration du DTF programme et ceux de chaque sous composante du FBSA. Chaque partenaire a procédé à une approche participative dans l’évaluation des besoins et un arbre à problèmes a été établi pour chaque sous composante repris au tableau n° 1 ci dessous. En ce qui concerne la fonctionnalité entre composantes, la coordination par la FAO a permis d’établir les articulations autant entre les thèmes spécifiques que les thèmes transversaux.

# CONTEXTE GENERAL DU PROGRAMME AU BURUNDI

# CARACTERISTIQUES GENERALES

Le Burundi, pays enclavé, fait partie de l’Afrique centrale par son histoire et se rattache à l’Afrique orientale par son relief et son climat. Il est situé entre 2°5’ et 4°26’ de latitude Sud, 28°50’ et 30°53’ de longitude Est. Sa superficie est de 27 834Km² dont 25 950 km² de terres émergées. Sans accès à la mer, il borde en revanche le Lac Tanganyika (32 600 km² dont 2 634km² appartiennent au Burundi), dans l’axe du Grand Rift occidental. Il est frontalier avec la République démocratique du Congo à l’Ouest, la Tanzanie au Sud et à l’Est et le Rwanda au Nord.

Du point de vue géomorphologique, le relief actuel du Burundi est le résultat d’un ensemble de mouvements tectoniques qui ont profondément modifié la surface de l’Afrique orientale à partir de la 2ème moitié du tertiaire et qui se poursuivent d’ailleurs encore aujourd’hui.

Ces mouvements tectoniques ont eu pour effet, de soulever , de casser et de basculer la surface des plateaux centraux du Burundi légèrement vers l’Est, pendant qu’à l’Ouest se formait le fossé du lac Tanganyika et les versants qui lui sont adjacents. Le fossé du lac Tanganyika fait partie du système du rift-valleys résultant de ces mouvements tectoniques. Le rift, unique au Nord de l’Ethiopie et au Sud du Malawi, est double au centre : le rift oriental traverse le Kenya et la Tanzanie, tandis que le rift occidental parcourt le Burundi. C’est dans ce fossé que se succèdent , du Sud vers le Nord, les lacs Tanganyika, Kivu, Edouard et Albert. Tous ces mouvements tectoniques expliquent la présence sur un territoire aussi limité que celui du Burundi, d’un ensemble géomorphologique assez diversifié. Quatre domaines morphologiques peuvent être distingués :

* L’ouest du Burundi avec la plaine de l’Imbo, est constitué au Nord, par de vastes étendues drainées par la Rusizi et au Sud par la mince plaine côtière le long du Lac Tanganyika. Les limites de la plaine de l’Imbo sont situées entre 774 m d’altitude (le niveau moyen du lac Tanganyika) et l’isohyète de 1000 m.
* Les hautes terres constituées de la Crête Congo Nil, important soulèvement montagneux pouvant atteindre 2600 m d’altitude et formant la ligne de partage des eaux du Nil et du Congo, ainsi que de sa retombée occidentale, un immense abrupt au relief très accidenté avec une altitude allant de 1000 à 1900 m. C’est sur cette crête qu’on trouve les plus hauts sommets du pays : Heha (2670 m) ; Teza (2655m) et Twinyoni (2652 m).
* Le plateau central couvrant la plus grande partie du pays est caractérisé par de nombreuses collines arrondies qui forment entre elles des vallées à fond plat favorisant la formation des marécages. L’altitude des sommets des collines descend lentement de l’Ouest vers l’Est , de 2000 m vers 1700 m d’altitude.
* Les dépressions du Moso situées à l’Est du Burundi à des altitudes comprises entre 1200 m et 1400 m et celles du Bugesera localisées au Nord-est du Burundi et faisant frontière avec le Rwanda et caractérisées par de vastes vallées marécageuses avec un relief peu élevé compris entre 1200 m et 1500 m d’altitude.

Du point de vue géo-climatique, le dessin topographique du Burundi s’accompagne de la variation du climat sur différentes altitudes, ce qui confère au pays une diversité géo-climatique importante. En effet, les altitudes supérieures à 2000 m matérialisées par la Crête Congo-Nil, sont plus arrosées avec des précipitations moyennes comprises entre 1400 mm et 1600mm et des températures moyennes annuelles oscillant autour de 15°C avec des minima descendant jusqu’à 0°C. Ces conditions climatiques (pluviosité élevée et températures basses) font de ce milieu en zones tropicales de montagne, un lieu privilégié pour la formation de forêts ombrophiles.

Les plateaux centraux, dont l’altitude oscille entre 1500 et 2000 m, reçoivent environ 1200 mm de précipitations annuelles pour 18 à 20°C de températures moyennes.

Les altitudes inférieures à 1400 m représentent la plaine de l’Imbo et les dépressions du Moso et du Bugesera et leurs précipitations moyennes annuelles restent inférieures à 1200 mm et même souvent inférieures à 1000 mm comme dans l’Imbo avec des minima d’environ 500 mm. Les températures moyennes annuelles y sont supérieures à 20°C.

Du point de vue hydrologique, la combinaison à la fois des terres fermes et des milieux aquatiques est à l’origine d’une diversité des écosystèmes terrestres et aquatiques, riches en flore et en faune. Tout le réseau hydrologique du pays est réparti en deux grands bassins hydrologiques :

* Le bassin du Nil qui comprend d’une part la Ruvubu et ses affluents et d’autre part la Kanyaru affluent de la Kagera. L’espace délimitée entre les deux dernières constitue la dépression du Bugesera au fond duquel se trouve un ensemble de lacs (dénommés lacs du Nord). Le cours supérieur de la Kagera se jette dans le lac Victoria puis dans le Nil.
* Le bassin du Congo constitué de deux sous-bassins : le sous-bassin situé à l’ouest de la Crête Congo-Nil, est formé par la Rusizi et ses affluents et par le lac Tanganyika et le sous-bassin situé à l’est comprenant la Malagarazi et ses affluents. Collectés par le lac Tanganyika, les eaux de ce bassin se déversent dans le fleuve Congo par la Lukuga.

Le Burundi est également riche en complexes pédologiques qui déterminent la potentialité culturale de chaque type de sol. Les différentes composantes pédologiques jouent un rôle important dans la distribution de la végétation au Burundi.

# CONTEXTE POLITIQUE, ECONOMIQUE ET SOCIAL

## CONTEXTE POLITIQUE

La longue crise qu’a connu le Burundi durant les dernières décennies avec des conflits politiques répétitifs et une insécurité généralisée a eu un impact très lourd sur tous les secteurs socio-économiques du pays. Ceci se traduit par la paupérisation accrue de la population, la destruction d’infrastructures socio-économiques ainsi que l’affaiblissement de l’administration et du système de gouvernance du pays.

Depuis la mise en place des institutions démocratiques issues des élections de 2005, le Burundi a fait des progrès en matière de stabilité politique. Le processus électoral de 2010, quoique boycotté à mi chemin par certains des parties politiques, a marqué un pas dans la mise en œuvre de l’exercice démocratique ; ce qui a permis d’observer une stabilité du pays et de ses institutions et permettre la poursuite du dialogue politique quoiqu’encore fragile pour soutenir une gouvernance locale équitable, transparente à mesure de catalyser le développement socio-économique du pays. Dans ce nouveau contexte, les acteurs des Accords de Paix signés ont été unanimes à reconnaître que le déficit de gouvernance est pour l’essentiel à l’origine des crises successives que le pays a connues. Ainsi et de ce fait, ils se sont prononcés en faveur d’une décentralisation effective du pays, dont les principaux enjeux sont l’instauration de la démocratie à la base, la promotion d’un développement socio-économique participatif et durable. L’option d’approfondissement de la décentralisation de l’Etat vers les communes, qui s’inscrit dans une constante volonté politique manifestée depuis l’Indépendance du pays, s’est traduite par l’inscription des principes de la Décentralisation dans la Constitution du 18 mars 2005 et par l’adoption de la loi n°1/016 du 20 avril 2005 sur l’organisation communale et l’organisation des élections communales, parlementaires, sénatoriales lors de la deuxième moitié de l’année 2005.

La promulgation de la loi communale du 20 avril 2005 et la tenue des élections locales ont assurément jeté les bases de la décentralisation et confirmé la volonté du Gouvernement de donner une place de choix aux collectivités locales et à leurs populations dans le processus de reconstruction et de développement du pays. Les principales caractéristiques de la loi communale sont : la reconnaissance de la collectivité locale qu’est la Commune ; la mise en place d’une administration communale représentative ; la promotion de la fonction publique communale ainsi que l’établissement des prévisions financières pour les collectivités territoriales.

Des analyses portant sur l’opérationnalité de la décentralisation, il ressort principalement que :

* l’ancrage social de la décentralisation au niveau des communautés rurales s’avère très faible ;
* la commune en tant qu’institution de promotion du développement ne semble pas suffisamment outillée pour assumer les responsabilités qui sont les siennes ;
* le cadre réglementaire et institutionnel de la décentralisation reste encore inapproprié pour une maîtrise d’ouvrage communale, au sens propre de l’expression.

Pour rendre effectif la décentralisation, un document de politique nationale de décentralisation qui se définit comme un outil de cadrage et d’orientation de la politique de décentralisation à long terme (10 ans). Il est assorti d’un plan d’actions triennal de mise en œuvre qui est un outil de programmation opérationnelle.

Pour se conformer à la déclaration de Paris (2005) et d’Accra (2008) sur la reforme de l’aide au développement, le Gouvernement s’est engagé dans une approche programme sectorielle visant la rationalisation de ses politiques, programmes et plans d’actions.

Le Burundi fait partie de plusieurs ensembles régionaux et sous-régionaux dont la communauté de l’Afrique de l’Est(CEAE) qu’il a intégré en 2008 et dont font également partie le Kenya, l’Ouganda, la Tanzanie et le Rwanda , le Marché commun des pays d’Afrique Orientale et Australe (COMESA), la Communauté Economique des Pays des Grands Lacs (CEPGL) qui regroupe le Rwanda, la République Démocratique du Congo et Burundi. Il est aussi membre de la Communauté Economique des Etats de l'Afrique Centrale (CEEAC) ainsi que de l’Initiative du Bassin du Nil qui regroupe les pays qui partagent les eaux du fleuve Nil.

## CONTEXTE SOCIO-ECONOMIQUE ET PAUVRETE

### Situation démographique

Le dernier recensement général de la population et de l’habitat de 2008 (RGPH – 2008) a dénombré 8 053 574 habitants. Suivant la structure de la population, 51% de la population nationale sont de sexe féminin et 49% de sexe masculin, soit un rapport de masculinité de 97%. Le taux de fécondité est très élevé. Chaque femme donne naissance en moyenne à 6.4 enfants durant sa vie féconde. Le niveau de fécondité du milieu rural est nettement supérieur à celui des femmes du milieu urbain (6.6 contre 4.8 enfants). Avec un taux d’accroissement annuel de 2.4% et une taille moyenne de 4.7 personnes par ménage, la population compte un pourcentage important d’enfants et de jeunes gens et une faible proportion de personnes âgées. Les jeunes de moins de 15 ans constituent 44% de la population totale. L’espérance de vie à la naissance est de 49.6 ans. La densité moyenne de l’ordre de 320 habitants au km². La population est inégalement répartie sur le territoire national, présentant ainsi une déséquilibre entre les provinces avec une densité variant entre 116.5 et 474.7 habitants au Km² respectivement dans les provinces de Cankuzo et de Kayanza. Selon la même source, seuls 10% de la population résident en milieu urbain.

Depuis 2006, il est estimé que 545.000 rapatriés sont retournés fin 2012 au pays. Une étude de profilage des déplacés internes (IDPs) menée fin 2011[[6]](#footnote-6) recense 78.948 personnes déplacées internes au Burundi, soit 19.950 ménages vivant dans 120 sites dans 15 provinces d’accueil. Un des défis majeurs est de réduire la pression démographique croissante sur les ressources naturelles et plus particulièrement les espaces foncières.

### Situation économique

Le pays a connu depuis 1993 une guerre civile qui a détruit son économie. En conséquence, il figure parmi les pays les plus pauvres d’Afrique avec un PIB par habitant de 170 dollars EU en 2011 (286 dollars EU en 1993 avant la crise). Selon le rapport sur le développement mondial 2011, le Burundi a perdu près de deux décennies de croissance de revenus[[7]](#footnote-7). Le pays dépend fortement de l’assistance internationale. Sur le 1 123 milliard de FBU de ressources budgétaires en 2012 , la part interne est constituée de 560 milliards de FBU contre une contribution externe de 523 milliards de FBU[[8]](#footnote-8).

L’économie est peu diversifiée et reste très vulnérable aux chocs externes. L’agriculture, essentiellement basée sur les petites exploitations agricoles à faible niveau de productivité, reste le secteur principal contributif à hauteur de 43% au PIB et utilise environ 90% de la main d’œuvre, dont la majorité est constituée de femmes agricultrices. L’agriculture d’exportation est dominée par la production du café (environ 800 000 planteurs en dépendent directement), suivi de celle de thé. Elle reste cependant caractérisée par une faible, productivité avec un taux de croissance annuel inférieur à 3% entre 2006 et 2010. Le secteur tertiaire représente 32% du PIB, avec un taux de croissance de 5,1% en 2010, et qui provient principalement du secteur des transports et télécommunication avec 6,9% et 8,8% respectivement en 2009 et 2010. Le secteur industriel a également enregistré une meilleure croissance (5% en 2010 contre 3,7% en 2007), provenant principalement de la construction, de l’industrie minière et de l’énergie. Le pays connait une grande pression sur les ressources naturelles, due à une forte densité de la population, une des plus forte d’Afrique (320 hab./km ²), combinée avec une croissance démographique rapide (2,6% en 2010), surtout en milieu rural où vit 90% de la population.[[9]](#footnote-9) Cette pression, associée aux méthodes d’exploitation traditionnelle en vigueur engendre la dégradation continue et accélérée de l’environnement naturel. Les effets néfastes de l’érosion des sols sur le cadre de vie et la baisse des capacités de production, en particulier au niveau du secteur agricole, ont des conséquences socio-économiques désastreuses et en premier lieu sur les populations démunies tirant leur moyens de subsistance des ressources naturelles.

 Le taux de couverture des importations par les exportations était de 20% en 2010 et 11% en 2011. Ceci témoigne d’un commerce international structurellement déficitaire d’une année à l’autre. Dans la première moitié de l’année en 2011, les importations ont augmenté de 44%, principalement en raison de l’augmentation de l’achat des matériaux de construction et du pétrole. Elles sont estimées en 2011 à 540 millions de dollars EU contre seulement 105,9 millions de dollars EU pour les exportations. Les exportations ne sont pas diversifiées et sont principalement constituées de produits primaires à faible valeur ajoutée. En 2010, 69% des recettes d’exportation provenaient de l’exportation du café, 18% du thé, 3% du secteur minier et le reste de l’horticulture, du coton, et de l’or. Les exportations de café et de thé n’ont pas pu s’imposer comme moteur de croissance étant donné la forte volatilité à la fois des cours mondiaux et du volume et de production.

### Prévalence de la pauvreté

La majorité des indicateurs sociaux économiques sont très bas. En 2011, le classement sur l’indice de développement humain positionne le Burundi à la 185ème place sur 187 pays (RMDH, 2011). Selon la dernière enquête menée auprès des ménages, 67% de la population vit en dessous du seuil de pauvreté (0,64dollars EU/jour en milieu urbain et 0,41 dollars EU en milieu rural) contre une moyenne africaine de 42,3%. Cette moyenne nationale dissimule des disparités , avec 69% de pauvreté en milieu rural contre 43% en milieu urbain, soit un pays caractérisé par une forte pauvreté rurale. Le coefficient de GINI s’élevait à 0,33 en 2006 mais n’est pas malheureusement mis à jour pour apprécier l’évolution des inégalités. Les populations rurales, déjà les plus pauvres sont aussi les plus vulnérables au changement climatique, et en particulier les femmes, car elles dépendent plus que toutes les autres de l’environnement pour leur subsistance (accès à l’eau, aux combustibles, aux produits vivriers, etc.)

**Emploi** . Le chômage est un problème très préoccupant, surtout dans le cadre de la consolidation de la paix étant donné que la situation de chômage en cours contribue à la persistance de l’insécurité au pays. En tant que pays fragile, les problèmes liés au chômage, notamment le chômage des jeunes constitue un défi majeur. Le chômage est essentiellement urbain, alors que malgré l’existence de chômage déguisé, la grande majorité de la population rurale se déclare occupé aux activités agricoles. Il est à noter qu’au regard de l’emploi du temps et des productions/revenus tirés, une bonne partie des actifs agricoles reste dans le secteur par défaut d’autres opportunités économiquement profitables en dehors de l’agriculture. En 2008, le taux de chômage était évalué à 14,4% à Bujumbura, 9% à Gitega et 6,5% à Karusi et l’âge moyen des chômeurs était de 29 ans. Les jeunes à la recherche d’un premier emploi représentent 60% des chômeurs. Ces chiffres sous – estiment la réalité mais reflètent bien le fait que les opportunités d’emplois sont rares, aussi bien en raison du très faible développement du secteur privé formel que des restrictions dans la fonction publique. En milieu urbain, c’est donc principalement le secteur informel (dont 70% sont des femmes) qui sert de vivier d’emplois.

Le pays dispose d’importants ressources naturelles, mais souffre de son enclavement, du manque d’infrastructures, d’un climat des affaires peu attractif, d’une main d’œuvre peu qualifiée et d’une mauvaise adéquation entre l’offre et la demande, en matière de compétence. Au regard des tendances actuelles, il est fort probable que le Burundi n’atteigne pas un seul des objectifs du millénaire pour le développement (OMD) en 2015.

## PRINCIPAUX INDICATEURS SOCIAUX ET D’INSECURITE ALIMENTAIRE

Comme précédemment indiqué, le niveau élevé de pauvreté est à la fois la cause et la conséquence d’une série d’indicateurs défavorables et préjudiciables au développement humain. La difficulté d’accès aux services et infrastructures de base et au capital productif particulièrement pour les pauvres – aussi bien dans les zones rurales que dans les périphéries des centres urbains – est une des limitations à l’amélioration du cadre de vie des ménages.

### Accès à l’alimentation et la nutrition

Suivant l’index de l’insécurité alimentaire , le Burundi occupe la 22ème position juste avant le Tchad et la République démocratique du Congo[[10]](#footnote-10)global sur les 24 pays classés en dernière position parmi la catégorie des pays à faible revenu. Globalement, le pays se classe 103ème sur les 105 pays sélectionnés pour analyse. La situation nutritionnelle et sanitaire reste préoccupante : seule 18% de la population jouissent d’une sécurité alimentaire acceptable tandis que 82 % des ménages font quotidiennement face à l’insécurité alimentaire et survivent avec une ration calorique comprise entre 1400 et 1900 kilocalories par jour[[11]](#footnote-11). Près de six enfants de moins de 5 ans sur dix (58%) accusent un retard de croissance ou malnutrition chronique : 31% sous la forme modérée et 27% sous la forme sévère. Cette forte prévalence du retard de croissance qui constitue d’après les normes de l’OMS un problème très sérieux de santé publique, présente des écarts importants en fonction de l’âge. Dans le groupe d’âges de 24 – 59 mois, plus de six enfants sur dix sont touchés par ce type de malnutrition. La prévalence de la malnutrition est nettement plus élevée en milieu rural qu’en milieu urbain (60% contre 38%)[[12]](#footnote-12). L’apport calorique journalier se trouve en deçà des normes requises : 1650 Kcal/jour contre 2 250 Kcal par jour recommandés par l’Organisation Mondiale de la Santé (OMS). La couverture des besoins en nutriments essentiels est assurée à 75% pour l’énergie, 40% pour les protéines et 22% pour les lipides avec une consommation insignifiante de denrées riches en vitamines et en minéraux (fruits et légumes), surtout en milieu rural.

### Carence en principaux micro nutriments[[13]](#footnote-13)

Selon les résultats de l’enquête démographique et de santé réalisée en 2012 (EDS 2012), 45% des enfants de 6-59 mois sont atteint d’anémie : 23% sous la forme légère, 21% sous la forme modérée et 1% sous la forme sévère. Chez les femmes , globalement 19% sont anémiques : 15% sous forme légère et 3% sous forme modérée. Chez les hommes, environ un homme sur huit est atteint d’anémie.

Concernant la carence en Vitamine A, , le taux de cécité crépusculaire dépasse 1% chez les enfants âgés de 6 à 59 mois selon l’enquête nationale de 2005. De ces enfants, 28% avaient un niveau de rétinol sérique <70µmole/l, presque le double du seuil des 15% que prône l’OMS. L’avitaminose A constitue également un problème de santé chez les enfants de moins de 5 ans et il manque de données récentes sur la prévalence de l’avitaminose A pour le pays. L’EDS 2012 montre que parmi les plus jeunes enfants de 6-23 mois, 84% avaient consommé des aliments riches en vitamine A au cours des 24 heures qui avaient précédé l’enquête.

L’EDS 2012 montrait que 11% de ménages ne disposaient pas de sel lors des visites. Parmi les 89% de ménages avec du sel testé, 96% avaient du sel iodé. L’analyse régionale a montré que dans la région Ouest du pays, la proportion de ménages ayant du sel iodé était de 82%. Une forme sévère de déficience en iode, le goitre, affecte 42% de la population dans certaines provinces. Les seules données nationales disponibles sur le niveau d’iode urinaire concernent les enfants de 7 à 13 ans et datent de 2005 : 9,2% ont un niveau bas, soit moins de 20 mcg/L pour 9,2% des enfants entre 7 et 13 ans. De plus, 60,5% ont un niveau d’iode urinaire de moins de 100 mcg/L par rapport à une recommandation de 120 mcg/L pour les enfants à l’âge scolaire.

### Santé et accès aux services de santé

Malgré les mesures prises pour faciliter l’accès des femmes et des enfants aux soins de santé, la situation reste préoccupante. La mortalité infantile, bien que très élevée, n’a cessé de baisser depuis 1990 passant de 110 pour 1000 naissances vivantes en 1990 à 88 pour 1000 en 2010. Chez les enfants de moins de 5 ans, le taux de mortalité de 142 pour 1000 en 2010 est en baisse depuis 1990. Ces taux restent élevés du fait d’une part, de la crise socio-économique que traverse le pays depuis de nombreuses années et d’autre part, des nombreuses maladies et infections telles que l’anémie, les infections respiratoires et maladies diarrhéiques auxquelles les enfants de moins de 5 ans sont particulièrement vulnérables[[14]](#footnote-14). Pour les personnes vivant avec le VIH/SIDA ou souffrant de la tuberculose ou du paludisme, les subventions ont permis d’accroître le nombre de bénéficiaires, de 600 à 20.307 entre 2002 et juin 2010. Le taux de prévalence du VIH/SIDA chez les adultes de 15-49 ans est de 4,2% chez les femmes et de 3,3% chez les hommes.

### Accès à l’eau potable et à l’assainissement de base

Le taux d’accès à l’eau potable est d’environ 85% à Bujumbura et 55% en milieu rural. En 2009, 61 % des centres de santé et seulement 27% des écoles primaires disposaient de points d’eau potable fonctionnels. Au niveau national, 75% des ménages boivent l’eau en provenance d’une source améliorée. Un quart des ménages du milieu rural boivent de l’eau provenant d’une source non améliorée, dont 15% provenant d’une source non protégée. Pour plus d’un ménage sur deux (52%), le temps de trajet est évalué à 30 minutes ou plus alors qu’en milieu urbain, cette proportion n’est que de 16%. Concernant le traitement de l’eau de boisson, 4% des ménages utilisent un moyen approprié pour traiter de l’eau (10% en milieu urbain et 3% en milieu rural). La principale méthode utilisée est l’ébullition (10% en milieu urbain, 3% en milieu rural).

Le lavage des mains reste critique. Le rapport EDS 2012 a montré que parmi les ménages observés (7911 ménages), 6% disposaient d’eau seulement et 6% de savon et d’eau au moment de l’enquête. Concernant l’usage des toilettes, 60% des ménages burundais utilisent des toilettes non améliorées dont 56 % sont des latrines sans dalle (trou ouvert).

### Accès à l’éducation et à l’alphabétisation.

Le taux net de scolarisation : Grâce à la politique de l’enseignement primaire gratuit pour tous, le taux net est passé de 53% en 1990 à 90% en 2008/2009. Il est passé à 96,1% en 2010/2011. Le taux d’achèvement du primaire était de 51,3% en 2010/2011. Le taux de transition du primaire au secondaire était de 40% en 2010/2011 avec un taux brut de scolarisation au secondaire de 26,7% au courant de la même. La parité filles garçons était de 102% au primaire (2010/2011) et de 76% au secondaire (année 2011). Suivant le niveau d’instruction, il apparaît que 9% des femmes et 11% des hommes ont achevé le niveau primaire avec succès. Les proportions de ceux et celles ayant atteint le niveau secondaire sont respectivement de 10% (dont 3% pour le second cycle) et 7% (dont 2% pour le second cycle). Au niveau du supérieur, les proportions sont très faibles : 1,3% pour les hommes et 0,5% pour les femmes. Les fortes déperditions ou abandon sont fortement défavorable à court, moyen et long terme à la créativité/innovation pour améliorer la productivité dans les différents secteur de la vie nationale.

Le taux d’alphabétisation des hommes et des femmes âgés de 15 à 24 ans est de 77,6% en 2010. Selon les résultats de l’enquête EDS 2012, 43% des femmes contre 31% des hommes n’ont aucun niveau d’instruction et le nombre médian d’années scolaires achevées est estimé à 0,5 chez les femmes contre 1,8 chez les hommes.

### Genre :

Le pays a ratifié la convention sur l’élimination de toutes forme de discrimination à l’égard des femmes . Il s’est doté d’une politique nationale genre en 2003, d’un cadre légal adéquat tels que la constitution de 2005 qui institutionnalise que 30% des postes de décisions devront être des femmes et d’un nouveau code pénal de 2009 visant le renforcement de la répression contre les violences liées au genre. Grâce à cela, les femmes sont représentées à 32% à l’Assemblée nationale, 46% au Sénat et 42% au Gouvernement. Néanmoins, l’autonomisation des femmes constitue toujours un défi, à cause du très faible accès aux facteurs de production notamment e crédit et la terre ainsi que leur participation insignifiante dans les secteurs porteurs.

### Habitat

L’habitat dispersé sur les collines est le résultat de l’absence d’un plan opérationnel d’occupation du territoire. Il n’existe pas de schéma directeur d’utilisation des terres si bien qu’avec la forte pression démographique, l’habitat rural s’établit de manière disparate suivant la localisation des propriétés foncières individuelles et cet éparpillement n’est pas de nature à faciliter la mise en place de réseau d’adduction d’eau ou d’électricité dans la proximité des ménages. De plus, cette occupation occasionne d’importantes pertes en terres agricoles du fait que d’une part certaines terres à fort potentiel agricole comme celles de l’Imbo sont affectées au lotissement des maisons et d’autre part, les morcellements excessifs rendent compliqué l’aménagement et la protection des bassins versants. Il en découle aussi que la taille des parcelles agricoles, leur localisation et la faible productivité rendent difficile le recours à la petite mécanisation pour réduire la pénibilité du travail agricole.

L’accès à l’énergie sous ses diverses formes est très réduit. La cuisson des aliments se fait essentiellement avec du bois/charbons de bois. Le foyer en milieu rural étant à l’intérieur des maisons et ainsi, la fumée dégagée est préjudiciable à la santé des occupants.

### Travail des enfants

Les résultats EDS 2012 révèlent que la quasi-totalité des enfants de 5-14 ans (99,7%) ont effectué un travail quelconque, dont la grande majorité (67%) ont travaillé 4 heures ou plus par jour : 80% des enfants sont allés chercher de l’eau ou du bois : 60% ont effectué des travaux domestiques ; 21% ont travaillé sur les terres ou dans les affaires de la faille et 7% ont travaillé pour un employeur en dehors de la famille. Pour 47% des enfants, le travail consistant à aller chercher de l’eau ou du bois a pris 4 heures ou plus par jour. Bien que la proportion d’enfants de 10 à 14 ans soit plus élevée que celle de 5 à 9 ans, ce type de travail a concerné les trois quart des jeunes enfants de 5 à 9 ans. On note aussi que les filles sont plus fréquemment sollicitées que les garçons pour ce genre de travail (82% contre 77%), tout comme les enfants du milieu rural par rapport à ceux du milieu urbain (83% contre 48%).

Les tâches domestiques ont occupé au total 60% des enfants dont 39% pendant 4 heures ou plus par jour. Les jeunes enfants 5 à9 ans sont moins concernés par cette activité que ceux de 10 à 14 ans (48% contre 74%). Par contre les filles sont plus concernées que les garçons (67% contre 52%).

Environ un enfant sur cinq (21%) a travaillé sur les terres ou dans les affaires de la famille et dans la majorité des cas (17%) pendant 4 heures ou plus par jour. Pour ce type de travail, les enfants de 10 à 14 ans sont plus fréquemment mis à contribution que les plus jeunes (32% contre 12%). De même, il est souvent courant que ce travail soit effectué par les enfants du milieu rural que ceux du milieu urbain (22% contre 11%).

Enfin, 7% des enfants ont travaillé pour quelqu’un d’autre qu’un membre du ménage, plus de la moitié (4%) ayant travaillé pendant quatre heures ou plus par jour, et la grande majorité (5%) n’ayant reçu aucun salaire pour son travail. Ce sont les enfants les plus âgés (9% à 10 à14 ans contre 6% pour ceux de 5 à 9 ans ), ceux du milieu rural (8%) contre 5% en milieu urbain et surtout ceux de la région Nord (11% contre un minimum de 3% dans la région Ouest), qui ont travaillé à l’extérieur du ménage.

**Tableau 1. : Synthèse de quelques indicateurs socio -économiques**

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| **Indicateur** | **Année** | **Valeur** |
| PIB courant au prix du marché (en milliard de FBU)Taux de croissance du PIB réel (en %)Population (en millions d’habitants)Taux de croissance de la population (en %)Espérance de vie à la naissance (en années)Incidence de la pauvreté monétaire (en %)Prévalence du VIH/SIDA chez les adultes (%)Ménages ayant accès à l’eau potable (en %)* En milieu urbain(%)
* En milieu rural (%)

Proportion de malnutrition chronique chez les enfants de moins de 5 ans (en %)Taux de mortalité infantile (pour 1.000 naissances vivantes)Taux de mortalité maternelle (pour 100.000 naissances vivantes)Taux brut de scolarisation (TBS) dans le primaires (en %)Parité filles/garçon au primaire (en %)Parité fille/Garçons au secondaire (en %)Taux brut de scolarisation au secondaireTaux d’alphabétisation des adultes (en %)* Femmes (en %)
* Hommes (en %)
 | 2011201120122008200820082010200820082010201020102010/112010/11201120112010  20122012 | 2.4milliards $EU4.2%4.5%8 053 5742.4%49.61.4%83%71%588814296.1102%76%26.777.657%69% |

# CADRE POLITIQUE ET INSTITUTIONNEL EN MATIERE DE LUTTE CONTRE LA PAUVRETE ET L’INSECURITE ALIMENTAIRE

## CADRE POLITIQUE GLOBALE

### Etude prospective, Burundi 2025

Le cadre de développement global et les objectifs de développement social et économique à long terme sont stipulés dans la « Vision Burundi 2025 », adopté par le Parlement en octobre 2010. La vision « Burundi 2025 » présente les grandes orientations stratégiques de la politique nationale de développement. Afin de relever les défis du développement durable, le Burundi s’est donné des objectifs suivants : (i) l’instauration de la bonne gouvernance dans un Etat de droit, (ii) le développement d’une économie forte et compétitive, (iii) l’amélioration de la qualité de vie des burundais. Parmi les défis majeurs identifiés par ce document cadre, le domaine de compétence de la FAO s’intéresse particulièrement aux quatre repris ci-dessous :

* + Maîtriser la croissance démographique et assurer la sécurité alimentaire;
	+ Résoudre le problème crucial du chômage et accroître les revenus des ménages ;
	+ Diversifier et promouvoir une économie compétitive sur une base saine ;
	+ Mettre en place des infrastructures d’appui à la production

En termes quantitatifs, la Vision veut infléchir les tendances négatives du PIB par tête d’habitant de 137 dollars EU aujourd’hui à 720 dollars EU en 2025 et ainsi réduire le taux de pauvreté à 50% au lieu de 67 % actuellement. La maîtrise de la croissance démographique et une croissance économique basée sur l’agriculture figurent parmi les défis majeurs identifiés dans le document « Vision 2025 »

### Le cadre stratégique de croissance et de lutte contre la pauvreté, 2ème génération (CSLP II)

La vision Burundi 2025 s’accompagne d’un instrument de planification à moyen et long terme , le Cadre stratégique de croissance et de lutte contre la pauvreté (CSLP ), dont la deuxième génération a été lancée officiellement lors de la conférence tenue à Genève en octobre 2012. Les quatre axes stratégiques , identifiés suite à une large concertation entre le gouvernement, la société civile et les partenaires au développement sont : 1) le renforcement de l’état de droit, la consolidation de la bonne gouvernance et la promotion de l’égalité du genre, 2) la transformation de l’économie pour une croissance soutenue et créatrice d’emplois ; 3) l’amélioration du taux d’accessibilité et de la qualité des services de base et le renforcement de la solidarité nationale ; 4) la gestion de l’espace et de l’environnement en harmonie avec le développement. Le CSLP II accorde la priorité à une croissance soutenue et créatrice d’emplois, qui passe nécessairement par un cadre macro économique sain, la productivité renforcée des secteurs porteurs de croissance, notamment l’agriculture, les infrastructures économiques, la promotion du secteur privé et l’emploi des jeunes. Il inclut désormais la question du « genre » comme un levier important des politiques de développement, absent du CSLP I. Le CSLP II identifie également la préservation de l’environnement et le changement climatique comme priorité majeure (peu développé dans le CSLP I) et tente de développer et d’approfondir le lien entre la lutte contre la pauvreté et la préservation de l’environnement. Concernant la société civile et le secteur privé, le CSLP II affirme la nécessité d’un partenariat actif pour la mise en ouvre de la nouvelle stratégie, notamment dans la lutte contre la corruption et le renforcement de la transparence dans la gestion des affaires publiques. Malheureusement, il ressort que la question de la protection sociale des groupes vulnérables n’est pas suffisamment approfondie avec le CSLP II.

## CADRES POLITIQUES SECTORIELLES

### Stratégie Nationale agricole (SAN) 2008 – 2015

La SAN poursuit, d’une part à réhabiliter l’outil de production et à redynamiser l’activité agricole afin de relancer la production agro-sylvo- zootechnique et atteindre, voire surpasser les meilleurs niveaux d’avant la crise et, d’autre part à moderniser à moyen et long terme le secteur agricole de manière à transformer l’agriculture de subsistance en une agriculture de marché. Un taux de croissance annuelle de 6% y est retenu**.** Les objectifs spécifiques qui sous-tendent l’objectif global sont :

1. Accroître la productivité et la production agricole et développement des systèmes de production durable de manière à rétablir, à cours et moyen termes, l’autosuffisance alimentaire d’avant 1993 et à long terme obtenir une croissance annuelle de l’offre alimentaire supérieure à celle de la population (3%) ;
2. Promouvoir les filières et l’agrobusiness dans une perspective de développer et de diversifier les sources de croissance dont les produits d’exportation et ceux d’import-substitution afin de contribuer à augmenter le pouvoir d’achat des ménages et à améliorer les ressources financières de l’Etat. Les ressources du secteur en devises augmenteront de 120 à 200 millions de dollars américains tandis que le taux de la population vivant en bas du seuil de pauvreté sera réduit de moitié (de 70 % à 35 %) à l’horizon 2025 ;
3. Professionnaliser les producteurs et développer les initiatives privées afin de les aider à défendre leurs intérêts et être maîtres de leur propre développement tout en appuyant les privés à s’impliquer dans l’encadrement agricole, le développement et la diversification des filières rentables ;
4. Renforcer les capacités de gestion et de développement durable du secteur agricole afin d’arriver à transformer l’agriculture de subsistance en une agriculture de marché rentable et gérée par des professionnels ;

### Programme National de Sécurité Alimentaire (PNSA) : 2009-2015

Le PNSA élaboré avec l’appui de la FAO a pour objectif le rétablissement de l’autosuffisance alimentaire, l’amélioration de la couverture nutritionnelle , la réduction de la vulnérabilité des ménages  ainsi que la mobilisation rapide, efficace des aides d’urgence en cas de catastrophes.

Le programme se propose donc de lutter contre l’insécurité alimentaire afin de réduire la faim et la malnutrition d’au moins 50 % notamment au niveau des ménages ruraux et péri urbains à l’horizon 2015. Plus spécifiquement, le PNSA vise à :

1. Accroître les productions végétales, animales et halieutiques par l’intensification agricole à travers l'introduction de nouvelles technologies et variétés adaptées de production et l’approvisionnement en intrants;
2. Sécuriser les productions grâce à la maîtrise de l’eau, à la gestion de la fertilité des sols, à la protection de l’environnement et à la conservation des ressources naturelles ;
3. Améliorer le revenu monétaire des producteurs, surtout ceux des femmes et des jeunes ;
4. Améliorer les systèmes de stockage, de commercialisation et de transformation des productions d'origine végétale, animale et halieutique;
5. Améliorer l’état nutritionnel de la population ;
6. Mettre en place et renforcer le dispositif de suivi, d'alerte et de réaction rapide aux crises alimentaires dans les régions à risques ;
7. Renforcer les capacités des producteurs et de leurs structures d'appui.

### Programme National d’investissement agricole (2012-2017)

En harmonie avec les initiatives de développement agricole en Afrique, avec l’ l’élaboration du Programme détaillé de l’Agriculture en Afrique (PDDAA) et la signature du COMPACT, le Burundi a affiné sa programmation et priorisation des interventions du secteur à travers le Programme National d’Investissement Agricole (PNIA)pour la période 2012 – 2017.

Pour concrétiser les orientations stratégiques nationales contenues dans les documents, de stratégies et programmes sectoriels [[15]](#footnote-15)et sous sectorielles approuvés par le gouvernement, le PNIA est le cadre d’opérationnalisation de tous les investissements nécessaires à la mise en œuvre de toutes ces stratégies sous-sectorielles. Il prend en compte et intègre le Programme d’Actions Prioritaires (PAP) élaboré en 2009 dans le cadre de la préparation du cadre de dépenses à moyen terme du secteur de l’Agriculture (CDMT 2010-2012).

Les principes directeurs du PNIA s’inspirent de la vision que le gouvernement s’est donnée spécifiquement pour le secteur agricole. Cette vision se décline comme suit :

« *L’agriculture burundaise a pour mission fondamentale d’assurer à tous les Burundais la sécurité alimentaire en quantité et en qualité. Pour ce faire, elle devra se transformer d’une agriculture de subsistance à une agriculture familiale et commerciale, assurant un revenu décent aux ménages et soucieuse de l’environnement et de la bonne gestion des ressources. Cette agriculture sera pratiquée sur des exploitations dont la taille moyenne devra atteindre 1 hectare par exploitation contre 0,5 ha et dont les sols auront retrouvé une fertilité suffisante pour permettre des rendements qui se comparent aux meilleures performances africaines. Les agriculteurs qui participeront à ces changements profonds seront des exploitants organisés et possédant les qualifications techniques nécessaires pour réaliser la mission du secteur agricole* ».

### Politique nationale sur la décentralisation

Depuis la signature de l’Accord d’Arusha pour la paix et la réconciliation nationale, le pays amorce, lentement, mais progressivement, le retour à une vie constitutionnelle normale. Dans ce nouveau contexte, les acteurs de l’Accord d’Arusha, partant du postulat de base que le déficit de gouvernance est pour l’essentiel à l’origine des crises successives que le pays a connues, se sont prononcés en faveur d’une décentralisation effective du pays, dont les principaux enjeux sont l’instauration de la démocratie à la base, la promotion d’un développement socio-économique participatif et durable.

L’option d’approfondissement de la décentralisation de l’Etat vers les communes, qui s’inscrit dans une constante volonté politique manifestée depuis l’Indépendance du pays, s’est traduite par l’inscription des principes de la décentralisation dans la Constitution du 18 mars 2005 et par l’adoption de la loi n°1/016 du 20 avril 2005 sur l’organisation communale et l’organisation des élections communales, parlementaires, sénatoriales lors de la deuxième moitié de l’année 2005.

La promulgation de la loi communale du 20 avril 2005 et la tenue des élections locales ont assurément jeté les bases de la décentralisation et confirmé la volonté du Gouvernement de donner une place de choix aux collectivités locales et à leurs populations dans le processus de reconstruction et de développement du pays. Les principales caractéristiques de la loi communale sont : la reconnaissance de la collectivité locale qu’est la Commune ; la mise en place d’une administration communale représentative ; la promotion de la fonction publique communale ainsi que l’établissement des prévisions financières pour les collectivités territoriales. Par la suite, le Gouvernement a engagé des réformes institutionnelles pour soutenir le mouvement de décentralisation et accompagner les collectivités locales. Le Gouvernement a initié des réformes institutionnelles qui vont se poursuivre. A cet effet, il a été créé un Ministère de la décentralisation et du développement communal. A ce ministère sont confiées des missions importantes, notamment celle de conduire le processus devant aboutir à la mise en place d’un cadre efficace et adapté pour la décentralisation et la promotion du développement des communes et des communautés de base. Ultérieurement, l’engagement constant du Gouvernement dans l’option politique de décentralisation l’a conduit à examiner, juste après une année d’exécution de la Loi communale, l’état des lieux de la décentralisation à travers différentes activités :

1. des consultations régionales sur la problématique de la décentralisation ont été organisées en 2006. Elles ont été suivies d’un atelier national sur la décentralisation et le développement communautaire ;
2. deux études spécifiques - dont l’une portant sur « l’Etat des lieux de la décentralisation au Burundi » et l’autre sur l’ « Analyse du processus de décentralisation au Burundi/Cas des conseils communaux et des structures locales de développement » - ont été réalisées en 2007.

Les différentes études consacrées à cette question aboutissent, entre autres, aux conclusions suivantes :

1. l’ancrage social de la décentralisation au niveau des communautés rurales s’avère très faible ;
2. la commune en tant qu’institution de promotion du développement ne semble pas suffisamment outillée pour assumer les responsabilités qui sont les siennes ;
3. le cadre réglementaire et institutionnel de la Décentralisation reste encore inapproprié pour une maîtrise d’ouvrage communale, au sens propre de l’expression.

Afin d’éviter un pilotage à vue du processus de décentralisation, le Gouvernement du Burundi a décidé d’élaborer un Document de Politique Nationale de Décentralisation qui se définit comme un outil de cadrage et d’orientation de la politique de décentralisation à long terme (10 ans). Il est assorti d’un plan d’actions triennal de mise en œuvre qui est un outil de programmation opérationnelle.

C’est cette vision du Gouvernement du Burundi que le Document de Politique Nationale de décentralisation a voulu traduire en politique à mener sur une séquence temporelle d’une dizaine d’années. L’importance de ce document pour l’avenir de la Décentralisation au Burundi a dicté, pour ce qui est de son élaboration, l’option pour une méthodologie participative.

Partant du postulat que la décentralisation est une construction démocratique qui doit inclure de sa conception à sa mise en œuvre les populations concernées, le Gouvernement a opté pour une méthodologie d’élaboration du Document national de politique de Décentralisation participative et inclusive.

En janvier 2007 le Gouvernement, après avoir posé les vraies bases de sa politique de décentralisation à travers l’adoption de la loi communale et l’organisation des élections locales au cours de l’année 2005, a réaffirmé sa volonté de marquer une avancée significative en matière de Décentralisation par l’adoption de sa Lettre de Politique Nationale de Décentralisation et de Développement Communautaire.

En août 2007, pour avoir une analyse de base de la situation, une étude sur l’état des lieux de la décentralisation au Burundi a été réalisée.

L’Ordonnance Ministérielle n°530/10178 /CAB/ 2007 du 31 décembre 2007 a institué un Comité de Pilotage chargé d’assurer la conduite technique et opérationnelle des activités d’élaboration du Document de la Politique Nationale de Décentralisation et du Plan d’Action. Ce comité comprend les représentants du Gouvernement, des acteurs non étatiques et des partenaires au développement (PNUD, Banque Mondiale, UE, Coopération Suisse). La même Ordonnance a institué un Comité Technique de Formulation du Document de Politique Nationale de Décentralisation et du Plan d’Action.

En avril 2008, sur la base de l’état des lieux de la décentralisation au Burundi, une note de discussion a été élaborée sous la supervision du comité technique et validée par le comité de pilotage. Cette note a permis d’introduire les discussions des consultations provinciales.

Fin avril 2008, s’est tenu un atelier de formation à l’intention des 22 animateurs des consultations provinciales des états généraux de la décentralisation.

En juin juillet 2008, les consultations provinciales ont été organisées. Ces consultations ont vu la participation d’acteurs représentatifs de la population : les représentants des élus locaux, de la société civile et des services déconcentrés œuvrant dans la province. Les participants à ces rencontres ont librement exprimé leurs points de vue et formulé des propositions visant à améliorer le fonctionnement de la décentralisation. Les discussions au cours de ces consultations provinciales ont fait l’objet de rapports contenant des éléments qui ont alimenté le document de base de la politique nationale de décentralisation.

En se basant sur la phase actuelle du processus de Décentralisation et sur l’environnement favorable à son renforcement, le Gouvernement du Burundi, avec l’appui de ses principaux partenaires, a identifié cinq axes stratégiques interdépendants pour répondre aux préoccupations et aux questions de façon globale et systématique.

* Axe stratégique n°1 : Renforcement du cadre juridique de la Décentralisation
* Axe stratégique n° 2 : Renforcement du cadre institutionnel de la Décentralisation
* Axe stratégique n° 3 : Renforcement des capacités des acteurs en décentralisation à tous les niveaux et politique globale de communication
* Axe stratégique n° 4 : Efficacité des collectivités locales dans la promotion du développement économique local, la réduction de la pauvreté et la fourniture de services
* Axe stratégique n° 5 : Décentralisation fiscale et financière

Le présent document détermine, par axe stratégique les forces et faiblesses actuelles ainsi que les orientations dégagées en proposant une série d’activités non limitatives.

Le document envisage également l’environnement institutionnel de mise en œuvre, d’orientation, de gestion et de suivi de la politique définie. Il est complété par un plan d’action triennal qui se présente sous la forme d’un cadre logique. Il reprend les axes stratégiques ainsi qu’une série d’activités sur une séquence temporelle de trois ans, assortis d’indicateurs de suivi et de définition des hypothèses et risques.

### Politique Nationale de l’environnement

La politique sectorielle du Ministère ayant l’environnement dans ses attributions est la concrétisation de la volonté politique du Gouvernement dans la prise en considération des problèmes relatifs à la gestion des ressources naturelles (terre, eau, forêts). Elle prône en particulier (i) la gestion coordonnée de l’environnement ; (ii) la gestion rationnelle des terres, des eaux et des forêts ; (iii) la préservation et la conservation de la biodiversité ainsi que des habitats écologiques.

Une Stratégie Nationale de l’Environnement et son Plan d’Action (SNEB/PAE), proposant des mesures propres à rétablir ou à sauvegarder l’équilibre entre les intérêts du développement et ceux de l’environnement a été élaboré par le Gouvernement du Burundi en 1992 ; révisé pour la première fois en 1997 et pour la dernière fois en 2003 mais cette dernière étude n’a pas pu encore été validée.

Le Burundi a adopté des textes de lois régissant le secteur de l’Environnement et l’Aménagement du Territoire notamment le code de l’environnement avec son décret d’application et la procédure d’étude d’impact environnemental, le Code foncier qui garantit la tenure foncière aux utilisateurs, le code foncier, la loi portant création des aires protégées et les décrets portant leur délimitation.

La politique nationale de l’Eau (2009) et la Stratégie nationale de l’Eau ont été mises en place pour servir d’instrument d’orientation générale pour la gestion et la mise en valeur des ressources en eau et donner une vue d’ensemble du potentiel en ressources hydriques du Burundi ainsi que leur utilisation dans le développement socio-économique.

Enfin, la Politique Forestière Nationale donne des orientations pour asseoir la gestion efficace du secteur forestier après une analyse critique du secteur et des contraintes auxquelles il fait face qui conduisent à une dégradation des forêts et handicapent le développement de ce secteur.

Le Burundi a également adhéré à plusieurs conventions internationales relatives à la protection de l’environnement qu’il doit honorer dans ses politiques et stratégies nationales notamment la Convention sur la diversité biologique (Rio, 5 juin 1992 ), la Convention Cadre des Nations Unies sur les Changements Climatiques (Rio, 9 mai 1992), la Convention Cadre des Nations Unies sur la Désertification (Paris, 17 juin 1994), la Convention sur les Zones Humides d’importance internationale (Ramsar, 2 février 1972)

En vue de créer un cadre cohérant d’intervention sur le territoire à différents niveaux, le Gouvernement a décidé de généraliser l’élaboration de schémas provinciaux d’aménagement du territoire.

### Organisation de la Micro-finance

La réglementation de la micro finance au Burundi est régie par le décret N°100/203 du 22 juillet 2006. L’objectif étant d’édicter le cadre juridique applicable en vue d’assurer à la population un accès sécuritaire aux services financiers de proximité, de développer des institutions de micro finance saines et professionnelles et de structurer en conséquence le secteur de la micro finance au Burundi. Trois catégories d’acteurs devant être agréés sont prévues .

*Catégories I* : Les coopératives d’épargne et de crédit ou mutuelles d’épargne et de crédit qui sont des groupements de personnes sans but lucratif, fondé sur le principe d’union, de solidarité et d’entraide mutuelle et ayant principalement pour objet de collecter l’épargne de leurs membres et de leur consentir du crédit.

*Catégorie II* : Les entreprises de micro finance qui sont des sociétés anonymes offrant des services financiers au grand public mais n’ayant pas le statut de banque ou d’établissement financier tel que défini par la loi bancaire.

*Catégorie III* : Les programmes de micro crédit mis en œuvre par les Organisations Non Gouvernementales (ONG), les Associations sans but lucratifs (ASBL), les projets et les autres programmes accordant du crédit à leur clientèle.

 Il n’est pas exigé de capital minimum pour les établissements de la 1ère et 3ème catégorie. Par contre, un minimum de 200 millions de francs burundais (FBU) est exigé pour la 2ème catégorie. Les établissements de 1ère et 2ème catégorie sont autorisés à collecter l’épargne ; ce qui ne l’est pas pour ceux de 3ème catégorie. Pour ceux de cette dernière catégorie, ne sont pas considérés comme épargne les fonds ci après : (a) les dépôts de garantie, également appelés « fonds de garantie » ou épargne obligatoire, ou épargne forcée, mobilisés auprès des clients pour servir de collatéral vis-à-vis du crédit ; (b) les sommes laissées par la clientèle en vue d’honorer ses engagements ; (c) les lignes de crédit des bailleurs externes et les emprunts. Les dépôts de garantie recueillis par les établissements de catégorie III doivent être placés dans un établissement autorisé à collecter l’épargne jusqu’au moment soit de leur rétrocession aux clients concernés soit de leur saisie en cas de non remboursement de crédit. Toute coopérative d’épargne et de crédit doit compter au moins 300 membres ayant souscrit et libéré leurs parts sociales. Un ration minimum de liquidité de 15% est exigé pour tout établissement de micro-finance.

Dans les communes de Kinyinya, Gisuru et Cendajururu, on note une faible implantation des agences d’IMF et ceci fait qu’il y ait très peu ou pas de produits adaptés aux vulnérables. Seule une agence de la Coopérative d’Epargne et de Crédit (COOPEC) est opérationnelle au niveau de chaque commune. L’IMF ITEKA de la maison Shalom en cours d’implantation dans les trois communes et dans les autres communes des Provinces Ruyigi et Cankuzo et ceci pourrait contribuer à améliorer la situation.

### Le Plan Sectoriel de Développement de l’Education et de la Formation

Le Plan Sectoriel de Développement de l’Education et de la Formation adopté par le gouvernement en collaboration avec ses partenaires techniques et financiers donne deux orientations majeures qui contribueront à la réussite de ce projet en occurrence :

* 1. Une réforme globale de l’enseignement fondamental, pour un achèvement universel et une meilleure équité.
	2. Une expansion quantitative de l’offre en enseignement des métiers et formation professionnelle.

Le Gouvernement du Burundi vient de s’engager sur une voie de réforme de l’enseignement de base dont le parcours scolaire désormais souhaité et favorisé pour le plus grand nombre possible d’enfants ira de la 1ère à la 9ème année d’un bloc désigné par l’appellation*« enseignement fondamental »*. L’un des objectifs recherché à travers cette réforme est de permettre aux jeunes qui ne poursuivront pas le cursus classique d’enseignement, de sortir du système tout en ayant déjà acquis un bagage de connaissances et un développement de la force physique suffisants pour leur permettre de suivre un apprentissage de métiers nécessaires à leur insertion socio-économique. Cette réforme constitue donc un atout majeur et un élément favorable à l’amélioration de la qualité de formation dispensée dans les centres d’enseignement des métiers.

En termes quantitatifs, les objectifs de la stratégie sectorielle sont :

* de maintenir stables les effectifs de l’enseignement technique (avec la disparition des collèges techniques et une légère augmentation des effectifs des lycées techniques) ;
* de faire croître le nombre de jeunes bénéficiant de l’enseignement des métiers (formations post-primaires dans les centres d’enseignement des métiers, dont le nombre de bénéficiaires devrait atteindre environ 16.000 en 2020 contre moins de 3.000 aujourd’hui) ;
* de faire croître, dans de moindres proportions, les effectifs de la formation professionnelle (formation post-fondamentale, environ 4000 apprenants en fin de période, contre 2000 aujourd’hui).

En effet, l’orientation du PSDEF est de maintenir à l’enseignement technique sa vocation consistant à former l’élite technicienne et les cadres dont le secteur formel de l’économie a besoin. Etant donné que ce dernier reste peu développé au Burundi et n’offre que peu d’emplois, le PSDEF indique que les effectifs de ce type de formation seront maintenus relativement constants pendant les huit prochaines années à venir. En revanche, l’enseignement des métiers et la formation professionnelle qui permettent d’accompagner les jeunes vers l’emploi et l’auto-emploi, dans une perspective de progrès techniques et de gains de productivité dans le secteur informel tendront à se développer dans le même intervalle de temps.

### Politiques sectorielles de la santé communautaire, de la santé de la reproduction et de la nutrition

Le Ministère de la Santé Publique et de la Lutte contre le Sida a initié certaines réformes structurelles pour améliorer l’accessibilité des soins du point de vue géographique en mettant en place les districts sanitaires. En termes d’accessibilité, 80% la population[[16]](#footnote-16) peut accéder à un centre de santé à moins de 5 km de distance, quoiqu’il existe des disparités géographiques surtout en faveur des centres urbains.

S’agissant de l’accessibilité financière, la majorité des ménages burundais a recours au paiement direct pour financer leurs dépenses de santé. Avec le faible pouvoir d’achat, ce mode de paiement limite l’accès des populations aux soins. Les assurances privées, les mutuelles communautaires ainsi que les initiatives des personnes vivant avec le VIH/Sida existent mais ne couvrent pas tout le pays.

En vue d’accroître l’accès aux soins de certaines catégories de personnes vulnérables, le Gouvernement burundais a décidé en mai 2006 de mettre en place la politique de gratuité des soins au bénéfice des enfants âgés de moins de 5 ans et des soins liés à la grossesse et à l’accouchement dans les formations sanitaires publiques et assimilées. En Avril 2010, le passage à l’échelle du FBP, a permis au Gouvernement de subventionner la gratuité des soins. Le Gouvernement, a également initié en 2010, la gratuité des médicaments antipaludiques de première ligne.

**La santé communautaire** est une nouvelle approche de promotion de la santé dans le secteur de la santé du Burundi. Elle arrive en même temps qu’une série de réformes dont la décentralisation à travers la mise en place des districts sanitaires, la mesure présidentielle de la gratuité des soins en faveur des enfants de moins de 5ans, des femmes enceintes et qui accouchent et le financement basé sur les performances. La santé communautaire constitue un des piliers du Plan National de Développement Sanitaire (PNDS II) 2011-2015. Elle est en cours d’institutionnalisation en vue d’harmoniser une série d’approches communautaires tentées par les services et programmes de santé, les partenaires au développement, les ONG et les acteurs de la société civile.

Le MPLS met progressivement en place le niveau communautaire comme le premier niveau de la pyramide sanitaire. Sa mission est d’assurer à l’avenir un paquet de services et soins de santé à base communautaire via les agents de santé communautaires (ASC) et les relais communautaires.

La **planification familiale** est une priorité de la Politique nationale de la Santé de la Reproduction (PNSR 2007), du PNDS II et de la vision Burundi 2025. Le PNDS II a retenu l’amélioration de la Santé de la mère et de l’enfant comme une de ses 7 priorités pour la période 2011-2015.

Cela se traduit par la disponibilité, l'accessibilité et l'utilisation des services visant la maîtrise de la croissance démographique à travers :

* le renforcement des capacités techniques et institutionnelles du système de santé dans l'offre des services de planning familial ;
* l’augmentation de la demande des services de planning familial mettant l'accent sur la participation communautaire et de l'homme ;
* le renforcement du plaidoyer en faveur de la maîtrise de la croissance démographique ;

**La nutrition** est intégrée comme priorité dans la vision Burundi 2025, le Cadre Stratégique de Lutte contre la Pauvreté, seconde génération (CSLPII), le Plan National d’Investissement Agricole (PNIA 2012-2017), le programme national de sécurité alimentaire (PNSA 2009-2015) et le PNDS II.

Le rapport d’évaluation du Plan National de Développement Sanitaire (PNDS I) a mis en relief la faible intégration de la nutrition dans le paquet minimum d’activités et l’a inscrit parmi les grandes priorités du Plan National de Développement Sanitaire (PNDS II 2011-2015).

## CADRE INSTITUTIONNELLE DE LA SECURITE ALIMENTAIRE AU NIVEAU NATIONAL ET DECENTRALISE

### Cadre institutionnel de la sécurité alimentaire

Le pilotage du secteur est assuré par le Ministère de l’Agriculture et de l’Elevage (MINAGRIE) Son organisation et son fonctionnement sont régis par un décret de 2006. Pour exercer les missions qui lui sont assignées, le MINAGRIE s’appuie sur des services centraux avec le cabinet du Ministre et quatre directions générales et sur 16 Directions Provinciales de l’Agriculture et de l’élevage (DPAE). Les effectifs du MINAGRIE qui étaient de 1 901 en 2006 sont passés à 4 510 en 2010. Le MINAGRIE assure en outre la tutelle de 3 établissements publics : l’ISABU en charge de la recherche agricole, le CNTA chargé de la promotion des innovations techniques dans le domaine de la conservation et transformation des produits agricoles et l’ARFIC, structure nouvellement créée et chargée d’assurer les prérogatives de l’Etat dans le cadre du processus de privatisation du secteur café. Suite à sa privatisation, l’Abattoir Public de Bujumbura a été dissout et est devenu la SOGEAB (Société de Gestion de l’Abattoir de Bujumbura). Les autres structures parastatales sont constituées sous forme de sociétés d’économie mixte ou à participation publique et comprennent 5 SOGESTAL et la SODECO dans le secteur café, la COGERCO dans le coton, l’OTB dans le thé, la SRDI pour l’encadrement des producteurs de riz dans la plaine de l’Imbo, et enfin l’OHP pour l’encadrement des producteurs de palmier.

Ainsi, le Ministère de l’Agriculture et de l’Elevage, assure la planification, la mise en œuvre et le suivi évaluation des interventions agricoles.

Il n’existe pas d’organe de pilotage de la sécurité alimentaire qui puisse mettre ensemble et coordonner les autres ministères concernés par la sécurité alimentaire tel que le Ministère de l’environnement, de l’aménagement du territoire, de l’eau et de l’urbanisme, le ministère de la planification de l’économie et des finances, le Ministère de l’enseignement supérieur et de la recherche, etc.

Dans le domaine de l’agriculture, du développement rural et de la sécurité alimentaire, la coordination entre les différentes interventions n'est pas encore optimale. Le Comité National de Coordination des Aides (CNCA), mis en place par le Gouvernement en décembre 2005, est opérationnel. Dans ce cadre, des groupes sectoriels consultatifs ont été créés et ont pour tâche primordiale de traiter tous les aspects techniques liés à l’élaboration et au suivi des stratégies sectorielles. Un Groupe sectoriel « Agriculture et développement rural » GSADR a vu le jour à la fin de l’année 2008. Ce groupe constitue un cadre consultatif d’échange et d’orientation des appuis techniques aux secteurs concernés.

De l’aveu même de ses agents, des producteurs et des partenaires techniques et financiers (PTF), le MINAGRIE n’est pas actuellement en mesure d’accompagner à lui seul le développement du secteur agricole. L’inadaptation de son organisation et de son fonctionnement ne lui permettent pas d’assurer avec l’efficacité voulue les nouvelles fonctions qui lui incombent en vertu de la stratégie de lutte contre la pauvreté et de la stratégie sectorielle agricole. Considérant les nombreux défis auxquels le Burundi est confronté, notamment en matière de sécurité alimentaire, une révision de l’organisation des services publiques en général et plus particulièrement ceux du MINAGRIE et de son fonctionnement s’avère indispensable pour améliorer ses performances et son efficacité. Le gouvernement s’est attaché à la révision de l’organigramme de MINAGRIE pour l’adapter aux nouvelles orientations de la lutte contre la pauvreté et de la réduction de l’insécurité alimentaire. Un exercice de réorganisation du MIANAGRIE a été lancé en février 2009. Il a débouché sur un nouvel organigramme qui devrait permettre une réévaluation des fonctions de planification et de suivi évaluation, une meilleure coordination des services centraux et déconcentrés et une gestion améliorée des ressources humaines. Pour être efficace et permettre des arbitrages, la recommandation formulée lors du forum national sur l sécurité alimentaire et nutritionnel tenu en décembre 2011 était d’établir la coordination interministérielle au niveau de la 2ème Vice-présidence chargée de la coordination de l’action du gouvernement en matière économique. La coordination se poursuivrait ainsi au sein du Groupe Sectoriel Agriculture et Développement Rural, instance du Groupe de Coordination des Partenaires (GCP).

### Collectivités territoriales et structures techniques déconcentrées

L’engagement du gouvernement en faveur de la décentralisation a permis de faire émerger de nouveaux acteurs du développement à côté des structures étatiques. Il s’agit des collectivités décentralisées organisées en Comités Communaux de Développement Communautaires (CCDC) au niveau des 129 communes du pays et en Comités de Développement Collinaires (CDC) au niveau de la colline (subdivision administrative de la colline). Ces structures sont appelées à assurer la maîtrise d’ouvrage de projets locaux dans le cadre d’un système de planification décentralisé et chapeauté par les Comités Provinciaux de Développement Communautaires (CPDC). En effet, la coordination des administrations centrales est relayée dans chaque province par le gouverneur dans le cadre des « Points focaux » réunissant périodiquement l’ensemble des services déconcentrés. Enfin, l’implication de plus en plus forte des collectivités décentralisées dans le développement exige une coordination améliorée des interventions de l’Etat et des communes afin de prévenir les conflits de compétence. Bien que les cadres organiques de la décentralisation aient été bien définis, il est à constater que les communes sont en l’état des entités complexes au regard de la multitudes de des défis majeurs (adéquation besoins et ressources) auxquelles elles sont confrontées si bien que, les élues à leur tête portés presque essentiellement par leur appartenance politique ne répondent pas souvent au profil requis pour s’assurer de la qualité de la coordination des programmes et de leur mise en œuvre.

### Institution d’appui à la décentralisation (en cours d’élaboration)

Sous le pilotage du Ministère du Développement communal, un plan triennal (2012-2014) pour rendre opérationnelle la politique de décentralisation a été élaboré en juillet 2012. Le Ministère du Développement Communal a la tâche de concevoir, de mettre en œuvre et d’ assurer le suivi de la politique nationale de décentralisation. A ce titre, il est donc l’instance de coordination. A coté de celui-ci , d’autres acteurs auront des tâches particulières :

* + 1. *Le comité national d’orientation et de pilotage ainsi que le comité technique de suivi.* Dès sa mise en œuvre, cette instance aura la responsabilité de piloter le processus et de veiller à ce que tous les acteurs du secteur public ainsi que ceux du privé s’acquittent chacun de ses responsabilités. Il sera doté d’un secrétariat et aura des appuis pour fonctionner efficacement.
		2. *Les ministères sectoriels*  qui devront s’aligner aux prescrits de la politique nationale de décentralisation. Une concertation sera ouverte via le groupe thématique pour que ceux-ci soient toujours au diapason des progrès de la décentralisation et une ouverture sera recommandée tant aux collectivités qu’au ministère en charge de la coordination du processus.
		3. *Les partenaires techniques et financiers*  dont le rôle est de venir en appui au gouvernement suivant des plans annuels élaborés et selon le principe d’alignement
		4. *Le groupe thématique décentralisation et développement communal* qui est une instance de concertation entre les acteurs gouvernementaux et les Partenaires technique et financiers

### Ministères techniques sectoriels

Les services relevant des différents départements ministériels sont déconcentrés et assurés au niveau des communes ou de leur regroupements avec une supervision provinciale. Pour la sécurité alimentaire, les ministères les plus concernés sont le ministère de l’agriculture et de l’élevage, le ministère de l’environnement, de l’eau et de l’aménagement du territoire, le ministère des finances, le ministère du commerce et de l’industrie, le ministère du développement communal, le ministère à la solidarité nationale, genre, le ministère de la coopération internationale et des relations extérieures et celui de l’intégration régionale au sein de la CEAE. Au niveau du Ministère de l’agriculture, il existe sur chaque colline un moniteur agricole supervisé par un assistant de zone au niveau de la zone administrative et au niveau de la commune, la supervision est assurée par un agronome communal et un technicien vétérinaire. Ce réseau au niveau communal reçoit l’appui technique de la direction provinciale de l’agriculture et de l’élevage (DPAE) à laquelle il dépend techniquement et administrativement. Alors que certains services ne sont pas disponibles au niveau communal (exemple : cadastre communal, ), ceux qui sont représentés manquent cruellement de compétences et de moyens pour soutenir les collectivités dans leurs initiatives d’auto-développement.

# LOGIQUE D’INTERVENTION

# HISTORIQUE DU PROGRAMME

## COOPERATION BELGE AU BURUNDI

Le Burundi fait partie des 18 pays de concentration de la coopération belge à travers le monde. En 2009, les autorités belges et burundaises ont signé un Programme Indicatif de Coopération (PIC) bilatérale pour la période 2010-2013. La Coopération belge au développement dégage pour cette période un montant de 149 millions d’euros. Les thèmes transversaux sont: égalité de genre, développement durable et environnement, respect des Droits de l’enfant. Le PIC est guidé par le souci de contribuer au mieux à la mise en œuvre de la stratégie de réduction de la pauvreté et de la vision de développement que s’est fixée le Burundi à long terme et prend en compte les documents suivants :

* La politique de développement du Burundi intitulée « Burundi 2025 »
* Le cadre stratégique de croissance et de lutte contre la pauvreté (CSLP) ;
* La loi Belge sur la coopération internationale du 25 mai 1999 ;
* La convention générale de coopération entre la Belgique et le Burundi signée le 7 mars 2008 ;
* La déclaration de Paris sur l’efficacité de l’aide ;
* L’Agenda d’Action d’Accra sur l’efficacité de l’aide ;
* Le code de conduite de l’UE sur la complémentarité et la division du travail ;
* Le plan belge pour l’harmonisation de l’aide ;
* Le profil de Gouvernance de l’UE ;
* Les principes pour l’engagement international dans les Etats fragiles et situations précaires (CAD/OCDE) ;
* Le manuel de l’OCDE/CAD sur la réforme des systèmes de sécurité ;
* Le plan d’action burundais et belge pour la mise en œuvre de la résolution 1325 des Nations Unies du 31/10/2000 « Femme, Paix et Sécurité »

La coopération belge est régie par la Loi sur la Coopération du 19 mars 2013. Cette loi identifie les secteurs et thèmes prioritaires. Elle est régie par la convention générale de coopération. Chaque intervention est formalisée par un Accord spécifique entre les deux Etats. La Coopération Technique Belge (CTB) a reçu le mandat de l’exécution de la coopération bilatérale. Un contrat de gestion régit les relations entre la CTB et l’Etat Belge. Chaque intervention est régie par une convention entre l’Etat Belge et la CTB.

Dans le cadre des accords internationaux et en recherchant une plus grande efficacité couplée aux engagements dans le cadre de la division du travail entre pays membres de l’UE, la Belgique en accord avec le Gouvernement du Burundi, concentre son aide sur trois secteurs prioritaires : l’**agriculture**, la **santé** et l’**éducation** et garde la **gouvernance** comme thème d’attention particulière.

**Agriculture** : Appui à la mise en œuvre de la « Stratégie Agricole Nationale (SAN) 2008-2015 » du Ministère de l’Agriculture et de l’Elevage. La Belgique soutient cette stratégie avec comme objectif global de contribuer à la réduction de la pauvreté et à l’amélioration durable des conditions de vie des populations rurales au Burundi. L’objectif spécifique est de stimuler une croissance économique par une augmentation et une meilleure valorisation des productions agricoles et d’élevage et en promouvant un environnement institutionnel plus favorable pour le déploiement des activités agricoles durables dans les régions naturelles du Moso, du Bugesera et de l’Imbo. Ces régions sont parmi les plus pauvres du pays mais disposent d’un potentiel agricole important.

Les objectifs spécifiques sont déclinés en résultats suivants :

L’augmentation et la valorisation des productions agricoles et d’élevage par l’atteinte des résultats que sont :

* L’émergence d’une organisation et professionnalisation agricole est stimulée et son développement accompagné.
* La promotion d’initiatives économiques privées au sein des chaînes de valeur

La promotion d’un environnement institutionnel favorable au déploiement d’activités agricoles durables par l’atteintes des résultats suivants :

* Le renforcement des autorités sectorielles agricoles au niveau national et local pour remplir leur mandat régalien et de service public
* L’amélioration du cadre et de l’offre de financement ruraux pour promouvoir l’entreprenariat agricole

Pour atteindre ces résultats, des projets sont mis en œuvre pour investir dans les infrastructures agricoles de base et dans les aménagements (par exemple marais et bassins versants) publics et collectifs, qui seront transférés aux usagers. Un budget total de 49 M € est réservé au secteur agricole par le PIC 2010 – 2013..

**Santé** : L’appui au secteur de la santé est apporté sur base d’un programme intégré dont les principaux résultats attendus sont :

Amélioration de la gouvernance locale ( élaboration des stratégie et de la planification, amélioration de la coordination interne et externe, amélioration de la gestion du système de santé, définition et contrôle de l’application des standards de qualité, amélioration du monitoring et de l’ évaluation, mise en place du financement basé sur les performances)

Appui au niveau périphérique ( les équipes intégrés de gestion des districts disposent de mécanismes pérennes de formations et d’encadrement opérationnels et efficaces, la motivation et la qualité des prestations du personnel continuent à s’améliorer grâce à des incitants efficaces ; l’équité dans l’accès aux services de santé continue à s’améliorer, les centres de santé, bureaux de districts, et de province mènent un e politique de gestion rationnelle de leurs ressources.

Formation du personnel de santé et renforcement de leur compétences ( réforme des formations paramédicales, appui à la mise en œuvre des normes et des contrôles de qualité pour les écoles paramédicales privées, appui à l’amélioration des activités cliniques, appui à l’Institut national de Santé Publique). Un budget total de 25 M€ est réservé au secteur de la santé par le PIC 2010-2013.

**Education et formation** : La Belgique soutien la mise en œuvre du plan sectoriel de développement de l’éducation et de la formation (PSDEF) à l’horizon 2015-2016 autour de trois interventions :

* Organisation d’une formation initiale des enseignants du primaire, du secondaire et de la formation professionnelle ;
* La participation au financement du secteur de l’éducation à travers un instrument de financement sectoriel FCE
* L’engagement au profit de l’éducation ciblant la formation professionnelle.

Un budget total de 22.8M€ est réservé au secteur de l’éducation à travers le PIC 2010 -2013.

**Gouvernance**: La coopération belgo-burundaise attache une grande importance à la gouvernance en général. Le renforcement des capacités de l’Etat, à prévenir des crises, à endiguer la corruption nécessite une attention particulière. De même une attention particulière est réservée à une représentation équitable des femmes à la fonction publique et au renforcement de leur compétence. Un montant total de 12 M€ est réservé à la thématique Gouvernance par le PIC 2010-2013.

En plus des projets mis en œuvre pour l’atteinte des résultats ci hauts, le PIC 2010-2013 a prévu le financement dans le cadre de la (a) coopération déléguée à hauteur de 30M€ pour soutenir un certains nombre d’activités non retenues dans le cadre d’activités prioritaires, des (b) bourses hors projets pour un montant de 4M € et (c) le fonds d’étude et de consultance (Fet) et le programme d’appui en expertises ( FEx) pour un total de 6M€.

**Un nouveau Fonds Belge pour la sécurité alimentaire/FBSA** ( 10.584.584 euros pour la période 2013-2018), dont les orientations sont complémentaires au programme pays, vient également s’ajouter à ces financements. Les interventions du FBSA visent plus particulièrement l’amélioration de la sécurité alimentaire, tout en développant des interventions innovantes et multisectorielles de manière à soutenir l’amélioration des moyens d’existence basés sur l’agriculture en faveur des groupes vulnérables. Le programme FBSA qui interviendra dans trois communes de la région du Moso dans les provinces de Cankuzo et Ruyigi pourra s’appuyer sur les acquis des autres parties prenantes et spécifiquement ceux de la Coopération Technique Belge, en particulier en province de Ruyigi. Un partenariat étroit sera développé avec les projets en cours.

## HISTORIQUE ET PRINCIPALES ETAPES DE LA FORMULATION DU PROGRAMME

La formulation du programme pour le Burundi a connu trois importantes étapes à savoir :

1. La présentation du FBSA par une mission en provenance de Bruxelles (FBSA/DGD suivi par les consultations pour le choix de la zone d’intervention,
2. Etude sur les déterminants de l’insécurité alimentaire dans la zone retenue qu’est la région du Moso (SHER, avril 2012)
3. Choix des organisations non gouvernementales de droit belge, partenaires du programme par le FBSA sur la base des lettres d’intention présentées ;
4. Rencontre entre le FBSA et les organisations partenaires retenues (Bruxelles, )
5. Visite FBSA Bruxelles au pays pour le cadrage de la formulation du programme
6. Démarrage des missions de formulation par les organisations partenaires
7. Réunions intermédiaires de mise en commun des résultats, de revue et harmonisation des résultats et indicateurs projet /programme)
8. Réunions de consolidation des contributions des organisations partenaires et discussions du cadre logique global du programme (avec définition des indicateurs d’impact, d’objectif et de résultats),
9. Finalisation des DTF (partie II correspondant aux contributions de chaque organisation partenaire et préparées par elles) et du DTF consolidé (Partie i – présentation du programme, mécanismes de pilotage et de coordination, de suivi –évaluation et cadre logique, préparée par la FAO sur la base des diverses contributions) - Février 2013.
10. Analyse des DTF programme et DTF projets par le comité d’appréciation aux dates du 25 et 26 avril 2013 à la DGD
11. Transmission des observations formulées par le comité d’appréciation à la FAO et aux partenaires, 16 mai 2013
12. Consultation avec les partenaires pour l’intégration des commentaires et production des versions définitive, à partir du 20 mai 2013

## MOTIVATION DE LA ZONE D’INTERVENTION, DES ORIENTATIONS POUR LE programme ET DU CHOIX DES ORGANISATION PARTENAIRES

**Consensus sur la zone d’intervention**

Le choix de la zone d’intervention est le résultat d’un processus qui a impliqué les différents acteurs concernés par la sécurité alimentaire et nutritionnelle. Un des premier point d’entrée était le résultat de l’analyse IPC[[17]](#footnote-17) qui montrait qu’en 2010, la région naturelle du Moso se trouvait en phase III qui correspond à une situation de crise alimentaire aiguë et crise de moyen d’existence. Ce consensus a été établi lors d’une réunion[[18]](#footnote-18) de coordination pilotée par le MINAGRIE avec l’appui de la FAO et qui, de commun accord des participants a recommandé l’intervention du programme dans le Moso et plus spécifiquement dans huit communes, à savoir Gisuru, Kinyinya, Gisagara, Cendajuru, Mishiha, Giharo, Bukemba, Nyabitsinda. L’exercice IPC est piloté par le MINAGRIE avec l’organisation d’ateliers d’analyse à la fin de chaque campagne agricole. Ces ateliers regroupent les cadres du MINAGRIE (Cabinet & DPAE), les ONG intervenant dans le domaine de la sécurité alimentaire, le Ministère de la santé, de l’environnement et reçoivent l’assistance technique de la FAO, du PAM et de l’UNICEF. L’analyse est faite sur base des données mensuelles récoltées par le système d’alerte précoce et de surveillance de la sécurité alimentaire, des résultats de l’évaluation de fin de saison portant sur les récoltes et les approvisionnements alimentaires et de plus en plus des données de l’enquête agricole initiée depuis 2011 par le MINAGRIE.

### Consensus sur les orientations du programme

Une fois le consensus dégagé sur la région d’intervention et en lien avec la procédure prévue par la loi FBSA, le BCD a commandité une étude sur les déterminants de l’insécurité alimentaire dans la région du Moso. L’étude a été confiée au bureau d’étude SHER et visait à mieux cerner, les causes profondes et sous jacentes de l’insécurité alimentaire et en donner des orientations sur le ciblage, les axes d’intervention. L’étude s’est déroulé au courant du mois d’avril 2012. Sur base des conclusions de l’étude, une intervention ciblée sur les communes de Cendajuru, Gisuru, Kinyinya a été retenue compte tenue de leur forte vulnérabilité. Les orientations majeures formulées par l’étude et retenues lors de l’atelier de restitution de l’étude sont :

* L’appui au secteur productif qui comprend en fait le soutien au secteur agricole mais aussi ce que l’on pourrait appeler un appui à la sortie de l’agriculture car il s’agira non pas de diversifier les sources de revenus des agriculteurs en diversifiant leurs activités, mais en essayant d’orienter une partie de ceux-ci résolument vers des activités non agricoles (services, artisanat). Ce qui ne veut pas dire qu’aucune action de diversification des revenus ne pourra être adressée à l’endroit des « agriculteurs » mais que les activités proposées répondent à d’autres conditions en matière de ciblage, de méthodes d’intervention.
* L’amélioration de l’accès aux services avec comme souci principal de réduire le temps passé pour justement accéder à ses services, cela suppose comme dans le cas de l’eau potable d’avoir un véritable schéma d’aménagement et bien sûr un lien étroit vers la composante 3.
* Le renforcement des services des communes notamment sur les aspects suivants : l’amélioration des capacités de programmation et de suivi, le renforcement des compétences en matière de gestion des infrastructures (notamment eau potable), l’appui à la gestion du foncier, l’appui pour une meilleure prise en compte des supports pouvant être apportés au développement productif.

### Organisations partenaires du FBSA Burundi

Les partenaires sélectionnés sont repris au tableau n° 2 ci-dessous. Il s’agit de cinq ONG de droit belge qui coopèrent avec des ONG de droit burundais et de deux organisations du SNU : la FAO et l’UNCDF. Ces partenaires ont été sélectionnés chacun sur la base de la lettre d’intention adressée au FBSA/DGD. Les montants indicatifs de budget (tenant compte de leur niveau de contrepartie à l’exception de la FAO) sont repris suivant les thématiques où elles se sont positionnées selon leur mandat ou domaine de compétence.

**Tableau n° 2  : Partenaires du programme par composante et sous composantes**

|  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- |
| **Composante** | **Sous composante** | **Volet** | **Organisation partenaires** | **Partenaire local** |
| **Appui aux secteurs productifs** | Appui à la recapitalisation des exploitations agricoles | Appui à la restauration du capital fertilité des exploitations  | Caritas international | SOPRAD |
| Production de semences de qualité, intrants et matériel agricole | LD | UCODE |
| Appui à la valorisation des produits agricoles et de l’accès au marché | Appui aux organisations paysannes | CSA | CAPAD |
| Amélioration des conditions de stockage | CSA,  | CAPAD |
| Amélioration des infrastructures et des équipements | CSA,UNCDF | CAPAD |
| Création d’activités non agricoles non agricole | Revitalisation et l’appui aux centres d’enseignement des métiers | WSM | AGAKURA/ADISCO |
| Appui à l’installation des services | WSM | AGAKURA /ADISCO |
| **Appui à l’accès aux services** | Amélioration de l’accès à l’eau potable |  | UNCDF | Communes |
| Amélioration de l’accès au crédit |  | CSA | CAPAD |
| Amélioration de l’accès aux services des centres de santé | Renforcement de la prise en charge de la malnutrition | Croix Rouge Belgique | Croix Rouge Burundi |
| **Appui institutionnel** |  |  | UNCDF | Communes |
| **Coordination** |  |  | FAO | MINAGRIE |

# LOGIQUE D’INTERVENTION DU PROGRAMME

## ZONE D’INTERVENTION ET GROUPES CIBLES

### Caractérisation de la zone d’intervention (communes de Cendajuru, Gisuru et Kinyinya)

La zone géographique d’intervention constitue un bloc continu de trois communes que sont Cendajuru en province de Cankuzo, Kinyinya et Gisuru dans la province de Ruyigi, toutes situés à l’Est du Burundi et frontalières à la Tanzanie. La superficie totale de la zone d’intervention est de 986,1Km²[[19]](#footnote-19) dont 183.3 km² pour Cendajuru, 535,2 km² pour Gisuru et 267,3 km² pour Kinyinya. Selon l’analyse IPC et suivant les conclusions de l’étude SHER sur les déterminants de l’insécurité alimentaire, les trois communes ciblées sont dans la région du Moso, les plus vulnérables à l’insécurité alimentaire.

**Population**

La population totale des trois communes est, selon le RGPH 2008 de 179.741 habitants, soit 2,2% de la population nationale[[20]](#footnote-20). Le rapport de masculinité (Homme/femme) est de 0,9. La densité de la population est inférieure à la moyenne nationale de 320 hab/km². Elle est de 198 hab/km², 179 hab/km², 167 hab/km² pour Kinyinya, Gisuru et Cendajuru respectivement. Les trois communes font partie des communes ayant accueilli un nombre importants de rapatriés qui avaient fuit le pays avec la crise de 1993.

**Climat, sol et ressources naturelles**

Les trois communes sont situées dans la dépression du Moso à l’Est du Burundi et à des altitudes comprises entre 1200 et 1500 m. Le climat est caractérisé par une alternance de saison sèche et de saison pluvieuse. La saison pluvieuse débute généralement à la mi-septembre pour se terminer environ à la mi–mai. On relève un fléchissement dans la chute des pluies, étendu de janvier à la mi-mars, qu’on a convenu d’appeler « petite saison sèche ». Les pics qui insèrent ce fléchissement correspondent aux maxima des chutes de pluies enregistrées respectivement au courant de la « petite » et de la « grande » saison pluvieuse. Les précipitations moyennes annuelles restent inférieures à 1200 mm et les températures moyennes annuelles y sont supérieures à 20°C. La saison sèche (moins de 50 mm de pluie) s’étale sur 4 mois selon les moyennes normales sur 30 ans (établies par H. Arendt (1971)).

Le régime des températures est quasi isotherme. Les moyennes des températures minima varient peu au cours de l’année. Elles oscillent respectivement autour de 28°C et 14°C. Les températures maxima absolues sont fréquemment enregistrées au courant de la petite saison pluvieuse, tandis que les températures minima absolues sont enregistrées au cours de la grande saison sèche. Ces maxima et ces minima oscillent autour de 37°C et 5°C.

La pluviométrie : Il s’agit actuellement du facteur conjoncturel le plus important en termes de disponibilité alimentaire. Cependant, à partir des évaluations et analyses effectuées, on constate pour toute la zone au cours des dernières saisons des déficits hydriques essentiellement caractérisés par une mauvaise répartition des pluies (plus qu’un déficit total), une installation tardive des pluies, des épisodes pluvieux violents et des arrêts des pluies à des stades végétatifs létaux.

L’évolution pluviométrique sur un cycle climatique n’indique pas nécessairement une baisse importante de la pluviométrie en total annuel mais une évolution dans la répartition intra annuelle (le diagramme ci-dessus est repris par l’étude SHER, 2013 du SPAT de la province de Cankuzo[[21]](#footnote-21))[[22]](#footnote-22).

**Réseau hydrographique et marais** : La région naturelle est drainée dans sa dépression par la Malagarazi dont les affluents traversent d’Ouest à l’Est cette dépression en empruntant un parcours sinueux dans de larges vallées marécageuses. Il s’agit du Sud au Nord : de la Nyakabanda, de la Mutsindozi, de la Musasa, de la Muyovozi, de la Mukinwa, de la Mwogo, de la Nyagafunzo, de la Mukazye, de la Lugoma et de la Nyamutetema. Ces deux dernières rivières sont des affluents de la Rumpungwe qui rejoint la Malagarazi là où elle décrit une courbe avant de drainer le territoire tanzanien. En commune Cendajuru, la Rumpungwe donne lieu à une superficie en marais de 1.000 hectares dont moins de 5 % sont exploités et 1.200 ha de marais dans la commune de Kinyinya avec un taux d’exploitation inférieur à 5%. A part le marais de la Rumpungwe faiblement exploité car nécessitant de forts investissements, les autres marais et bas fonds sont exploités à plus de 90% . Les superficies des marais sont évaluées à 125 ha dans Gisuru, 3.333 ha dans Kinyinya et 1.000 ha dans Cendajuru (essentiellement la Rumpungwe).

**La végétation** des forêts claires et la végétation forestière ont régressé au cours de ces dernières cinq décennies du fait des feux de brousse répétés pour des besoins de pâturage et aussi à la suite d l’accroissement démographique accompagné par le besoin d’extension des terres agricoles.

**Principales activités économiques et système de production**

Les trois communes sont essentiellement agricoles avec dominance d’une agriculture vivrière extensive. La superficie cultivée ou cultivable est comprise entre 0.5 à 1 hectare par ménage. Si petite que soit cette superficie, la disponibilité du travail est faible (2 actifs /ménage et moins pour les ménages les plus vulnérables) pour améliorer la productivité et ceci est encore plus vrai du fait que les ménages sont souvent obligés de vendre leur force de travail pour avoir un revenu et couvrir certains de leurs besoins. Ceci pose aussi des questions en matière d’intervention des programmes, notamment sur tout ce qui concerne les travaux dits communautaires et/ou ceux envisagés dans le cadre de groupements/associations.

Les principales cultures sont le haricot, le manioc, la patate douce, le bananier. Le manioc et le bananier font face à des menaces biotiques : la mosaïque sévère et la striure brune du manioc ainsi que le flétrissement bactérien du bananier (BXW). L’aménagement des marais permet la production rizicole mais le niveau de production dans les trois communes est faible. De manière générale, l’accès aux semences améliorées est faible. Dans le cadre des opérations visant à limiter la propagation de la mosaïque sévère du manioc, des boutures de variétés tolérantes ont été distribuées dans le cadre d’opération de secours. L’utilisation de la fumure organique est peu pratiquée. Une des dynamiques relativement nouvelle est de plus en plus l’exploitation du maraîchage qui contribue à l’amélioration à la fois des revenus et l’équilibre de la ration alimentaire des ménages. Des introductions de palmier à huile sont en cours avec les projets de développement (PTRPC/FIDA) dans Kinyinya. Longtemps classé parmi les communes qui approvisionnaient une bonne partie du pays en haricot et en cosettes de manioc, les productions ont diminué au fur des ans si bien que ces communes sont devenues importatrices de produits vivriers en provenance principalement de la Tanzanie voisine.

La situation de l’élevage est relativement semblable d’une commune à l’autre. Les données sur les effectifs font défaut. Sinon avec les estimations faites avec l’étude SHER, près d’un ménage sur deux ne pratique pas l’élevage et lorsque c’est le cas les effectifs sont faibles. Les petits ruminants majoritairement les caprins de race locale[[23]](#footnote-23) sont dominants et sont conduits en extensif avec faible maîtrise de la reproduction, de l’alimentation et de la prophylaxie. Des cas de sélection négative sont récurrents du fait de l’exploitation précoce des mâles avec de bonnes performances de croissance laissant la saillie des femelles par les mâles qui grandissent lentement et de ce fait restent longtemps dans les troupeaux. De même les cas de consanguinité sont nombreux.

**Décentralisation et organisation des collectivités territoriales**

Les plans communaux de développement communautaires (PCDC) des trois communes ont été réalisés en 2009 avec l’appui du PRADECS (financement Banque mondiale) et GUTWARANEZA (financement de l’Union européenne). Ils couvraient la période 2009-2013 et devront donc être actualisés prochainement. Un appui à leur actualisation est prévu au démarrage du programme. Les administrations communales sont, dans le cadre de la décentralisation appuyées par les Conseils communaux de développement communautaire (CCDC). Il s’agit d’un collège de 15 membres dont au moins un tiers sont des femmes.

**En résumé**, quoique la zone présente un niveau élevé de vulnérabilité et qu’elle soit enclavée, elle dispose d’un potentiel agro-sylvo-zootechnique et économique important. Ceci tien à plusieurs facteurs notamment (i) la présence de terres aménageables et dont la fertilité est relativement bonne et (ii) un réseau hydrographique et des sources d’eau /nappe dans les contreforts du Buyogoma pouvant servir à l’adduction en eau potable et même à l’irrigation.

Toutefois, il faut d’emblée reconnaître que la problématique de la réduction de l’insécurité alimentaire est complexe et les contraintes sont très importantes. La capacité institutionnelle et le rôle des communes dans un pays qui a fait le choix de la décentralisation des services aux populations et de la déconcentration des services techniques sont peu abordés dans l’étude SHER. La sortie au terrain a permis de mieux comprendre la problématique d’ensemble de la zone, l’importance des problèmes d’infrastructures de services de base comme l’eau (moins de 50 % de la population a accès à l’eau potable) ou l’enclavement des trois communes. L’entretien des infrastructures de services n’est pas assuré de manière adéquate. La première génération de PCDC n’intègre pas la sécurité alimentaire, l'adaptation aux changements climatiques, et ne cible pas de manière appropriée les groupes vulnérables. Les recettes fiscales des communes sont faibles et les transferts de l’État central minimes, malgré l’existence du FONIC.

Les visites au terrain et les rencontres avec les administrations communales et les partenaires ont mis en évidence les conclusions de l’étude de SHER : la production actuelle ne répond pas aux besoins de la population et la malnutrition –surtout chronique - est importante dans la zone. De plus, les communes doivent gérer le retour de plusieurs milliers de Burundais rapatriés notamment de la Tanzanie. La majorité des rapatriés n'ont pas de terre et le besoin de développer des activités rémunérées en dehors de la production agricole est énorme et immédiat.

Les défis pour les communes sont immenses :

* Le déficit d’une gouvernance de la lutte contre l’insécurité alimentaire. Le Burundi n’a pas encore de structure de coordination de l’ensemble des intervenants dans le domaine de la sécurité alimentaire. La coordination des interventions est encore assurée par le Ministère de l’Agriculture et de l’Élevage (MINAGRIE). Cette situation bien que posée au niveau national affecte inévitablement l’action des acteurs locaux.
* La gouvernance de la sécurité alimentaire au niveau local est encore très limitée. Les plans communaux (PCDC) n’intègrent pas la sécurité alimentaire et nutritionnelle; les changements climatiques ne sont pas pris en compte dans l’amélioration des systèmes de production agricole ni l’adaptation des investissements communaux et intercommunaux au contexte climatique changeant. Il importe donc de revoir les outils pour intégrer ces aspects lors de la prochaine actualisation des PCDC. Les PCDC qui devront s’appuyer sur l’analyse des ressources disponibles et des besoins prioritaires articulés dans une stratégie de développement de la commune, en lien avec les stratégies provinciales et sectorielles nationales, ramenant la SAN au centre des préoccupations.
* La décentralisation et la déconcentration sont en cours d’application, mais seulement une partie des textes d’application est adoptée. Le texte central qui confirme le transfert des responsabilités aux communes tarde à être validé et mis en application. Alors que les documents de politiques sectorielles annoncent un niveau de transfert aux communes pour assurer leur fonctionnement et que les services qui leur sont transférés sont estimés à 12 % du budget national, les transferts réels actuels sont inférieurs à 1 %. Les défis sont multiples. D’une part, apporter des appuis, de concert avec le groupe des PTF qui soutiennent la décentralisation au niveau central, pour accélérer la préparation et l'adoption des textes d’application qui freinent le développement des communes. D’autre part, apporter un appui en matière de renforcement des capacités des administrations communales en matière de planification, de programmation, de priorisation des interventions ainsi qu’en matière de gestion administrative et financière, pour lequel de nombreux outils et modules existent déjà.
* Les ressources financières à la disposition des communes sont très limitées en raison de la grande pauvreté, d’une mobilisation partielle des ressources disponibles et de transferts très limités du gouvernement central. Dans ce contexte, la majeure partie des ressources financières mobilisées est affectée au fonctionnement des bureaux. L’entretien des infrastructures de services existantes est insuffisant et les investissements se limitent à la contrepartie (3 % de la valeur des projets financés). Le défi est multiple ici encore : aider les communes à mobiliser toutes les ressources fiscales disponibles, les appuyer pour se donner une stratégie de développement de l’économie locale (et de la SAN), créer des emplois qui permettent de générer des revenus pour les sans terre, augmenter les prélèvements fiscaux pour la commune et développer une stratégie de gestion et d’entretien qui garantit la durabilité des infrastructures de services publics de base comme l’eau.
* Par leurs compétences et leurs légitimité démocratique, les communes ont un rôle central à jouer dans l’initiation et la coordination des actions en faveur de la sécurité alimentaire au niveau local. Des mécanismes doivent être initiés ou dynamisés pour renforcer leurs capacités d’analyse et de planification et permettre une synergie des interventions des différents acteurs locaux autour des PCDC, intégrant de manière plus cohérente la sécurité alimentaire dans tous ses aspects.
* La difficulté au niveau local de connaître, cibler et comprendre les besoins des groupes vulnérables. En vue de rendre l’action menée la plus efficace possible, il est important d’identifier les groupes cibles et surtout de les caractériser. Tout en reconnaissant que certaines catégories sont plus touchées que d’autres en cas de crise alimentaire, les élus rencontrés font clairement la différence entre les indigents et les groupes vulnérables (actifs), notamment les rapatriés sans terre, et ne sont donc pas en mesure de formuler des interventions ciblées à leur intention. Cette orientation envers les plus vulnérables ne doit pas non plus se faire au détriment de ceux qui peuvent être les vecteurs de changement dans la communauté. Un équilibre entre appui social et recherche des opportunités de développement sera favorisé.
* Le déficit de mécanismes de financement des investissements locaux dans le domaine des infrastructures de base et de la sécurité alimentaire. Le principal outil du circuit de la dépense publique en matière d’investissements est le Fonds national d’investissement communal (FONIC), qui est surtout utilisé pour la canalisation du programme présidentiel d’appui à la création de classes. Les PTF qui appuient la décentralisation ont effectué un diagnostic de l’organisation et du fonctionnement du FONIC et proposé une série de réformes et de modifications au cadre organisationnel préalable à l’appui des partenaires. Le programme souscrit à ces conditions et apportera un appui pilote pour canaliser des fonds en direction des communes lorsque les conditions fixées par les PTF auront été remplies.
* La capacité de gestion administrative et financière et de la maîtrise d'ouvrage est limitée au niveau des trois communes. La gestion administrative et financière doit s'adapter aux règles et directives concernant la gestion financière par les communes et mettre en application un nouveau guide des procédures de gestion (administrative et financière) mis en application au cours de cette année. L’expérience de la gestion des marchés est limitée à un projet par année financé par le PRADEX. Dans ce domaine, les appuis consistent à assurer la formation des élus et du personnel des administrations communales dans le domaine de la maîtrise d'ouvrage, de la gestion administrative et financière, en s’appuyant sur des outils et modules dont une majorité existe déjà. Il faudra tenir compte des prochaines élections communales et des changements d’élus, parfois très importants que cela peut entraîner, en prévoyant un étalement plus long des formations.

### Indicateurs socio-économiques

**Situation nutritionnelle et sanitaire**

Les données de l’enquête démographique et de santé (EDS 2009) indiquât une situation préoccupante dans les trois communes avec des taux supérieurs à la moyenne nationale et au seuil critique d’urgence selon es normes OMS.

**Tableau n°3 : Indicateurs de malnutrition dans les trois communes d’intervention FBSA**

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| **Malnutrition chronique (%)** | **Cendajuru** | **Gisuru** | **Gisagara** |
| **Taux de malnutrition chronique local**  | **63,6** | **68,5** | **68,5** |
| **Taux de malnutrition chronique national**  | **58** | **58** | **58** |
| **Seuil critique d’urgence OMS** | **40** | **40** | **40** |
| Malnutrition aigue (%) |  |  |  |
| Taux de malnutrition aigüe global local | 4,2 | 4.7 | 4.7 |
| Taux de malnutrition aigue global national | 6 | 6 | 6 |
| Seuil critique d’urgence OMS | 10 | 10 | 10 |
| Données quantitatives (%) |  |  |  |
| **Taux d’insuffisance pondéral local** | **29** | **36** | **34** |
| **Taux d’insuffisance pondéral national** | **29** | **29** | **29** |

Le taux de malnutrition aigue reste important mais il est inférieur à la moyenne nationale et au seuil critique d’urgence.

L’insuffisance pondérale qui reflète les deux précédentes formes de malnutrition, chronique et aigue est largement supérieure à la moyenne nationale pour les communes de Gisuru et Kinyinya

Lors de l’atelier « arbre à problèmes » réalisé au niveau de la zone d’intervention, trois causes ont été identifiées pour expliquer les taux élevés de malnutrition chronique et aigue :

* La communauté ne maitrise pas les bonnes pratiques de lutte contre la malnutrition ;
* Les cas de malnutrition ne sont pas dépistés et pris en charge convenablement au niveau communautaire ;
* L’insuffisance des services de santé pour tous ;

Comme expliqué dans l’étude SHER, les communes de Gisuru et Kinyinya sont peu dotées en centres de santé, bien en dessous de la norme de 1 CDS/11.000 habitants du Ministère de la santé (MSPLS). Le ratio est de 1/7.507 pour la commune Cendajuru, 1/23.271 pour la commune de Gisuru et 1/20.603 pour la commune de Kinyinya. Sur l’ensemble des CDS, seule la moitié offre des services de récupération nutritionnelle et ceux-ci fonctionnent mal par manque d’équipement, de personnel suffisamment compétent, et en fonction des aléas de leur approvisionnement en intrants. On note par ailleurs, que l’hôpital de Kinyinya n’a pas accès à l’eau potable!

La prise en charge des cas de malnutrition aigue par les CDS reste partielle et peu durable sans un réel travail d’accompagnement au niveau communautaire. Les agents de santé demandent une action en complémentarité de leur interventions, en amont et en aval dans les communautés. Les taux de rechute des enfants traités sont très importants, par manque de suivi post-traitement.

**Eau potable**

L'accès à l’eau potable est un problème important dans la zone et qui n'a pas la même acuité dans toutes les communes. Le taux de couverture des besoins est estimé à 65% à Cendajuru, 53% à Gisuru et seulement 32% pour Kinyinya. La moyenne nationale est de 63%. Signalons cependant que le taux d’utilisation tenant compte des ouvrages effectivement fonctionnels est nettement plus bas (entre 29 et 49%). Les besoins pour atteindre le taux de couverture de 75% ont été identifiés, en incluant particulièrement l’alimentation des centres de santé. L’évaluation de ces besoins s’appuie sur un état des lieux établis avec les personnes responsables de l’hydraulique rurale dans chacune des communes. Les besoins estimés portent sur la réhabilitation et la création de nouvelles installations d’AEP et sur l’aménagement de sources. L’entretien des AEP existantes est jugé insuffisant par la totalité des analystes de la situation du secteur.

**Education**

Si les taux de scolarisation sont globalement bons, la situation des taux d’achèvement n’est pas bonne dans certains cas (autour de 25%) ce qui dénote des abandons très importants et donc des taux d’alphabétisation futurs qui ne vont s’améliorer (on considère en général qu’il faut au moins suivre un cursus primaire de 5 ans pour atteindre le niveau d’alphabétisé). Ces niveaux très bas, sont en général expliqués par l’utilisation des enfants comme main d’œuvre aussi bien au sein de leur propre famille qu’en dehors de celle-ci. Si cela est vrai, cela n’explique pas tout, le manque d’enseignants (jusqu’à un maître pour 60 ou 80 élèves), l’éloignement parfois des écoles sont certainement des facteurs à prendre en ligne de compte.

Quoi qu’il en soit, le principal enjeu est avant tout démographique puisque si l’on base sur les taux actuels d’accroissement de la population, les infrastructures devraient doubler leurs capacités d’ici plus ou moins 20 ans et le personnel devrait au moins tripler si l’on veut atteindre un ration de 1/40.

## DETERMINANTS DE L’INSECURITE ALIMENTAIRE DANS LA ZONE D’INTERVENTION

Il existe plusieurs causes de la vulnérabilité à l’insécurité alimentaire au Burundi en général et dans les trois communes ciblées en particulier. Autant dans les provinces que dans les communes, l’absence de stratégie et plan de développement agricole et de l’économie en général est à l’origine des déficits de production, d’offre de biens et services et en conséquence de sources de revenu pour les populations et comme conséquence, ces derniers s’enlisent dans un cercle vicieux de pauvreté. A cela s’ajoute un manque de coordination des interventions ; différents acteurs intervenant en « silos » sans réellement construire leur programme sur la complémentarité et les synergies possibles.

La pauvreté des populations ne leur permet pas de réaliser les investissements conséquents leur permettant de résister aux chocs externes, notamment les perturbations climatiques, les variations de prix, etc. En effet, il a été constaté que même des variations mineures de la «  pluviométrie » aboutissent à un accroissement significatif de l’insécurité alimentaire. Les ménages dépendant de la production d’une saison à une autre n’ont pas les capacités de produire et de constituer des réserves mobilisables en cas d’incident pouvant survenir au cours des campagnes ultérieures. L’enclavement des communes ciblées n’incitent pas à plus d’investissements de la part des privés. En effet, avec l’augmentation du coût de transport, couplé à un mauvais état des routes et l’absence de source d’énergie, , l’offre en produits externes est réduite, de même que l’approvisionnement sur les marché locaux par les commerçants en provenance des provinces frontalières.

### Insuffisance de la disponibilité d’aliments

La production agricole a été très faible dans les dépressions de l’Est (région naturelle de Moso) pour avoir, une fois de plus, été sujette au déficit hydrique et à la mosaïque sévère du manioc, auxquels s’ajoute le flétrissement bactérien du bananier, nouveau menace à la sécurité alimentaire au Burundi. Pour les saisons agricoles ultérieures, la préservation des performances agricoles enregistrées devra tenir en considération les entraves majeures en face dont :

* Les problématiques structurelles de taille comme l’exigüité des terres, l’infertilité continue des sols et la pauvreté élevée pour une agriculture très exigeante ;
* Les aléas climatiques avec des irrégularités des pluies souvent enregistrées;
* L’attaque du flétrissement bactérien du bananier causé par la bactérie « *Xanthomonas campestris pv. musacearum »,* réel menace sur la production de banane, particulièrement dans les provinces de Cankuzo, Bubanza, Muyinga, Makamba, Kirundo, Rutana, Mwaro et Gitega où la maladie est en expansion ;
* La persistance de la mosaïque sévère du manioc dans les dépressions de l’Est (Moso) et du Nord (Bugesera) et la menace de la striure brune sur la même culture.

### Difficile accessibilité physique et économiques aux denrées alimentaire

Les trois communes connaissent comme signalés précédemment un degré d’enclavement important. Les chefs lieux sont liés par des pistes stabilisés mais qui ne sont pas en bon état suite à des défaillances d’entretien. C’est une ainsi que les prix des produits vivriers bord champ ou sur les marchés locaux ne sont pas assez rémunérateurs pour les agriculteurs. De l’autre côté, l’offre en produits vivriers importés est limitée. Une partie des transactions se faisant avec l’Ouest de la Tanzanie mais à l’heure, il existe peu de données sur le commerce transfrontalier. Cet enclavement est également prohibitif à l’investissement privé pourvoyeur d’emplois et de revenus au moment où les investissements publics sont aussi rares. Il est constaté – sans statistiques précises – que la majorité de jeunes vont régulièrement en Tanzanie à la quête d’opportunités d’emploi essentiellement comme main d’œuvre agricole.

### Utilisation des aliments, hygiène et accès aux soins de santé insuffisants

S’il est indéniable que la disponibilité alimentaire et l’accessibilité alimentaire pèse pour beaucoup dans la problématique de l’insécurité alimentaire, il ressort des observations de terrain que le manque de connaissance en matière nutrition est un facteur hautement aggravant. A cela, s’ajoute les mauvaises pratiques d’hygiène et un habitat précaire caractéristique de la zone. Il est à souligner que malgré la présence d’un réseau d’animateurs des services décentralisés comme ceux des DPAE, l’on trouve que certains thèmes ne sont pas promus par ces derniers, ni par les responsables administratifs à la base. Ceci découlent du manque de coordination et de collaboration entre acteurs aussi bien au niveau central que périphérique pour la recherche de complémentarités possibles. Si la pratique de l’allaitement maternel exclusif est encouragé, d’autres efforts sont à déployer pour diversifier et améliorer l’équilibre des rations qui sont essentiellement à base de tubercules et de racines. Le haricot qui apporte traditionnellement les protéines étant de plus en plus en faible quantité, un effort de diversification avec d’autres aliments riches en protéines tel que le soja et l’arachide est à consentir. Ceci doit aller de pair avec la promotion d’une économie de basse cours où le petit élevage et le jardinage permettrait d’améliorer à la fois le revenu et l’offre alimentaire.

### Faibles capacités de résilience des populations vulnérables aux crise et chocs externes.

Depuis une décennie, le pays vit des changements climatiques dont les faits marquants sont le changements dans la répartition temporelle des pluies. En effet, si le volume annuel ne varie pas en tant que tel en comparaison de la moyenne sur une série de 30 ans, les variations récurrentes observées sont principalement : (i) le début tardif des pluies marquant le début des saisons (A ou B), l’arrêt prématuré avant que les cultures bouclent leur cycle particulièrement pour la saison B ou parfois la saison sèche débute avec fin avril/mi mai alors que suivant la normale, les pluies pouvaient s’étendre jusqu’au moins fin mai/début juin ; (iii) des pluies abondantes étalées sur une courte période et parfois durant la phase critique de croissance des cultures ; accompagnés par des inondations et des glissements de terrain. Ainsi, la production vivrière étant à plus de 90% pluviale, il en va de soi que l’impact des changements du régime des pluies peut avoir des effets très néfastes sur la production alimentaire. Du fait de la forte érosion des terres à la suite de l’absence de dispositifs anti érosifs appropriés dans des systèmes de production sur des parcelles morcelées à la suite de la densité élevée d’exploitants agricoles avec absence de jachères ou de plantes de couverture, l’érosion provoquée par les fortes pluies entrainent l’envasement des cours d’eau et marais. L’insuffisance de compétence locale et de ressources pour investir dans des dispositifs permettant de stocker l’eau quad il y a en a trop aggrave la précarité des ménages au moindre choc climatique. De plus, l’insuffisance de sources de revenus pour recourir au marché en cas de perte de production domestique pénalise les ménages les plus vulnérables.

Du fait de l’émiettement des exploitations agricoles[[24]](#footnote-24) et de la faible intensification agricole, le seuil de rentabilité ou de viabilité pour faire vivre une famille de 5 personnes est vite atteint ou dépassé ; ce qui de surcroît pose à terme un sérieux problème de l’avenir des petites exploitations agricoles si des investissements conséquents ne sont pas consentis et si en même temps, d’autres options pour améliorer le cadre de vie ne sont pas promues de façon soutenue.

### Insuffisance d’appui conseil

Dans les différents secteurs d’intervention, on note une insuffisance de ressources humaines qualifiées et des moyens de fonctionnement pour s’assurer d’une offre locale de qualité des services. Dans les secteurs où les cadres et agents des services publics sont disponibles, ils sont faiblement rémunérés et donc peu motivés. Certains et les plus qualifiés- sont repris par les ONG et projets ; ce qui ne permet pas aux centres de responsabilité décentralisés de jouer pleinement leur rôle d’appui aux provinces/commune dans la coordination des interventions pour atteindre les résultats attendus.

### Insuffisance de la gouvernance locale de la sécurité alimentaire et nutritionnelle

La prise en compte de la sécurité alimentaire dans les PCDC 2009-2013 n’est qu’effleurée dans quelques communes, à travers la nécessité d’augmenter la production. L’adaptation aux changements climatiques et la caractérisation des groupes vulnérables pour les aider plus efficacement, ne sont pas encore considérées. Le niveau des investissements susceptibles d’avoir un impact durable sur la SAN est très faible, voire inexistant, sur les ressources internes et externes mobilisées par la commune. Les PCDC mettent l’accent sur les besoins en infrastructures de services de base. Les administrations communales ont besoin d’outils pour conduire les analyses en vue de proposer des solutions pertinentes adaptées au contexte et aux contraintes de leurs communes. Elles ont également besoin de ces outils pour introduire une stratégie de développement qui permettra un ciblage des investissements prioritaires mieux orientés sur la SAN et l’adaptation aux changements climatiques. Quelques projets contribuent à la reconstruction dans la zone du programme. Les PCDC doivent être actualisés conformément au plan de révision basé sur cinq ans. Les ressources financières auxquelles les communes ont accès pour la gestion des services de base aux populations et l’amélioration de leurs conditions de vie sont extrêmement limitées, et ce, pour plusieurs raisons :

* Les communes doivent assurer de nombreuses obligations et fonctions auparavant assurées par les services centraux sans les transferts de ressources humaines et financières nécessaires. D’ailleurs, les textes qui définissent les fonctions transférées sont toujours en attente de publication, et plusieurs textes d’application de la décentralisation sont toujours attendus.
* Les fonds mobilisés par les communes ne leur permettent pas d’assurer adéquatement tous les services qu’elles doivent fournir aux populations et les obligations en matière de gestion administrative et financière. De plus, elles ne disposent qu’exceptionnellement de ressources pour les investissements (productifs et services) à partir des ressources propres. Les études montrent également que les investissements réalisés avec l’appui financier des PTF ne sont pas entretenus de manière durable.
* La mobilisation des ressources fiscales au niveau des communes est encore faible. Avec l’appui de l’Union européenne, le Burundi s’est donné un guide de mobilisation des recettes fiscales dont la première version est sortie au début de l’année 2012. L’augmentation des recettes est déjà perceptible dans certaines communes, l’accent étant mis sur le contrôle des rentrées. La capacité des autorités communales à accroître l’assiette fiscale est toutefois limitée, du fait de la grande pauvreté de la zone, de la faible monétarisation de l’économie, du manque de maîtrise de la dynamique économique et de l'absence de réelle stratégie de développement économique local. Dans le contexte actuel, la possibilité d’accroître les recettes est limitée et permettra, au mieux, d’arriver à un budget de fonctionnement qui pourra prendre en charge davantage de coûts de maintenance et une partie de la contrepartie des financements extérieurs.
* La capacité des administrations communales à préparer des projets bien structurés pour mobiliser les fonds bilatéraux et multilatéraux est également très limitée. Les administrateurs communaux ont d’ailleurs exprimé des besoins de formations dans ce domaine.
* Les trois communes ciblées pour ce projet doivent faire face à une contrainte majeure, celle d’intégrer les milliers de réfugiés qui ont quitté la région lors de la crise de 1993 et qui rentrent au pays. La majorité de ces populations n'a pas de terre pour produire ses aliments de base, alors que les communes sont caractérisées par des déficits vivriers croissants et des taux élevés de malnutrition. Avec des appuis limités au secteur agricole au cours des deux dernières décennies, le capital productif s’est érodé et doit être réhabilité pour générer des augmentations de production pour répondre aux besoins de la population. Par ailleurs, un nombre important d’emplois doit être créé en dehors de la production. Des actions diverses doivent être imaginées rapidement pour répondre aux énormes besoins.

La capacité de maîtrise d'ouvrage des communes est encore très déficiente et s’est limitée, ces dernières années, au financement du PRADEC (un projet par année financé par la Banque mondiale) dont les enveloppent varient entre 150 et 400 millions de FBU.

En résumé, l’arbre à problème suivant reprend la problématique de la sécurité alimentaire au niveau des trois communes. Il est le fruit de la synthèse des données extraites du rapport de l’étude sur les déterminants de l’insécurité alimentaire dans huit communes du Moso et des analyses participatives effectués par les ONG partenaires au FBSA. Les différentes analyses ont permis de dégager les domaines d’intervention du programme, qui ont été par la suite redéfinis en trois objectifs spécifiques et six résultats pour la cohérence du programme et en assurer la modalité « gestion basée sur les résultats ».

**Arbre à problèmes**

Sur base des problématiques majeures retenues, trois composantes ou pôles d’intervention ont été ainsi définis :

Composante 1 : Appui aux secteurs productifs

Cette sous composante comprend les sous composantes ci-dessous :

* Sous composante 1.1 : appui à la recapitalisation des exploitations agricoles
* Sous composante 1.2 : Appui à la valorisation des produits agricoles et de l’accès au marché
* Sous composante 1.3 : Appui à la création d’activités non agricoles

Composante 2 : Appui à l’accès aux services

Parmi les services prioritaires, trois sous composantes sont retenues :

* Sous composante 2.1 : Amélioration de l’accès à l’eau potable
* Sous composante 2.2 : Amélioration de l’accès au crédit
* Sous composante 2.3 Amélioration de l’accès aux services nutritionnels et des services des Centres de Santé.

Composante 3 : Appui institutionnel

Au regard des besoins d’amélioration du cadre institutionnel pour la gouvernance de la sécurité alimentaire et des ressources disponibles au niveau du programme, il est sera dans le cadre de ce dernier d’apporter un appui au Ministère, particulièrement au niveau des services déconcentrés, à la coordination du programme pour assurer les complémentarités et les synergies entre partenaires du FBSA et avec les autres acteurs intervenant dans la zone.

Les arbres à problème détaillés par domaine d’intervention sont repris au niveau des contributions individuelles des organisations partenaires concernés.

## CIBLAGE GEOGRAPHIQUE ET ZONE DE DEMARRAGE DU PROGRAMME

La zone d’intervention est un bloc continue de trois communes s’étendant sur près de 986,1 km². La population totale est estimée en 2008 (RGPH) à 179.741 habitants. Au départ, le choix avait été fait sur huit communes à forte insécurité alimentaire dans la région du Moso. Néanmoins, pour répondre aux souhaits du FBSA d’éviter la dispersion des efforts et augmenter ainsi l’impact du programme, il a été convenu de concentrer les activités du programme sur trois communes. L’étude des déterminants de la vulnérabilité à l’insécurité alimentaire a ressorti 3 communes d’intervention : Cendajuru dans la province de Cankuzo, Kinyinya et Gisuru dans la province de Ruyigi. Les critères retenus de manière consensuelle pour le choix de la zone sont les suivants :

* Degré élevé de vulnérabilité à l’insécurité alimentaire : commune en phase III suivant la classification IPC ;
* Possibilités de travailler sur tous les fronts (aménagement marais/bassins versant, amélioration de l’accès aux services) et ainsi faire intervenir les organisations partenaires au FBSA ;
* Communes ayant un potentiel de développement agro -sylvo-zootechnique

Au sein des communes, les collines de démarrage du programme seront choisies suivant les critères identiques à ceux repris ci-haut et leur choix ressortira des résultats des études de démarrage au début du programme. Les investissements consentis dans les collines de démarrage auront certainement des effets bénéfiques sur les collines et les communes frontalières. En effet, l’accroissement de la production permettra d’améliorer l’offre commercial au niveau régional. De plus, les actions de renforcement de capacités telles que les formations pourront profiter aux techniciens des autres communes. L’extension du programme au sein des communes s’effectuera progressivement et sera décidée sur base des conclusions des évaluations et revues à mi-parcours du programme.

## GROUPE CIBLE DU PROGRAMME

Le programme vise à résoudre les multiples problèmes qui se posent en matière d’insécurité alimentaire au niveau des deux communes, et partant toucher en priorité les groupes vulnérables. Pour les critères de ciblage, il est important de trouver un juste milieu entre, la réponse à des besoins plus globaux en terme d’aménagement, de priorisation des investissements et choix des infrastructures ou de renforcement de capacités à l’échelle d’une colline ou d’une commune (cas par exemple des infrastructures de santé, de l’accès à l’eau potable ou de hangar de stockage, mais aussi pour les aménagement agro-sylvo-zootechniques).

La ligne de base du programme est de cibler en priorité les catégories vulnérables de la population et de veiller à leur permettre d’avoir accès à ces aménagements ou infrastructures et de renforcer leurs capacités techniques, organisationnelles et financières. L’implication effective des groupes vulnérables sera évaluée à travers les différents indicateurs retenus dans le cadre logique du programme. Cet objectif de ciblage implique de bien connaître la typologie et l’importance des différentes catégories de population, ainsi que leur besoins prioritaires, ce qui à ce stade et en l’absence de données et d’indicateurs appropriés est difficilement réalisable avec précision. Pour permettre au programme non seulement d’être sûr de ses critères de ciblage et pallier au manque de données au niveau périphérique, une étude de référence a été prévue au démarrage du programme. Cette étude permettra précisément d’établir cette typologie plus affinée des différentes catégories sociales au niveau des communes et de leurs besoins en termes de lutte contre la pauvreté et de l’insécurité alimentaire et nutritionnelle et permettra également de mesurer l’impact des diverses interventions sur la sécurité alimentaire des ménages vulnérables. Les communes retenues ne disposent pas de réservoir de zones aménageables importantes et ainsi donc une majorité de ménages, probablement les plus vulnérables, ne pourront disposer d’une possibilité d’effectuer une troisième saison grâce à l’aménagement des zones de marais. C’est pour cette raison que le volet aménagement concerne particulièrement la protection des bassins versant et la lutte contre l’érosion en vue d’augmenter la productivité des terres de colline. Ces ménages vulnérables sans accès aux parcelles en marais pourraient bénéficier de plus d’attention pour certains type d’appui dont l’artisanat et/ou le petit élevage.

Parallèlement à ces groupes vulnérables, le programme apportera son soutien aux élus locaux, aux communautés locaux et aux acteurs d’appui (ONG, services techniques déconcentrés, etc.) qui seront impliqués dans la mise en œuvre et bénéficieront d’une amélioration de la qualité de leur services et un renforcement de leurs capacités techniques pour une meilleure prise en compte des objectifs de sécurité alimentaire dans la planification et la mise en œuvre des interventions et investissements au niveau des trois communes.

## ETUDE DE REFERENCE DETAILLEE

L’étude de base sur les causes et déterminants de la vulnérabilité à l’insécurité alimentaire réalisée par SHER recommande qu’en ce qui concerne le ciblage des populations et des interventions il convient de dépasser un modèle trop simpliste d’analyse de la seule « *vulnérabilité courante* » et réaliser de véritables enquêtes d’économie rurale. Ceci est une parfaite mise en évidence de l’insuffisance de données et indicateurs disponibles au niveau des communes ciblées et constitue ainsi un important déficit d’information. C’est pour cette raison qu’il a été prévu au démarrage du programme une étude de référence détaillée se rapportant aux principaux indicateurs de sécurité alimentaire et nutritionnelle et moyens d’existence des groupes vulnérables. Les termes de référence pour cette étude seront finalisées au démarrage du programme. Cette étude sera cofinancée par toutes les organisations partenaires.

Les objectifs globaux de cette étude, qui seront cofinancés par l’ensemble des organisations partenaires du programme et placée sous la responsabilité de la Coordination, sont les suivants :

* + 1. Etablir le profil socio-économique et les moyens d’existence des ménages par groupe socio-économique ;
		2. Renseigner les indicateurs d’impact, d’effet et de résultats définis en fonction des objectifs de sécurité alimentaire du programme et du cadre logique. Cette situation de référence permettra de mesurer les progrès et l’impact réel du programme sur la sécurité alimentaire au niveau des trois communes ;
		3. Caractériser les groupes vulnérables (groupes cibles du programme) et appréhender leurs aspirations spécifiques et identifier leurs besoins en termes de renforcement de capacités, d’accès aux facteurs de production et services/information/technologie et d’accès s aux services et infrastructures de base (santé, éducation, eau potable, etc.), afin de mieux orienter le ciblage et les actions du programme dans ses différents aspects.

L’étude de référence devra collecter des informations permettant de informer les avancées au niveau de l’impact et des objectifs spécifiques retenus du programme. Elle devra permettre de répondre aux questions d’évaluation suivantes, correspondant aux domaines d’intervention du programme :

1. Quelle est la situation actuelle de la sécurité alimentaire et nutritionnelle des populations (par catégorie de revenus, genre, moyens d’existence) de la zone ciblée ?
2. Quelles sont les aspirations des groupes cibles et leur perceptions sur les options potentielles ? Quelles sont les contraintes prévisibles identifiées à priori ?
3. Quelles sont les contraintes rencontrées par la population/groupe cible (par catégorie de revenus, genre, moyen d’existence ) pour assurer la sécurité alimentaire, et comment y fait-elles face
4. Quelles sont les pratiques nutritionnelles actuelles de la population/groupe cible (par catégorie de revenu, genre, moyen d’existence) et pourquoi ?
5. Quelles sont les infrastructures et services de base actuellement disponibles et de quelle manière la population /groupe cible (par catégorie de revenu, genre, moyen d’existence ) y a – t – elle accès ?
6. Quel est le niveau de revenus des petits producteurs et groupe vulnérables (femmes, hommes), quelle sont leurs principales sources de revenus et les principales catégories de dépenses ?
7. Quel est le niveau actuel de capacités des acteurs locaux et leurs partenaires techniques et financiers pour l’analyse, la planification, la mise en œuvre, la coordination et le suivi évaluation de stratégies de lutte contre l’insécurité alimentaire et la malnutrition ?

# PRINCIPES DIRECTEURS DE MISE EN ŒUVRE DU PROGRAMME

Plusieurs principes directeurs ont guidé la formulation et vont régir la mise en œuvre du programme. Il s’agit de : (i) la nécessaire unicité du programme vis-à-vis des partenaires externes, (ii) une gestion axée sur les résultats; (iii) un accent mis sur les groupes vulnérables et implication des acteurs à la base; (iv) la prise en compte des problématiques transversales notamment : Genre, Droits de l’enfant et Changements climatiques; et (v) la capitalisation des acquis d’autres intervention, la valorisation des connaissances locales et la recherche de partenariat.

## Unicité du programme et responsabilité partagée

En dépit de son caractère multidimensionnel et multipartenaires, l’unicité du programme du FBSA doit apparaître clairement vis-à-vis de l’extérieur. Les organisations partenaires (ONG, UNCDF, FAO), chacune dans son domaine de compétences, et les partenaires nationaux, dont le Ministère de l’Agriculture et de l’Elevage (MINAGRIE) qui assure la coordination globale du programme avec l’appui de la FAO, devront contribuer à un seul et même objectif global de sécurité alimentaire, tout en recherchant complémentarités, cohérence et synergies avec les autres acteurs à l’intérieur du programme. Il ne s’agit dès lors pas d’interventions individuelles, ni une somme de projets indépendants mais d’un travail d’équipe où chacun a son rôle à jouer et qui ensemble, concourent aux mêmes résultats.

C’est une des raisons pour laquelle la coordination du programme revêt une importance capitale pour assurer la cohésion entre les différentes interventions, assurer leur nécessaire synergie interne, ainsi que l’harmonisation des approches et de la communication vis-à-vis des partenaires extérieurs. Un tel programme, dont la mise en œuvre est par essence très complexe, ne peut réussir que si chaque organisation partenaire et les acteurs nationaux et locaux se sentent solidaires du programme et que le principe de responsabilité partagée par rapport aux impacts et l’atteinte des résultats est acceptée par tous. Cette responsabilité est partagée par les organisations partenaires, les acteurs nationaux à différents niveaux et le FBSA, qui tous à leurs niveaux doivent s’engager de manière solidaire. Il implique le respect par tous de leurs engagements et du calendrier de mise en œuvre des plans de travail annuels consolidés.

## Gestion axée sur les résultats et évaluations périodiques des impacts et résultats

 Le programme a été conçu selon la démarche d’une gestion axée sur les résultats. A cet effet, le cadre logique conçu pour le programme identifie un certain nombre d’indicateurs d’impact, d’effet et de résultat. De manière à évaluer les résultats atteints, plusieurs mécanismes de suivi-évaluation seront mis en place au niveau de la coordination du programme (chaque organisation partenaire développera également son système de suivi interne). Ces mécanismes comprendront, d’une part un système de rapportage semestriels de suivi-évaluation, dont les données seront fournies par chaque organisation partenaire (Voir indicateurs de résultats dans le cadre logique global) et par ailleurs par des évaluations qualitatives annuelles, dont les résultats seront validés par toutes les parties prenantes. Celles-ci, tout comme les supervisions périodiques, la revue à mi-parcours et l’évaluation finale permettront de mesurer les progrès accomplis vers l’atteinte des résultats et de mesurer in fine l’impact du programme sur le niveau d’insécurité alimentaire des ménages vulnérables.

## Accent mis sur les groupes vulnérables et implication des acteurs à la base

Le FBSA cible en particulier dans une zone donnée les groupes les plus vulnérables qui bénéficient des actions concertées et concentrées pour augmenter l’impact sur la sécurité alimentaire. En plus de s’appuyer sur une typologie correcte des groupes vulnérables et de leurs besoins prioritaires (étude de référence détaillée à réaliser au démarrage du programme), les différentes organisations partenaires devront s’assurer que l’ensemble de leurs actions (prises séparément et en cohésion avec celles des autres intervenants/acteurs) permettent de répondre à la fois efficacement et durablement à la problématique de sécurité alimentaire dans les trois communes et aux besoins des ménages les plus vulnérables. La coordination veillera au ciblage correct des participants/bénéficiaires directs au programme et à l’implication effective des acteurs à la base, y compris les groupes vulnérables.

Par ailleurs, la mise en œuvre de l’approche participative est indispensable pour assurer une appropriation et la pérennisation/durabilité des interventions par les acteurs locaux. Si celle-ci requiert du temps et une relative souplesse dans la planification notamment des investissements, elle vise surtout à impliquer et responsabiliser tous les acteurs locaux et les groupes cibles, y compris à travers une participation financière et/ou en nature lorsque requis (par exemple pour les aménagements). Pour ce faire, et indépendamment des procédures et modalités de leurs appuis, il apparaît indispensable que les organisations partenaires et intervenants du programme établissent par consensus les priorités et harmonisent les approches d’intervention. Des outils de communication, d’animation et d’information devront être élaborés dès le démarrage du programme et mis à la disposition des intervenants par la coordination (ceux-ci pourront développer aussi des outils spécifiques à leurs interventions).

## Prise en compte des problématiques transversales : genre, droits de l’enfant et changements climatiques

Chaque organisation partenaire devra intégrer dans ses interventions les thématiques transversales en lien avec le genre, les droits de l’enfant et les changements climatiques. La coordination veillera à ce que ces thématiques soient correctement prises en compte. Pour ce faire, des partenariats seront recherchés/établis, qui permettront d’assurer que ces problématiques sont intégrées par les organisations partenaires, tout en renforçant les capacités des acteurs locaux.

Dans le cas de la prise en compte de la dimension genre, un partenariat sera établi entre le Programme et ONU Femmes qui est l’agence spécialisé des Nations Unies pour une harmonisation des standards.

Pour ce qui est des changements climatiques, plusieurs partenaires interviennent au Burundi. La FAO et le PAM sont entrain d’élaborer un plan d’action de réduction et gestion des risques de catastrophes et qui vise le renforcement des capacités de résilience aux changements climatiques des populations des zones vulnérables pour améliorer la production agricole et la sécurité alimentaire. Le Moso a été retenu comme zone pilote et à ce titre, des synergies et complémentarité pourront être recherchés.

## Capitalisation des acquis et valorisation des connaissances locales et recherche de partenariats

Compte tenu de l’ampleur des besoins et les ressources mobilisées, le programme ne peut à lui seul résoudre les multiples causes d’insécurité alimentaire et de vulnérabilité au niveau des trois communes. Il existe à leur niveau soit des capacités locales d’appui aux populations et/ou collectivités locales, soit des projets en cours ou antérieurs qui ont développé ou développent des expertises et expériences qui seront très utiles pour le programme (tout comme d’autres expériences similaires développées au niveau des régions/pays).

En vue de renforcer l’impact du programme et/ou couvrir des domaines qui ne seront pas ou insuffisamment couverts par le programme (en raison notamment des limitations du budget), des partenariats seront recherchés et établis avec les structures locales, les projets en cours d’exécution et/ou les autres partenaires d’appui. Il est important de noter que ces partenariats seront développés au nom du Programme, à travers la coordination en concertation étroite avec les organisations partenaires concernées, pour éviter toute confusion dans les interventions et assurer la visibilité des actions menées dans le cadre de ce partenariat. Ces partenariats ne concernent pas les dispositions et conventions établies par les organisations partenaires avec leurs partenaires locaux d’exécution. Ils n’engageront pas non plus la coordination du programme (notamment du point de vue budgétaire) en cas de non respect de ces partenariats.

Par ailleurs, en cas de crise alimentaire majeure dans la zone d’intervention, le programme veillera à établir un partenariat avec les autres programmes s’occupant plus spécifiquement des urgences ( PAM, FAO, UNICEF, etc.) de manière à : (i) atténuer les effets de la crise et (ii) éviter la remise en cause des acquis du programme en matière d’approche participative et d’interventions visant les causes structurelles à long terme.

# Expériences en cours et autres acteurs dans la zone d’intervention

Malgré le niveau élevé d’insécurité alimentaire dans les deux provinces, elles ne sont pas les moins concernées par les intervention faites à travers les projets ; ce qui témoignent de l’importance d’autres facteurs qui jouent en défaveur de ces communes/provinces, y compris au delà des aspects anthropologiques à analyser, l’éloignement des grands centres de consommation limitant de fait l’investissement privé. Le tableau n° 4 reprend les interventions des projet/programme dans la zone. Ces projets et partenaires potentiels locaux sont détaillés au niveau des contributions des différentes organisations partenaires (Voir Deuxième partie).

**Tableau n° 4: intervention d’autres projets et programme dans la zone du FBSA**


# cadre d’I ntervention du programme

Le cadre logique global du programme (repris en début de la première partie), qui sert de cadre d’intervention pour toutes les organisations partenaires, a été élaboré en plusieurs étapes et finalisé de manière consensuelle avec toutes les parties prenantes concernées. Il est issu de l’analyse conjointe de la problématique de sécurité alimentaire dans la zone d’intervention et des besoins identifiés au niveau des groupes vulnérables (groupes cibles du programme) et des acteurs locaux (arbre à problèmes), qui a permis de dégager les grandes orientations stratégiques du programme. Il prend en compte les quatre dimensions de la sécurité alimentaire et est cohérent avec les priorités nationales et les objectifs du FBSA et les ressources disponibles. Son élaboration a suivi la logique de la gestion axée sur les résultats et identifie des indicateurs d’impact, d’effet et de résultat.

## Impact, objectifs spécifiques et résultats attendus du programme

# Impact du programme

L’impact attendu du programme vise à « ***Améliorer durablement la sécurité alimentaire et nutritionnelle des groupes vulnérables au niveau des communes de Gisuru, Cendajuru et Kinyinya, en favorisant leur accès aux facteurs de production, technologies et marchés et en renforçant les capacités des acteurs locaux dans la prise en charge de la sécurité alimentaire dans le développement local*.»**

# Objectifs spécifiques/Effets et résultats du programme

Trois objectifs spécifiques/Effets (OS), eux-mêmes composés de plusieurs résultats et qui constituent la logique du programme, sont les suivants:

**OS 1.** **. Améliorer l’offre alimentaire, les revenus et l’accès aux marchés pour les petits producteurs et groupes vulnérables**

Résultat 1.1. Les capacités de **production et de stockage** des petits producteurs et groupes vulnérables sont durablement renforcées.

Résultat 1.2. Les capacités **financières et organisationnelles** des petits producteurs et groupes vulnérables sont améliorées et diversifiées et leur accès aux marchés facilité.

**OS 2.**  **Améliorer l’accès à l’eau potable et l’utilisation des aliments disponibles et de l’eau potable de manière durable pour les groupes vulnérables**

Résultat 2.1. . Les communautés ont les capacités de faire face durablement à la malnutrition, aux maladies et autres problèmes de santé

Résultat 2.2. L’accès à l'eau potable est assuré pour tous de manière durable à atteindre au moins la moyenne nationale

**OS 3.** Renforcer les capacités des acteurs pour l’analyse, la planification, la mise en œuvre et la coordination de stratégies de lutte contre l’insécurité alimentaire et la malnutrition au niveau national, local et du programme

Résultat 3.1. Les capacités de planification, de prise en charge durable et de gouvernance de la sécurité alimentaire et nutritionnelle et l’adaptation aux changements climatiques par les communautés et acteurs locaux sont durablement renforcées.

Résultat 3.2. Les capacités du Ministère de l’Agriculture et de l’Elevage pour la coordination globale du programme FBSA sont renforcées.

Le tableau ci-dessous illustre la cohérence entre les objectifs spécifiques, les résultats du programme et le sous résultats qui représentent la contribution des projets aux résultats du programme.

|  |
| --- |
| **OBJECTIFS SPECIFIQUES, RESULTATS ET SOUS RESULTAT DU CADRE LOGIQUE DU PROGRAMME** |
| **OBJECTIF GLOBAL : *Améliorer durablement la sécurité alimentaire et nutritionnelle des groupes vulnérables vivant dans les communes de Cendajuru, Kinyinya***  ***et Gisuru dans la région du Moso, en favorisant leur accès aux facteurs de production, technologies au marché et en renforçant les***  ***capacités des acteurs locaux dans la prise en charge de la sécurité alimentaire dans le développement local.*** |
| **Objectifs spécifiques** | **Résultats** | **Sous - résultats** | **Partenaires** |
| OS 1. Améliorer l’offre alimentaire, les revenus et l’accès aux marchés pour les petits producteurs et groupes vulnérables | R.1.1. Les capacités de production et de stockage des petits producteurs et groupes vulnérables sont durablement renforcées | SR 1.1.1. Les ménages bénéficiaires appliquent les méthodes agricoles adaptées de production | **Caritas** |
| **SR 1.1.2.** Les ménages bénéficiaires appliquent les méthodes adéquates de gestion de la fertilité des sols et de conservation des eaux et des énergies | **Caritas** |
| **SR 1.1.4**. Les producteurs bénéficiaires du programme ont un accès durable aux semences / plants, aux intrants et outillage de qualité  | **LD/UCODE** |
| **SR1.1.4**. Les producteurs agricoles sont organisés et accèdent de manière durable aux services adéquats pour augmenter leurs productions; | **CSA/CAPAD** |
| **R.1.2.** Les capacités **financières et organisationnelles** des petits producteurs et groupes vulnérables sont améliorées et diversifiées et leur accès aux marchés facilité/assuré | **SR.2.1** Une meilleure valorisation de la production agricole a permis de diversifier et d’améliorer l’approvisionnement des marchés locaux et le revenu des petits producteurs | **CSA/CAPAD** |
| **SR1.2.2**. Les ménages vulnérables bénéficiaires ont améliorés leurs accès aux moyens financiers ; | **CSA/CAPAD** |
| **SR 1.2. 3.** Les opportunités rurales d’emploi et de revenus non agricoles sont renforcées et diversifiés | **WSM/Agakura/****Adisco** |
| **OS 2. Améliorer l’accès à l’eau potable et l’utilisation des aliments disponibles et de l’eau potable de manière durable pour les groupes vulnérables** | **R.2.1**. Les communautés ont les capacités de faire face durablement à la malnutrition, aux maladies et autres problèmes de santé | **SR 2.1.1.** Les ménages les plus vulnérables des communautés ciblées ont les capacités de nourrir convenablement leurs familles | **CRB** |
| **SR 2.1.2**. Les ménages des communautés ciblées développent des comportements et habitudes démontrées efficaces dans la lutte contre les maladies et autres problèmes de santé | **CRB** |
| **SR 2.1.3.** Les cas de malnutrition sont dépistés et pris en charge convenablement par les communautés et les FOSA | **CRB** |
| **R.2.2**. L’accès des populations à l'eau potable et aux infrastructures est durablement et équitablement renforcé | **SR 2.2.1**. L'approvisionnement à l'eau potable est amélioré dans les communes d'intervention | **UNCDF** |
| **SR 2.2.2**. La gestion des infrastructures d’alimentation en eau potable est assurée de manière durable dans les communes d’intervention | **UNDCF** |
| **OS 3. Renforcer les capacités des acteurs pour l’analyse, la planification, la mise en œuvre et la coordination de stratégies de lutte contre l’insécurité alimentaire et la malnutrition aux niveaux local et du programme**  | **R.3.1**.Les capacités de planification, de prise en charge durable et de gouvernance de la sécurité alimentaire et nutritionnelle et l’adaptation aux changements climatiques par les communautés et acteurs locaux sont durablement renforcées . | SR 3.1.1. La capacité de planification des communes est améliorée pour la prise en compte du développement économique locale, de la SAN et de la résilience aux changements climatiques (RCC) est améliorée | **UNCDF** |
| SR 3.1.2 La capacité de maîtrise d’ouvrage et de coordination des interventions dans les Communes est améliorée pour la prise en compte de la SAN et de la RCC |
| SR 3.1.3 La capacité des Communes à mobiliser des ressources financières (internes et externes) et en assurer la gestion efficiente en vue d’améliorer la SAN et la RCC est améliorée |
| SR 3.1.4 Un mécanisme de transfert financier, sous forme d’un FDL, est mis en place pour un investissement local structurant mettant l'accent sur la SAN, la RCC et les services socioéconomiques de base orientés prioritairement vers les groupes vulnérables |
| SR 3.1.5 Les Communes formulent et mettent en œuvre une politique de gestion et de pérennisation (fonctionnement et entretien) des infrastructures, incluant les coûts récurrents |
| SR 3.1.6 Les bonnes pratiques et les leçons sont codifiées et partagées au niveau local, national et International |
| **R.3.2**. Les capacités du MINAGRIE pour la coordination globale du programme sont renforcées | **SR3.2.1** Les organisations partenaires utilisent un cadre harmonisé de planification, de suivi –évaluation et de rapportage | **FAO** |
| **S.R3.2.2** Les bonnes pratiques générées par le programme sont capitalisées |

## Articulation des interventions des différentes organisations partenaires

La présentation sous forme de « chaîne de résultats » et l’identification de chaque organisation partenaire en terme de services à fournir dans le cadre du programme, permettent de positionner leurs interventions par rapport aux objectifs/résultats, de vérifier à la fois à la cohérence des moyens et des interventions qui seront mises en œuvre et de renforcer leur cohésion et leurs complémentarités.

Pour éviter d’alourdir le cadre logique et faciliter le suivi-évaluation du programme par la coordination, chaque résultat a été lui-même scindé en plusieurs sous-résultats, qui montrent les contributions de chaque organisation partenaire et permettent de les articuler par rapport aux résultats. Cette présentation du cadre logique a l'avantage d'améliorer la visibilité et de clarifier les responsabilités des organisations partenaires en fonction des domaines de compétences respectifs. Elle facilite aussi le suivi par chaque organisation partenaire et permet de montrer les complémentarités et synergies.

## Cadre logique global et indicateurs d’impact, d’objectif et de résultat

Le cadre logique global, repris en début de Première partie, définit pour le programme un certain nombre d’indicateurs d’impact, d’effet et de résultat, ainsi que les sources de vérification et les grandes hypothèses et risques. Ces indicateurs ont été identifiés de manière consensuelle par l’ensemble des parties prenantes.

Les principaux indicateurs d’impact et d’effet définis (listés dans le tableau ci-après) sont à la fois qualitatifs et quantitatifs. Ils seront renseignés par l’étude de référence prévue au démarrage du programme et mesurés en fin de programme après 5 ans, afin d’évaluer l’impact réel des interventions du programme sur l’insécurité alimentaire des groupes vulnérables au niveau des trois communes.

Des indicateurs de résultats repris dans le cadre logique ont été définis également sur la base des grands groupes d’activités identifiées par les organisations partenaires. Il faut cependant noter que certains d’entre eux seront mieux précisés sur la base de l’étude de référence en début de programme.

Ces indicateurs serviront également pour la revue à mi-parcours et l’évaluation finale, qui devront montrer l’impact réel du programme sur l’insécurité alimentaire des groupes vulnérables au niveau des trois communes d’intervention. Par ailleurs, un manuel de S&E et système de rapportage semestriel pour mesurer ces résultats sera élaboré en début de programme par la coordination, pour assurer la collecte des informations nécessaires pour mesurer les progrès réalisés.

**Tableau n°5 : Liste des Indicateurs d’impact/Effet quantitatifs et qualitatifs repris dans le cadre logique**

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| **Indicateurs quantitatifs[[25]](#footnote-25)**  | **Indicateur** **CL** | **Indicateurs qualitatifs1** | **Indicateur CL** |
| * Score de diversité alimentaire des ménages, des femmes et des enfants
* A la fin du programme, pourcentage de bénéficiaires ayant un apport de plus de 1.650 kcal/jour
* A la fin du programme, le % des enfants de moins de 5 ans souffrant de la malnutrition chronique est réduit de moitié dans la zone d’intervention
* Structure du revenu (part des dépenses alimentaires et non alimentaires)
* Biens productifs ou non appartenant aux ménages vulnérables
* Niveau productions agricoles par ménage
* Pourcentage de ménages capables de préparer une alimentation équilibrée
* Le % des enfants de moins de 5 ans souffrant de la malnutrition aigue est réduit de moitié dans la zone d’intervention
* Niveau d’opérationnalisation des mécanismes de concertation et de suivi
 | ImpactImpactImpactImpactImpactOS1OS1OS1OS2OS2OS3 | * Phase d’insécurité/sécurité alimentaire
* Pratiques nutritionnelles et d’alimentation des jeunes enfants (quelles sont les pratiques et pourquoi)
* Niveau d’accès des groupes vulnérables aux intrants
* Etat des infrastructures et services sociaux de base (qualité, problèmes rencontrés, etc.)
* Aliments disponibles dans les zones cibles (production et marché, quantité et qualité, par saison)
* Contraintes rencontrées par les groupes vulnérables pour accéder (i) aux aliments, (ii) à l’eau potable, (iii) aux infrastructures et aux services sociaux de base
* Solutions envisagées par les communautés pour pallier ces contraintes
* Niveau de capacités des différents acteurs pour l’analyse, la planification, la mise en œuvre et la coordination de stratégies de lutte contre l’insécurité alimentaire et la malnutrition
* Gouvernance locale de la gestion de la SAN et opérationnalisation des mécanismes de concertation et de suivi (niveau de prise en compte les besoins des groupes vulnérables et solutions proposées/mises en œuvre pour y répondre)
 | ImpactImpactOS 1OS 3OS 1OS 2OS 2OS 3OS 3OS 3 |

*CL: Cadre Logique – OS: Objectif spécifique*

##

## Budget indicatif du programme

Le Budget global du programme financé par le FBSA est de 10.584.584 euros auquel il faut ajouter les différentes contreparties exigés par la Loi créant le Fonds. La répartition du budget, telle qu’établie par le FBSA est repris au tableau suivant. Le détail des budgets par organisation partenaire figure au niveau de la Deuxième partie, consacrée aux contributions des 7 organisations partenaires.

**Tableau n°6 : Répartition des financements par organisation partenaire**

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| **Partenaires** | **Apport** | **Subside****FBSA** | **Total****programme** |
|  | **Montant** | **Pourcentage\*** |  |  |
| CR Belgique/CR Burundi |  246 127,00  | 15% |  1 394 722,00  |  1 640 850,00  |
| WSM/Agakura/Adisco |  177 585,99  | 15% |  1 006 320,62  |  1 183 906,76  |
| LD/UCODE |  202 941,00  | 15% |  1 150 000,00  |  1 352 941,15  |
| Caritas Int.Be/Soprad |  264 706,00  | 15% |  1 500 000,00  |  1 764 706,15  |
| CSA/CAPAD |  315 839,53  | 15% |  1 789 757,33  |  2 105 597,01  |
| UNCDF |  2 066 666,40  | 40% |  3 099 999,60  |  5 166 667,00  |
| **S/T** |  **3 273 865,92**  |  |  **9 940 799,55**  |  **13 214 667,62**  |
| FAO (4,871 % du programme) |   |   |  643 784,00  |  643 784,00  |
| **Total Programme** |  |  |  **10 584 584,00**  |  **13 858 451,62**  |

**(\*) Contributions en % définies par le FBSA**

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | **Budget par objectif spécifique (composantes) et résultats du programme** |  |
|  |  |  |  |  |  |  |  |  | **Budget (Euros)** |
| **Objectif spécifique 1** | **Améliorer l'offre alimentaire, les revenus et l'accès aux marchés pour les petits producteurs et groupes vulnérables** | **6407150.08** |
| **Résultat 1.1** | Les capacités de production et de stockage des petits producteurs et groupes vulnérables sont durablement renforcés | *4559756,32* |
|  | *Organisation*  | *Budget* |  |   |   |   |   |   |  |
|  | *Caritas*  | *1764705,15* |  |   |   |   |   |   |  |
|  | *LCD/UCODE* | *1352941,15* |  |   |   |   |   |   |  |
|  | *CSA/CAPAD* | **1.378.226,57** |  |   |   |   |   |   |  |
| **Résultat 1.2** | Les capacités financières et organisationnelles des petits producteurs et groupes vulnérables sont améliorées et diversifiées et leur accès aux marchés  | *1807393,76* |
|  | *Organisation*  | *Budget* |  |   |   |   |   |   |   |
|  | *CSA/CAPAD* | **727.370,28** |  |   |   |   |   |   |   |
|  | *WSM/Agakura* | *1183906,76* |  |   |   |   |   |   |   |
| **Objectif spécifique 2** | **Améliorer l'accès à l'eau potable et utilisation des aliments disponibles et de l'eau potable de manière durable pour les groupes vulnérables** | **5090808** |
| **Résultat 2.1** | Les communautés ont les capacités de faire face durablement à la malnutrition, aux maladies et autres problèmes de santé | *1640850* |
|  | *Organisation* | *Budget* |  |   |   |   |   |   |  |
|  | *CRB* | *16408450* |  |   |   |   |   |   |  |
| **Résultat 2.2** | L'accès des populations à l'eau potable et aux infrastructures d'appui à la production sont durablement et équitablement renforcé | *3449958* |
|  | *Organisation* | *Budget* |  |   |   |   |   |   |  |
|  | *UNCDF* | *3444445* |  |   |   |   |   |   |   |
| **Objectif spécifique 3** | **Renforcer les capacités des acteurs pour l'analyse, la planification, la mise en œuvre et la coordination des stratégies de lutte contre l'insécurité alimentaire et la malnutrition au niveau local et du programme** | **2093492** |
| **Résultat 3.1** | Les capacités de planification, de prise en charge durable et de gouvernance de la sécurité alimentaire et nutritionnelle par les autorités communales et acteurs locaux sont durablement renforcés | *1449708* |
|  | *Organisation*  | *Budget* |  |   |   |   |   |   |  |
|  | *UNCDF* | *1449708* |  |   |   |   |   |   |  |
| **Résultat 3.2** | Les capacité du MINAGRIE pour la coordination du programme sont renforcés | *643784* |
|  | *Organisation* | *Budget* |  |   |   |   |   |   |   |
|   | *FAO* | *643784* |  |   |   |   |   |   |   |

# Risques du programme

Les principaux risques ont été listés au niveau du cadre logique et détaillés au niveau des contributions de chaque organisation partenaire. Ils sont soit externes (aléas climatiques/ épidémies, insécurité, crise politique), soit inhérents au programme et/ou spécifiques aux domaines d’intervention.

## Risques externes

### Catastrophes naturelles ou épidémies

La zone est soumise à des perturbations climatiques récurrentes, caractérisée en grande partie par des déficits hydriques au moment critique de croissance des cultures. Au courant de la dernière décennie, ces perturbations climatiques ont occasionné d’importantes pertes de productions vivrières.. A ces risques climatiques, s’ajoutent les risques de maladies des cultures. Pour le moment, le flétrissement bactérien du bananier et la mosaïque sévère du manioc sont les principaux facteurs biotiques qui puissent contrarier la sécurité alimentaire d’autant plus ces deux cultures contribuent énormément dans le cadre de vie des ménages.

Pour pallier à ces risques, le programme devra (i) renforcer les capacités de résilience des populations vulnérables pauvres en diversifiant et augmentant leurs sources de nourriture de base et de revenus et en renforçant leurs accès aux services socio-économiques de base (santé, eau, éducation); (ii) encourager l’adoption de technologies mieux appropriées aux conditions agro-écologiques et la maîtrise de l’eau pour garantir les productions; (iii) renforcer la restauration des ressources naturelles et leur gestion durable par et pour les populations locales; (iv) renforcer la prévention (notamment en matière de santé, de nutrition) et assurer un lien avec les mécanismes de prévention et gestion des crises afin d’atténuer leur impact dans la zone d’intervention. Gérer ce risque comprend aussi la recherche des synergies avec d’autres partenaires au regard de la complexité et l’ampleur des besoins.

### Insécurité politique

Le Burundi organise en 2015, les élections présidentielles, législatives et collinaires (renouvellement des élus locaux au niveau des communes et des collines). A 27 mois de ces élections, la tension est cependant quasi permanente au sein de la classe politique burundaise, depuis deux ans. Elle a été exacerbée par la reconduction, en décembre, du président de la Commission électorale nationale Indépendante (CENI) et de son porte-parole, en l'absence de tout consensus. Ainsi, ces élections pourraient détourner l’attention des bénéficiaires pendant les moments critiques de mise en œuvre et surtout, biaiser le ciblage. Le changement d’acteurs locaux suivant les résultats des élections pourraient nécessiter la reprise des activités de renforcement des compétences des nouveaux élus. Néanmoins, ce risque est relativement peu élevé étant donné que le ciblage des bénéficiaires et collines d’intervention sera terminé avec la première année et que des progrès seront d’ici là également réalisés dans le transfert de compétences aux acteurs à la base; c’est-à- dire les organisations/associations des bénéficiaires.

## Risques inhérents au programme

### Non-respect de l’engagement par les organisations partenaires

La tendance naturelle de chaque organisation partie prenante au programme est de considérer et de gérer sa participation de manière individuelle. Bien que chaque organisation ait la responsabilité technique et opérationnelle de sa contribution, il est évident que compte tenu de l’interdépendance d’un grand nombre d’interventions, tout retard ou non-réalisation des activités planifiées ou la non prise en compte des liens de cause à effet pour les autres parties prenantes du programme peut avoir un impact négatif sur l’ensemble des résultats du programme. C’est une des raisons pour laquelle un cadre logique global (avec ses indicateurs définis de manière consensuelle avec toutes les parties prenantes) a été établi et qu’une lettre d’engagement vis-à-vis du FBSA sera signée conjointement par toutes les organisations partenaires.

Par ailleurs, dans les mécanismes de coordination, il a été prévu la consolidation des plans de travail annuels (sur la base des plans de travail individuels), ainsi qu’un système de rapportage consolidé (basé sur un système de suivi-évaluation semestriel selon des indicateurs qui seront renseignés par chaque organisation partenaire) et des mécanismes de coordination/supervision conjoints MINAGRIE/FAO, en concertation avec les organisations partenaires.

### Retards dans la programmation des investissements structurants et productifs

La zone d’intervention a été choisie précisément parce qu’elle présente des besoins très importants du point de vue pauvreté et insécurité alimentaire. En dépit de cette vulnérabilité, les trois communes présentent des potentialités naturelles qui méritent d’être valorisées (potentiel agro-sylvo-zootechnique, ressources en eau). Des besoins urgents se présentent aussi au niveau de l’accès à l’eau ou par rapport à la nutrition, qui nécessitent des investissements conséquents. Un grand nombre de ces investissements ont déjà été inscrits dans les PCDC des communes. Il sera donc important de garder à l’esprit les objectifs du programme et de raccourcir autant que faire se peut les délais de mise à disposition et de réalisation de ces investissements. Ces investissements nécessitent par ailleurs un accompagnement (avant, pendant, après) et un renforcement des capacités des bénéficiaires, qui logiquement ne peut se réaliser sans une planification consensuelle de ces interventions.

### Divergences dans les approches et mauvais ciblage

Chaque organisation partenaire a une conception propre de la manière dont il faut intervenir ou aborder les questions liées aux besoins des groupes vulnérables ou problèmes de développement. Pour éviter ces divergences d’approche, la coordination veillera à renforcer la communication et la concertation entre les différentes organisations partenaires et les parties prenantes concernées, en vue d’harmoniser leurs modes d’intervention (les groupes bénéficiaires et les collines/communes étant les mêmes).

Par ailleurs, le programme vise en priorité les groupes vulnérables ayant un faible accès au capital productif ou aux facteurs de production. La question du ciblage est donc cruciale. La coordination veillera au respect des critères de ciblage, qui seront renforcés par l’étude de référence.

### Non adhésion des parties prenantes nationales et locales aux objectifs et interventions du programme

Ce risque est évident dans un souci d’appropriation, de pérennisation et de durabilité. Néanmoins, depuis l’identification, puis lors de la formulation du programme, un processus participatif et de dialogue a été mis en place avec l’appui du FBSA et le MINAGRIE/FAO, en concertation avec les organisations partenaires, en vue d’assurer la pleine participation de toutes les parties prenantes du programme aux différentes étapes. Cette concertation sera poursuivie et élargie au niveau local, afin d’assurer que chaque acteur dispose des éléments pertinents et des moyens nécessaires pour assurer sa pleine implication. La coordination appuiera également la communication autour du programme, afin d’en augmenter la bonne compréhension de ses objectifs et sa visibilité.

# DISPOSITION POUR LA MISE EN ŒUVRE DU PROGRAMME

# Modalites de mise en œuvre

## Modalités pour la coordination globale du programme

La tutelle du programme au Burundi est confiée au Ministère de l’Agriculture et de l’Elevage (MINAGRIE), qui assurera la responsabilité de la coordination globale[[26]](#footnote-26), avec l’appui de la FAO. Le programme quant à lui sera mis en œuvre à travers les différentes équipes techniques (relevant de chaque organisation partenaire, dont les modalités d’exécution spécifiques sont détaillées en Deuxième Partie). Pour respecter le processus de décentralisation, la coordination sera basée à Ruyigi pour assurer la couverture correcte des trois communes.

La FAO recrutera un expert national – coordonnateur du programme (Voir contribution FAO). Il sera secondé, d’une part, par un(e) secrétaire comptable (basé à Ruyigi) et d’un expert en suivi & évaluation, qui sera basé à Ruyigi. Celui-ci appuiera plus spécifiquement les organisations partenaires et collaborera avec les services décentralisés (DPAE) en vue de s’assurer de la mise en harmonie, de la complémentarité avec le S&E déployé par les DPAEs concernées.

La coordination assurera le relais entre le niveau local, le niveau national (MINAGRIE/) et le FBSA/BCD et entre le FBSA/MINAGRIE et les organisations partenaires. Elle aura entre autres pour mandat de : (i) organiser les ateliers de lancement (niveau provincial et communal) en concertation avec les parties prenantes; (ii) faciliter la communication interne et externe et la circulation des informations sur le programme; (iii) assurer la cohésion et la cohérence des interventions sur le terrain, à travers l’organisation de missions de supervisions conjointes; (iv) coordonner l’étude de référence détaillée; (v) consolider les plans de travail annuels, sur la base des planifications annuelles faites par chaque organisation partenaire; (vi) mettre en place un système de suivi-évaluation et de rapportage pour le programme sur la base des indicateurs de résultat établis dans le cadre logique; (vii) préparer les rapports semestriels consolidés du programme à envoyer au FBSA, sur la base des rapports d’avancement préparés par chaque organisation partenaire; (viii) organiser les évaluations annuelles qualitatives du programme par les bénéficiaires (évaluations externes); (ix) rechercher et appuyer la mise en place de partenariats en concertation avec les organisations partenaires; (x) appuyer l’organisation d’ateliers thématiques en concertation avec les organisations partenaires; (xi) appuyer l’organisation de la revue à mi-parcours et de l’évaluation finale du programme (responsabilité FBSA).

Afin de renforcer le dialogue, la complémentarité et les synergies dans les interventions mises en œuvre par les organisations partenaires du programme, la coordination mettra en place un cadre de concertation au niveau local (avec les équipes de terrain). Au niveau du terrain, chaque organisation partenaire désignera le responsable par rapport au programme et qui sera l’interlocuteur de la coordination. L’ensemble formera le noyau du programme au niveau local.

La coordination, en étroite concertation avec les organisations partenaires, assurera des missions de supervision périodiques sur le terrain, de manière à évaluer les progrès sur le terrain et discuter d’éventuels problèmes d’exécution, qui pourront être ensuite discutés en cas de blocage au niveau des comités locaux de concertation. Les modalités de coordination, de S&E et de supervision seront réaffirmées au moment du démarrage du programme avec toutes les parties prenantes concernées au niveau national et local.

Les modalités de l’appui à la coordination et mandat du coordonnateur sont précisées au niveau de la contribution de la FAO (Deuxième partie). Les modalités d’exécution des travaux d’aménagements/investissements structurants et autres activités de renforcement des capacités mises en œuvre par les différentes organisations partenaires, ainsi que les procédures de passation de marchés sont détaillées au niveau des différentes contributions (Deuxième Partie).

## Comités de pilotage et d’orientation du programme FBSA au Burundi.

### Comités Consultatif local

Afin, d’une part, d’assurer la pleine implication/responsabilisation des parties prenantes au niveau local et, d’autre part, d’assurer le relais entre le niveau national et local, un Comité Consultatif Local (CCL) sera institué pour le programme au niveau des trois communes. Pour éviter toute duplication et conformément à leur mandat, ceux-ci seront constitués par les administrateurs communaux, un représentant du Gouverneur, un représentant de la DPAE, un représentant du BPS, deux membres des CCD, l’agronome et/ou le vétérinaire communal, deux élus collinaires, deux représentants de la société civile et un membre de la régie communale de l’eau. Lors des réunions sur le programme, la coordination y représentera le programme, mais l’ensemble des organisations partenaires y seront également conviées pour présenter les résultats de leur contribution. Les Comités consultatifs locaux se réuniront au moins deux fois par an (et/ou autant de fois que nécessaire), au niveau de chaque commune.

Le mandat des Comités Consultatifs Locaux sera plus particulièrement de : (i) favoriser la synergie entre toutes les parties prenantes, la circulation de l’information et les échanges d’expériences; (ii) examiner la cohérence des interventions avec les objectifs prioritaires des communautés; (iii) examiner et donner un avis sur les plans de travail et budgets proposés par les organisations partenaires avant leur consolidation et soumission; (iv) examiner et donner un avis sur l’état d’avancement, les rapports de suivi-évaluation et l’état d’avancement des activités du programme; (v) proposer des solutions au niveau local en cas de blocage ou faciliter la recherche de solutions.

# Mecanismes de Suivi-Evaluation pour le programme

## Mécanismes de suivi-évaluation

De manière à permettre l’évaluation de l’impact du programme sur l’insécurité alimentaire, un système de suivi-évaluation (S&E) du programme sera mis en place à deux niveaux, à savoir : (i) au niveau de la coordination globale du programme, afin de pouvoir suivre et évaluer périodiquement les résultats atteints par le programme (conjonction des différentes interventions) et (ii) au niveau de chaque organisation partenaire, pour les besoins de suivi de leur contribution et pour permettre une évaluation plus précise de leur apport par rapport au(x) domaine(s) couvert(s). Pour ce niveau, les dispositions proposées par chaque organisation partenaire sont détaillées en Deuxième Partie.

Pour ce qui est du S&E du programme, un certain nombre d’indicateurs ont été définis, qui sont repris au niveau du cadre logique (Voir cadre logique en début de Première Partie). Par ailleurs, comme déjà indiqué aux points II.5.1. à 5.3. et II.2.6, les indicateurs quantitatifs et qualitatifs d’impact et d’effet seront mesurés sur la base d’une enquête de référence qui sera réalisée au démarrage du programme Ceux-ci serviront également pour affiner les critères de sélection des groupes vulnérables et groupes cibles du programme. Ils seront mesurés à nouveau en fin de programme pour voir les résultats atteints et l’impact réel du programme sur le niveau de sécurité alimentaire des ménages.

Par ailleurs, des indicateurs opérationnels définis pour le niveau « Résultats attendus » du programme, sont issus des différentes interventions programmées par chaque organisation partenaires pour atteindre ces résultats. Ils seront actualisé au démarrage sur base des résultats de l’étude de référence. Ceux-ci feront l’objet d’un rapport semestriel de S&E, qui sera préparé par la coordination sur la base des données fournies par chaque organisation partenaire. Ces rapports, qui seront complétés par des missions périodiques de supervision, serviront également pour la préparation des rapports semestriels consolidés envoyés au FBSA.

Pour assurer la collecte correcte des données de S&E (niveau programme), un manuel de S&E du programme sera élaboré par la Coordination au démarrage du programme, qui mentionnera le type de données requises et les modalités de leur collecte/rapportage. Ce manuel sera validé par l’ensemble des parties prenantes. Il est à distinguer du S&E qui sera développé par les organisations partenaires pour les besoins de suivi et d’analyse des performances de leur contribution respective.

## Gestion axée sur les résultats, Déclaration de Paris et Contribution du programme aux OMD

Comme mentionné à plusieurs reprises (dont points II.5.1 à 5.3., II.3.2.), le programme a été conçu selon l’approche gestion axée sur les résultats. Il est conforme à l’esprit de la Déclaration de Paris (2005) et de l'Accord d’Accra (2008) sur l’alignement et l’harmonisation et la gestion de l’aide, auxquels ont adhéré tant le Gouvernement du Burundi que ses partenaires techniques et financiers, dont la Coopération Belge, les organisations multilatérales et les ONG internationales.

Par ailleurs, le programme supporte le principe visant son appropriation par les acteurs nationaux et locaux, qui le pilotent et le mettent en œuvre. La coordination est à ce titre assurée pleinement par les Ministères en charge de la sécurité alimentaire au Burundi, particulièrement le MINAGRIE, qui recevra l’appui de la FAO au niveau déconcentré (la coordination opérationnelle du programme étant basée dans les directions provinciales de l’Agriculture et de l’Elevage de Cankuzo et de Ruyigi, ce qui permettra d’assurer que toutes les parties prenantes du programme soient impliquées). Les acteurs locaux, notamment les autorités locales, mais également les communautés rurales à la base, les organisations paysannes, les structures et acteurs d’appui, etc. verront eux aussi leurs capacités renforcées pour la priorisation, la planification, la mise en œuvre, le suivi-évaluation des actions visant la sécurité alimentaire et nutritionnelle et la mise en place des conditions de sa gouvernance au niveau local.

Par ailleurs, le programme et conformément aux objectifs et fondements du FBSA, vise la lutte contre la pauvreté et l’amélioration de la sécurité alimentaire. Il s’inscrit dans les engagements du BURUNDI pour l’atteinte des OMD, traduits à travers le CSLPII, les politiques sectorielles et particulièrement le Plan national d’investissement agricole.(PNIA) Les plans provinciaux d’investissement agricoles sont en cours de finalisation et l’harmonisation des priorités sera recherchée particulièrement au démarrage du programme. Par son approche multisectorielle, il vise en priorité l’OMD no1 (diminuer de moitié de l’extrême pauvreté et le nombre de personnes souffrant de la faim et de la malnutrition), mais aussi dans une moindre mesure les autres OMD, dont l’OMD no3 (promouvoir l’égalité entre hommes et femmes et rendre les femmes autonomes), l’OMD no4 (lutter contre la mortalité infantile) et l’OMD no5 (améliorer la santé maternelle) et l’OMD no7 (préserver durablement l’environnement).

# Supervision, Rapportage DU programme et Gestion des connaissances

## Supervision, Revues et Evaluations

En plus du S&E, qui permettra de mesurer les résultats atteints en cours de la mise en œuvre sur la base des données collectées par les organisations partenaires du programme, des mécanismes de supervision et d’évaluation seront mis en place, notamment à travers des missions conjointes de suivie une revue à mi-parcours. L’évaluation finale sera organisée et financé directement par le FBSA. Outre permettre l’analyse de l’état d’avancement du programme, ces mécanismes devraient aussi laisser la possibilité de réaménager le programme, que ce soit en cas de défaillance d’une ou l’autre intervenant et/ou de nécessité de réorienter certaines activités initialement programmées, mais s'avérant inutile ou ayant un impact négatif.

### Supervisions périodiques

Des missions de supervision technique du programme seront organisées régulièrement au niveau des trois communes par le MINAGRIE/FAO, en concertation avec les organisations partenaires et les autres parties prenantes du programme. Celles-ci permettront, entre autres, de (i) vérifier l'état d'avancement et la conformité des interventions par rapport aux plans de travail annuels établis; (ii) mettre en évidence d’éventuels blocages; (iii) assurer la fiabilité du ciblage des bénéficiaires et la prise en compte des groupes vulnérables et du genre; (iv) vérifier que la communication et l’information sur le programme sont correctement comprises sur le terrain; (v) mieux appréhender l’état d’avancement des différentes composantes du programme et assurer leurs complémentarités. Les conclusions de ces supervisions seront partagées avec toutes les parties prenantes.

### Evaluations qualitatives annuelles par les bénéficiaires

Chaque année, la coordination organisera des évaluations qualitatives des résultats du programme. Des méthodologies et guides ont été conçus par la FAO à cet effet et serviront de base à ces évaluations. Les résultats de ces évaluations externes viendront s’ajouter au système de S&E/rapportage semestriels et aux supervisions. Leurs résultats seront analysés au niveau des Comités de pilotage et d’orientation. Ils alimenteront aussi la gestion des connaissances et des bonnes pratiques.

### Revue à mi-parcours et évaluation finale

La revue à mi-parcours sera organisée par la coordination et les organisations partenaires. Elle permettra de mesurer les progrès accomplis par le programme à mi-parcours (en termes de résultats atteints, de méthodologie, de complémentarités) mais aussi par chaque organisation partenaire prise individuellement. Elle analysera également les modalités d’intervention et de coordination, la pertinence des interventions et mécanismes de suivi-évaluation mis en place, l’implication des parties prenantes et des groupes vulnérables (groupes cibles), l’adéquation des budgets par rapport aux interventions programmées et réalisées, etc. Elle permettra de proposer les modalités d’extension de la zone de démarrage et d’anticiper sur une deuxième phase éventuelle après les 5 ans du programme.

L’évaluation finale sera quant à elle organisés et financé par le FBSA sur un budget séparé. Elle sera dans les six mois précédant la fin du programme et elle comportera deux phases, à savoir: (i) une enquête (sur le même modèle que l’Etude de référence) pour vérifier les progrès accomplis au niveau des différents indicateurs de sécurité alimentaire et (ii) l'évaluation proprement dite. L’évaluation impliquera toutes les parties prenantes. Les résultats seront partagés avec toutes les parties prenantes et permettront ou non de proposer une nouvelle phase du programme.

## Rapportage et gestion des connaissances

Pour assurer plus de visibilité au programme, mis en œuvre par plusieurs intervenants, outre les dispositions prévues au niveau des différentes contributions (Deuxième Partie), la coordination assurera la préparation de rapports d’avancement consolidés du programme, sur la base des différents rapports préparés par les organisations partenaires et des rapports semestriels d’avancement. La périodicité de ces rapports consolidés sera semestrielle, conformément aux procédures du FBSA. Ceci implique pour chaque organisation partenaire de préparer et de transmettre à la coordination leurs rapports d'avancement dans les délais. En cas contraire, la responsabilité de la coordination ne sera pas engagée.

La coordination assurera aussi que la communication sur le programme, ses orientations, son fonctionnement et les réalisations sont mises à la disposition de toutes les parties prenantes nationales et locales Cette communication sera également alimentée par les organisations partenaires, selon des modalités qui seront définies de manière consensuelle. Un plan de communication du programme et de sa visibilité sera conçu au démarrage avec la collaboration de tous les acteurs FBSA. En vue de partager régulièrement les avancées du programme et les bonnes pratiques obtenues avec les différents partenaires, un bulletin semestriel sera régulièrement produit et diffusé. Son contenu sera focalisé sur les actions concrètes du programme en réponse aux problématiques majeures.

Par ailleurs, pour assurer une bonne communication sur les résultats atteints et les bonnes pratiques développées au niveau du programme, il a également été prévu d’organiser des ateliers thématiques en liaison avec les domaines couverts par le programme. La coordination sera chargée de leur organisation en concertation avec les organisations partenaires et parties prenantes nationales. Toutefois, ces ateliers seront co-financés par les organisations partenaires (en dehors du budget de la FAO).

# ANNEXES

* 1. PV de la réunion de ciblage de la zone d’intervention du FBSA
	2. Termes de Référence de l’Etude de base

**Annexe 1**

**Compte rendu de la réunion de présentation du Fonds belge pour la sécurité alimentaire (FBSA)**

Date: 16 Novembre 2011

Lieu: FAO

Participants : Voir liste en annexe

**Ordre du jour :**

**Présentation du FBSA (Ambassade de Belgique)**

**Rappel sur les résultats de l’analyse IPC 2011B par la FAO**

**Echanges et proposition de la zone d’intervention du FBSA**

**Présentation du Fonds belge pour la sécurité alimentaire (FBSA)**

Le Fonds Belge pour la sécurité alimentaire a pour objet la promotion de l’accès équitable aux facteurs de production et services sociaux de base, le développement d’une agriculture familiale et renforcement des capacités des bénéficiaires ciblés ainsi que la prise en compte de thèmes transversaux (genre, respect de l’environnement, changement climatique, etc.).

Les bénéficiaires du FBSA sont constitués des populations vulnérables, des organisations à caractère socio-économique, des autorités nationales et locales, les organisations de la société civile et du secteur privé et financier.

Il dispose pour le Burundi d’un budget indicatif de 9 à 12 millions d’Euros pour une durée maximale de 5 ans (2012-2017). Il sera exécuté sous la forme d’un programme intégré « FBSA Burundi » et va cibler de préférence une région naturelle à insécurité alimentaire élevée avec choix d’une ou deux provinces.

Les différentes étapes de mise en œuvre portent sur l’identification participative de la zone d’intervention du Fonds et sur sa validation consensuelle, la réalisation d’une étude ayant pour objectif d’analyser les déterminants de l’insécurité alimentaire dans la zone retenue et sa validation par le Comité de Partenaires belgo-burundais, l’appel à candidatures et sélection des organisations partenaires, une réunion à Bruxelles et à Bujumbura pour définir la cohésion du programme et les budgets indicatifs par organisation et sur la structuration du programme (partenariats, chronogramme, etc.).

Pour le ciblage de la zone d’implantation, un choix explicite du gouvernement et qui rencontre les principaux critères du FBSA, est la zone du Moso/provinces de l’Est, citée comme plus fragile en termes d’insécurité alimentaire (IPC 2011B) et affichant un taux de pauvreté très élevé.

Le FBSA devra s’efforcer également à assurer la complémentarité optimale avec les initiatives déjà en cours ou à venir dans le domaine de la sécurité alimentaire (CTB, PPCDR, PTRPC, PARSE, la Commission Européenne, etc.).

Rappel des résultats de l’analyse IPC 2011B

La saison 2011B a bénéficié des conditions culturales favorables dont la pluviométrie qui ont permis une augmentation de 3% des productions agricoles par rapport à 2010B surtout pour les cultures ayant bénéficié de beaucoup d’appui de développement dont le riz (maîtrise d’eau par réhabilitation et aménagement des marais), manioc (par diffusion des boutures des variétés résistantes à la mosaïque sévère du manioc)

La région naturelle de Bugesera qui était soumise au déficit hydrique depuis plusieurs saisons a, cette-ci été la plus favorisée par la pluviométrie. La province de Kirundo a connu à elle seule une augmentation de la production de 12% par rapport à 2010B alors que l’augmentation moyenne du pays est de 3%. Cette amélioration masque néanmoins des performances très faibles pour d’autres provinces comme Cankuzo et Ruyigi.

Selon la classification de phases à l’aide de l’outil IPC, la Phase III de « Crise alimentaire aigue avec crise des moyens d’existence » concerne les zones suivantes :

La région naturelle des Dépressions de l’Est (Moso), déjà fragilisée pendant les saisons antérieures, a enregistré un déficit hydrique pendant la saison 2011B, une persistance de la mosaïque sévère du manioc, une attaque du flétrissement bactérien, etc.;

Villages Ruraux Intégrés – les occupants manquent encore de moyens d’existence soutenus ;

Les collines de la province Bururi, à la fois victimes de l’attaque de moisissure blanche et d’orages de grêle ;

La commune Kabarore (province Kayanza) qui est confrontée à des conditions structurelles particulièrement contraignantes

Les principales préoccupations concernent :

les ménages très appauvris et qui demeurent très vulnérables ;

Prix des denrées alimentaires très élevés avec de faibles revenus des ménages ;

Chute de 44% des productions de café : de 24.000 tonnes à 13.272 entre 2010 et 2011 ;

Persistance de la mosaïque sévère du manioc et menace de la striure brune sur la même culture ;

Insécurité grandissante depuis quelques mois ;

Moisissure blanche sur le haricot ayant attaqué à partir des régions de haute altitude ;

Une malnutrition rampante : taux de malnutrition chronique est de 58% en 2010, le taux de malnutrition aiguë de 6% (pour les enfants de moins de 5 ans) ;

Le choléra déclaré depuis août dans les communes de la plaine de l’Imbo ;

La réinsertion des rapatriés rentrés au Burundi et les 37.000 réfugiés burundais de Tanzanie devant revenir définitivement au Burundi avant fin 2012 ;

Flétrissement bactérien du bananier ;

Menace de déficit hydrique sur la saison 2012A.

Echanges sur la proposition de la zone d’implantation du FBSA : Facilitateur : la FAO

1. Comment le Moso constitue une zone à plus grande insécurité alimentaire en comparaison avec d’autres régions naturelles (Bugesera, Imbo, …) et de quelle ampleur est la différence.

Les différentes interventions dont ont bénéficié les provinces originaires du Mosso étaient plutôt centrées sur les opérations d’urgence sans possibilités d’apporter des solutions durables. Cependant de fortes potentialités en matière d’irrigation, d’aménagement des marais et de développement des cultures à haut potentiel de génération de revenus comme l’arachide et le palmier à huile sont disponibles dans cette zone et contribueraient significativement à la lutte contre la pauvreté et l’insécurité alimentaire.

- Le Moso se distingue des autres régions qui étaient fragiles comme l’Imbo et le Bugesera dont la situation s’améliore relativement. L’Imbo de part son emplacement, bénéficie des opportunités qui ne peuvent pas être trouvées dans le Moso comme la pêche sur le lac Tanganyika, le commerce, le palmier à huile, le voisinage de la ville de Bujumbura et des grands axes commerciaux, etc. Son relèvement et sa résilience sont relativement faciles par rapport aux autres régions. Aussi, le secteur privé et beaucoup de bailleurs de fonds ont appuyé des initiatives de réhabilitation dans l’Imbo plus que dans d’autres régions ces dernières saisons.

Le Bugesera connaît aussi beaucoup d’appuis des différents bailleurs de fonds qui, combinées avec des conditions pluviométriques favorables, ont permis un relèvement assez soutenu de la production agricole. Ces initiatives ont porté essentiellement sur la réhabilitation des infrastructures hydro-agricoles (marais, systèmes d’irrigation), les pistes rurales, les hangars de stockage, les unités de transformation, etc.

*En conclusion, la pertinence du choix du Moso est approuvée par l’ensemble des participants.*

2. Quelles causes peut-on identifier pour le choix de la région naturelle du Moso (conjoncturelles et structurelles) ?

Le Moso est victime à la fois des problèmes conjoncturels et structurels qui font d’elle une zone à insécurité alimentaire élevée. Les principales causes sont reprises ci-après :

Le déficit hydrique qui a hypothéqué les récoltes de la saison 2011B, la mosaïque sévère du manioc qui persiste toujours dans la région et le flétrissement bactérien qui attaque le bananier (importante source de revenu et d’alimentation);

La réinsertion des rapatriés ayant rentré et les 37.000 en attente à partir de la Tanzanie ;

Les ménages très appauvris et qui demeurent très vulnérables ;

La dégradation importante des terres arables et perte continuelle de la fertilité des sols ;

Un manque criant d’eau potable affectant une grande proportion des ménages et qui explique le taux élevé de malnutrition chronique dans cette région.

3. Quelle(s) province(s) à choisir (Cankuzo, Ruyigi, Rutana et Makamba) pour le programme FBSA, en tenant compte des critères cités ci-devant (région à grande insécurité alimentaire, taux de pauvreté, complémentarité PIC et PTF, etc.)

Le FBSA veut privilégier la cohérence avec les orientations du gouvernement et ses efforts de décentralisation. La démarquation des zones d’intervention pourrait ainsi être orientée vers les limites administratives au détriment des configurations régionales. Dans la région naturelle du Moso déjà identifiée comme prioritaire, les participants à cette réunion ont retenues les provinces de Ruyigi et Cankuzo comme zone d’intervention du FBSA.

Il faut toutefois signaler que le Représentant du Ministère de l’Agriculture s’est plutôt prononcé pour les provinces de Ruyigi et Rutana pour l’implémentation du FBSA mais s’est directement aligné à la décision de l’ensemble des participants tout en prenant en compte que la province de Rutana serait retenu comme une des provinces bénéficiaires du PAIOSA.

En conclusion, les provinces de Cankuzo et Ruyigi ont été retenu comme zone bénéficiaire du FBSA par les participants.

4. La complémentarité avec les autres intervenants dans la zone.

La zone identifiée ayant des intervenions qui sont en cours d’exécution et d’autres qui sont en cours de négociation, le FBSA s’assurera de la complémentarité avec les différents acteurs en veillant sur la qualité des activités, l’harmonisation des approches et de stratégies. Ceci va permettre de bien couvrir les quatre piliers de la sécurité alimentaire et la nutrition qui était souvent délaissée afin de combler les lacunes par une meilleure visibilité de qui fait quoi.

La coordination par une approche participative sera adoptée, incluant les recommandations de l’analyse IPC, les orientations du gouvernement et la mise en place d’une cellule de coordination. Avec le nouveau organigramme du ministère de l’agriculture et de l’élevage, plusieurs cellules ont été créées pour permettre un suivi plus serré des thématiques spécifiques comme le PNIA, les DPAE, l’EAC, etc.

**ANNEXE 2**

TERMES DE REFERENCE DE L’ETUDE DE REFERENCE DETAILLEE

DRAFT

Objectifs de l’Etude

Les objectifs visés par l’étude de base sont :

Etablir une situation de référence en renseignant les indicateurs d’impact, d’effet et de résultats définis en fonction des objectifs de sécurité alimentaire du programme (voir ci-après) et du cadre logique d’intervention repris en Annexe 1. Cette situation de référence permettra de mesurer l’impact réel du programme sur la sécurité alimentaire au niveau des trois communes.

Etablir le profil socio-économique et les moyens d’existence des ménages par groupe socio-économique

Caractériser les groupes vulnérables (groupes cibles du programme) et leur besoins spécifiques en termes de renforcement de capacités, d’accès aux facteurs de production et services/informations/technologies et d’accès aux services et infrastructures de base (Santé, éducation, eau potable, etc.), afin de mieux orienter le ciblage et les actions du programme dans ses différents volets[[27]](#footnote-27)

Détails du programme

*Nom: Programme de Lutte contre l’insécurité alimentaire et la malnutrition dans les communes de Cendajuru, Kinyinya et Gisuru dans la région naturelle du Moso à l ’Est du Burundi*

*Structure de tutelle Ministère de l’Agriculture et de l’Elevage*

*Organisations partenaires : FAO, -UNCDF, CRB, Caritas International Belgique, CSA et Solidarité mondiale/WSM*

*Bailleur de fonds : FBSA*

*Durée : 5 ans (2013-2018)*

*Budget : 13 519.456 Euros*

Contexte (à compléter)

*Structure du programme/Arrangements institutionnels*

*Descriptif des zones ciblées et de la population bénéficiaire*

*Détails et principaux résultats des enquêtes déjà effectuées dans la zone cible et sur la population bénéficiaire*

*Détails des autres projets récents et en cours dans la zone cible*

*Critères de sélection des bénéficiaires vont-il être sélectionnés ?*

Objectifs spécifiques et impact du programme

Impact attendu du programme:

« *Améliorer durablement la sécurité alimentaire et nutritionnelle des groupes vulnérables au niveau des communes de Cendajuru, Gisagara et Kinyinya en provinces de Cankuzo et Ruyigi respectivement, en favorisant leur accès aux facteurs de production, technologies et marchés et en renforçant les capacités des acteurs locaux dans la prise en charge de la sécurité alimentaire dans le développement local*.»

Objectifs spécifiques :

Améliorer les revenus et l’accès aux marchés pour les petits producteurs et groupes vulnérables ;

Favoriser un accès durable à une alimentation équilibrée et saine et aux services et infrastructures de base pour les groupes vulnérables

 Renforcer les capacités des acteurs pour l’analyse, la planification, la mise en œuvre et la coordination de stratégies de lutte contre l’insécurité alimentaire et la malnutrition au niveau national, local et du programme

Approche et Méthodologie

Questions d’évaluation

L’étude de référence devra collecter des informations permettant de renseigner les avancées au niveau de l’impact et des trois objectifs spécifiques ci-dessous. Elle devra permettre de répondre aux 6 questions d’évaluations suivantes :

Quelle est la situation actuelle de sécurité alimentaire et nutritionnelle des populations (par catégorie de revenus, genre, moyens d’existence) de la zone ciblée ?

Quelles sont les contraintes rencontrées par la population de la zone cible (par catégories de revenus, genre, moyens d’existence) pour assurer la sécurité alimentaire, et comment y fait-elle face ?

Quelles sont les pratiques nutritionnelles actuelles de la population de la zone cible (par catégorie de revenus, genre, moyens d’existence) et pourquoi ?

Quels sont les infrastructures et services de base actuellement disponibles et de quelle manière la population de la zone cible (par catégorie de revenus, genre, moyens d’existence) y a-t-elle accès ?

Quel est le niveau de revenus des petits producteurs et des groupes vulnérables (femmes et hommes), quelles sont leurs principales sources de revenus et les principales catégories de dépenses?

Quel est le niveau actuel de capacités des acteurs pour l’analyse, la planification, la mise en œuvre et la coordination de stratégies de lutte contre l’insécurité alimentaire et la malnutrition ?

Approche

L’étude de référence se fera par une approche mixte, c’est à dire par une combinaison de méthodes quantitatives et qualitatives. Ces deux méthodes seront appliquées en parallèle, et les informations recueillies seront comparées principalement lors de l’analyse. Toutefois, si possible, les données quantitatives et qualitatives devront être collectées au même moment dans chaque village, afin que les enquêteurs aient la possibilité de confronter directement les résultats et au besoin d’ajuster les questions au niveau des groupes de discussions (si des renseignements plus approfondis sont nécessaires sur certains sujets).

Les informations recueillies au moyen des méthodes quantitatives et qualitatives vont se compléter et la prise en compte des deux types d’information sera nécessaire afin d’arriver à des éléments de réponse aux questions d’évaluation.

Revue de données secondaires et préparation de l’étude

Les TdR finaux devront notamment préciser comment et par qui devra être effectuée la revue des données secondaires. Elle devra comprendre la revue de toutes les enquêtes déjà effectuées dans la zone cible, ainsi que des documents du projet.

La préparation de l’étude devra intégrer des entretiens avec toutes les parties prenantes du projet afin d’assurer la prise en compte de tous leurs besoins d’information par l’étude de référence.

Groupe contrôle

L’étude de référence devra inclure un groupe contrôle, et les questions A à E devront aussi être renseignées pour ce groupe. Ce groupe doit avoir exactement les mêmes caractéristiques que les bénéficiaires, à l’exception du fait qu’il ne sera pas impliqué dans les activités du projet.

Indicateurs

Afin de répondre aux 6 questions d’évaluation ci-dessus, des données devront être collectées pour les indicateurs suivants.

Dans la mesure du possible, les indicateurs devront toujours être désagrégés par âge, par sexe et par niveau socio-économique.

Liste (non exhaustive) des Indicateurs quantitatifs et qualitatifs à renseigner

Liste des Indicateurs d’impact/Effet quantitatifs et qualitatifs repris dans le cadre logique

|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
| Indicateurs quantitatifs**[[28]](#footnote-28)**  | Indicateur CL | Indicateurs qualitatifs1 | Indicateur CL |
| Indicateurs conditions de vie (biens des ménages)Score de diversité alimentaire des ménages, des femmes et des enfantsA la fin du programme, le % des enfants de moins de 5 ans souffrant de la malnutrition chronique est réduit de moitié dans la zone d’interventionStructure du revenu (part des dépenses alimentaires et non alimentaires)Types de biens productifs ou non appartenant aux ménages vulnérablesNiveau productions agricoles par ménage75% des ménages de la zone d'intervention sont capables de préparer une alimentation équilibréeLe % des enfants de moins de 5 ans souffrant de la malnutrition aigue est réduit de moitié dans la zone d’interventionNiveau d’opérationnalisation des mécanismes de concertation et de suivi | ImpactImpactImpactImpactOS1OS1OS1OS2OS3OS3 | Pratiques nutritionnelles et d’alimentation des jeunes enfants (quelles sont les pratiques et pourquoi)Niveaux socio-économiques des membres de la communautéNiveau d’accès des groupes vulnérables aux intrantsEtat des infrastructures et services sociaux de base (qualité, problèmes rencontrés, etc.)Aliments disponibles dans les zones cibles (production et marché, quantité et qualité, par saison)Contraintes rencontrées par les groupes vulnérables pour accéder (i) aux aliments, (ii) à l’eau potable, (iii) aux infrastructures et aux services sociaux de baseSolutions envisagées par les communautés pour pallier ces contraintesNiveau de capacités des différents acteurs pour l’analyse, la planification, la mise en œuvre et la coordination de stratégies de lutte contre l’insécurité alimentaire et la malnutritionGouvernance locale de la gestion de la SAN et opérationnalisation des mécanismes de concertation et de suivi (niveau de prise en compte les besoins des groupes vulnérables et solutions proposées/mises en œuvre pour y répondre) | ImpactImpactOS 1OS 3OS 1OS 2OS 2OS 3OS 3OS 3 |

Méthodologie pour la collecte des données

5.4.1. Enquête quantitative

Il s’agira de fournir des éléments pour avoir une image détaillée des moyens d’existence par groupe socio-économique dans la zone d’intervention du projet. Ceci afin de mieux comprendre quels sont les ménages qui sont les plus exposés à l’insécurité alimentaire et donc à la malnutrition et pourquoi. Il sera plus aisé d’orienter les activités du projet pour renforcer les réponses à apporter aux populations (notamment les plus vulnérables) afin de résister aux chocs et réduire l’insécurité alimentaire et nutritionnelle.

Résultats attendus: (voir Liste des indicateurs- à compléter)

Détermination de l’échelle d’insécurité alimentaire des ménages

Détermination du score de diversité alimentaire (ménages et femmes)

Détermination de la part des produits maraichers dans l’alimentation du ménage

Détermination de la prévalence de la malnutrition aiguë chez les enfants de moins de 5 ans

Détermination de la prévalence de la malnutrition chronique ou retard de croissance chez les enfants de moins de 5 ans

Détermination de la prévalence de malnutrition globale ou insuffisance pondérale

Détermination des taux brut (dans la population générale) et spécifique (enfants de 0 à 5 ans) de mortalité rétrospective

Détermination du nombre de mois de soudure (par groupe socio-économique)

Détermination de la pauvreté subjective/indice de bien-être ou de richesse des ménages

Détermination des conditions de vie des ménages

Détermination du niveau de revenu et structures des dépenses des ménages

Détermination du niveau et des types de productions végétales et animales

Détermination de la taille et morcellement de l’exploitation et/ou taille du cheptel (par groupe socio-économique)

Détermination des types de biens productifs ou non appartenant aux ménages

Détermination du taux d’accès à l’eau par groupe socio-économique

Détermination du taux d’accès aux services sociaux et infrastructures de base

Méthodologie préconisée:

L’enquête ménages se fera à l’aide d’un questionnaire préétabli et sera conduite selon la méthodologie SMART, qui sera complétée pour couvrir l’ensemble des indicateurs.

Le questionnaire de l’enquête quantitative commencera avec une section descriptive des ménages, incluant notamment les indicateurs suivants (également repris dans l’Enquête EBSAN et reconnus comme facteurs associés à l’insécurité alimentaire) : taux de dépendance, taille des ménages, genre du chef de ménage, niveau d’éducation du chef de ménage, activités principales du ménage. Le questionnaire proprement dit devra être préparé, rassemblant tous les indicateurs repris au point 5.3.

La collecte de données anthropométriques requiert la mise à disposition des outils suivants: (i) balance et (ii) toise.

Echantillonnage

Les TdR finaux préciseront la taille, la sélection, et les lieux de l’échantillon.

 Enquête Qualitative

L’étude qualitative sera menée à travers des discussions de groupe et des entretiens avec des personnes ressources, sur des sujets prédéfinis. Certains sujets pourront aussi être définis au cours de la collecte de données, notamment sur la base des renseignements collectés à travers l’enquête quantitative.

Résultats attendus: (Voir liste des indicateurs qualitatifs)

Détermination des pratiques nutritionnelles et d’alimentation des jeunes enfants

Estimation du niveau d’accès des ménages aux banques de céréales (par groupe socio-économique)

Estimation des niveaux socio-économiques de la communauté

Caractérisation de l’état des infrastructures de base (qualité, opérationnalité, problèmes)

Types et disponibilité dans la zone cible (production et marché, quantité/qualité, par saison)

Définition des contraintes rencontrées pour accéder aux aliments, à l’eau potable, aux infrastructures et service de base et solutions envisagées

Evaluation du niveau de capacités des acteurs locaux pour la planification, mise en œuvre, coordination et suivi-évaluation de stratégies de lutte contre l’insécurité alimentaire et la malnutrition et estimation des besoins en renforcement de capacités

Evaluation du niveau de gouvernance locale et de gestion de la sécurité alimentaire et nutritionnelle et du degré fonctionnement des structures de concertation et de suivi

Collecte de données qualitatives sur les différentes stratégies de réponses aux chocs et stratégies des moyens d’existence des populations.

Méthodologie préconisée

L’enquête se déroulera selon une combinaison de deux méthodologies, à savoir: (i) HEA (Household economy approach, qui renseigne un certain nombre d’indicateurs, comme la catégorisation socio-économique des ménages et la détermination des sources de nourriture) et (ii) CAP (Connaissances, Attitudes, Pratiques qui permet entre autres d’apprécier le degré de connaissances et de pratiques des ménages sur l’alimentation et la nutrition), qui seront complétées (notamment par une analyse socio-culturelle) pour assurer la collecte de données permettant de renseigner tous les indicateurs.

Ces enquêtes s’appuient généralement sur une recherche documentaire et sur des discussions de groupe ou des entretiens individuels avec les personnes ressources. Les techniques suivantes pourront être utilisées pour faciliter les discussions:

Carte des ressources dans la zone

Cartographie des niveaux socio-économiques (à comparer avec 1)

Cartographie de la malnutrition (à comparer avec 1 et 2)

Calendrier des cultures

Matrice des revenus et des dépenses

Analyse des contraintes et opportunités

Analyse et rapport (A compléter)

*Les TdR finaux préciseront le ou les responsable(s) de l’analyse et du rapport, la longueur du rapport, principales section à insérer, dont le rappel des questions d’évaluation.*

**Calendrier**

|  |  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- | --- |
| Activités | **Mois 1[[29]](#footnote-29)** | **Mois 2** | **Mois 3** | **Mois 4** |
| Préparation des TDR finaux et publication d’appel d’offre | X |  |  |  |
| Information autorités provinciales, des services décentralisés et communales et des  | X | x |  |  |
| Choix du/des consultants ou cabinet d’étude et prise de contact |  | x |  |  |
| Organisation des enquêtes |  | x |  |  |
| Formation des enquêteurs/pré-test |  | x |  |  |
| Enquête terrain |  |  | x |  |
| Partage et consolidation des premières conclusions |  |  | x | x |
| Analyse |  |  |  | x |
| Premier draft du rapport. Envoi à la Coordination programme |  |  |  | x |
| Travail sur commentaires des organisations partenaires |  |  |  | x |
| Envoi rapport définitif à la Coordination programme  |  |  |  | x |
| Présentation des résultats aux parties prenantes du programme FBSA  |  |  |  | x |

**Budget estimatif**

Le budget global de l’étude est estimé à **59 000 Euros, dont 20 400 euros seront financés sur la contribution de la FAO (coordination), et le restant par les autres organisations partenaires.**

1. Les quatre dimensions/ piliers de la sécurité alimentaires et nutritionnelles sont : (i) la disponibilité alimentaire, (ii) l’accessibilité à la nourriture pour tous et en tout lieu et à tout moment, (iii) les équilibres nutritionnels et la sécurité sanitaire des aliments (y compris l’accès à l’eau potable), et (iv) la stabilité des trois autres dimensions, y compris sécurité de l’accès dans le temps et dans l’espace et renforcement des capacités institutionnelles des acteurs nationaux et locaux. [↑](#footnote-ref-1)
2. A ce montant d’euros au titre de la subvention FBSA, il faut ajouter les contreparties des organisations partenaires, à savoir 15 % pour les ONG et 40% pour l’UNCDF. Ce montant comprend également les 5% prévus par la Loi pour la coordination du programme. [↑](#footnote-ref-2)
3. Ces communes sont Gisagara et Mishiha en province de Cankuzo, Bukemba et Giharo en province de Rutana, Nyabitsinda, Kinyinya, Cendajuru, Gisuru en province de Ruyigi [↑](#footnote-ref-3)
4. Voir en annexe le compte rendu de la réunion du 16/10/2011qui a abouti à ce consensus [↑](#footnote-ref-4)
5. SHER Ingénieurs – Conseils sa, Déterminants de l’insécurité alimentaire dans huit communes de la région naturelle du Moso. Mai 2012. [↑](#footnote-ref-5)
6. Exercice de profilage piloté par le Ministère de la Solidarité Nationale, des Droits de la personnes Humaine et du Genre avec l’appui du HCR, PNUD, Conférence Internationale sur la Région des Grands Lacs, JIPS, NRC, PRADECS et réalisée par ISTEEBU. [↑](#footnote-ref-6)
7. Banque Africaine de Développement, Document de stratégie pays, octobre 2011 [↑](#footnote-ref-7)
8. Taux de change en septembre 2012 : 1$EU = 1474 FBU. [↑](#footnote-ref-8)
9. Banque africaine de Développement, Document de stratégie pays 2012 – 2016 ; Octobre 2011 [↑](#footnote-ref-9)
10. Economist Intelligence Unit/The Economist, Global Food Security Index 2012. An Assessment of food affordability, availability and quality. [↑](#footnote-ref-10)
11. SHER : [↑](#footnote-ref-11)
12. EDS 2012 [↑](#footnote-ref-12)
13. EDS 2012 [↑](#footnote-ref-13)
14. PAM, Analyse des données secondaires de la sécurité alimentaire, de la vulnérabilité et nutrition au Burundi. Novembre 2012. [↑](#footnote-ref-14)
15. . Il s’agit du Programme National de Sécurité Alimentaire (PNSA), du Document d’Orientation Stratégique pour l’Elevage (DOS-Elevage), de la Stratégie Nationale pour l’Aquaculture, du Plan Directeur de la Recherche et d’une stratégie des aménagements des bassins versants et marais. [↑](#footnote-ref-15)
16. Enquête PETS, 2008 [↑](#footnote-ref-16)
17. Classification du cadre intégrée de la sécurité alimentaire [↑](#footnote-ref-17)
18. Le compte rendu de la réunion est en annexe.1 [↑](#footnote-ref-18)
19. Soit 3.5% de la superficie nationale et 32.8 % de la superficie totale de la région du Moso [↑](#footnote-ref-19)
20. 30 693 habitant pour la commune de Cendajuru, 96 144 pour la commune de Gisuru et 52 904 habitants pour la commune de Kinyinya. [↑](#footnote-ref-20)
21. Il n’existe malheureusement pas d’analyse sur des séries longues jusqu’en 2011. [↑](#footnote-ref-21)
22. SHER : Etude sur les déterminants de la vulnérabilité à l’insécurité alimentaire dans huit commune du Moso [↑](#footnote-ref-22)
23. Petite chèvre d’Afrique de l’Est. [↑](#footnote-ref-23)
24. Superficie moyenne totale de l’exploitation, entre 0.5 et 1 ha. [↑](#footnote-ref-24)
25. Indicateurs quantitatifs renseignés sur la base d’une Enquête Ménages - Indicateurs qualitatifs renseignés sur la base des Discussions individuelles ou en groupe (Voir TdR Etude de référence- Annexe 1) - [↑](#footnote-ref-25)
26. La Coordination du programme est prévue explicitement dans la Loi d’exécution du FBSA et lui assigne le rôle de “veiller à la complémentarité entre les actions proposées et d’assurer qu’ensemble leurs résultats permettent d’atteindre les objectifs du programme”. La Loi indique que *« la coordination assurant la cohésion globale du programme représente « le dialogue politique et la coordination » et constitue un aspect fondamental du programme ».* [↑](#footnote-ref-26)
27. Intensification/diversification des productions agricoles et d’élevage, renforcement de capacités techniques, organisationnelles et financières des petits producteurs/éleveurs et des femmes, amélioration de la prise en charge des groupes vulnérables, de la malnutrition des enfants de moins de 5 ans et des pratiques nutritionnelles, amélioration de l’accès à l’eau potable/assainissement, renforcement des capacités des acteurs locaux pour la sécurité alimentaire au niveau des trois communes. [↑](#footnote-ref-27)
28. Indicateurs quantitatifs renseignés sur la base d’une Enquête Ménages - Indicateurs qualitatifs renseignés sur la base des Discussions individuelles ou en groupe (Voir TdR Etude de référence- Annexe 1) - [↑](#footnote-ref-28)
29. Mois de démarrage effectif du programme [↑](#footnote-ref-29)